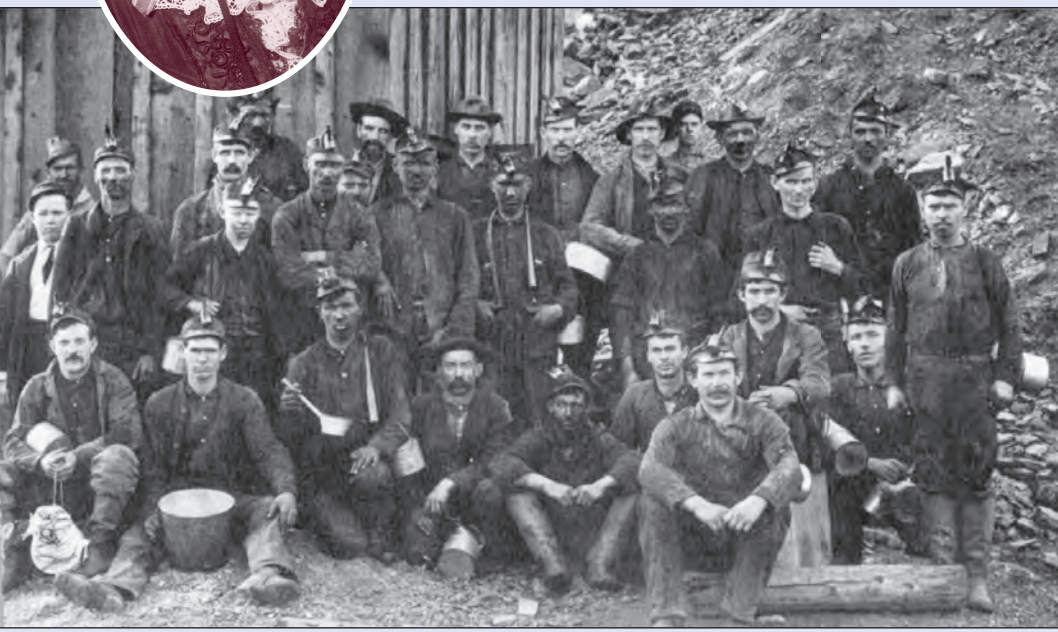


Maman Jones

Autobiographie



Collection Témoignages

les bons caractères lbc

Maman Jones

Autobiographie

© 1952 Les Éditions Ouvrières
© 1977 ÉditionsFrançois Maspéro
© 2012 Les bons caractères
ISBN : 978-2-915727-31-9
Dépôt légal : 4e trimestre 2012

Maman Jones

Autobiographie

Traduit de l'anglais par Colette Audry et Marina Stalio

Les bons caractères
6, rue Florian - 93500 Pantin

Notice biographique

L'autobiographie de Mary Harris Jones, dite « Mother » Jones, est parue pour la première fois en 1925, à Chicago. Publiée par les Éditions Ouvrières en 1952, puis par les éditions François Maspero en 1977, la traduction française était épuisée depuis longtemps. Il s'agit pourtant d'un classique de l'histoire du mouvement ouvrier américain.

La date de naissance de Mary Harris n'est pas certaine : 1830, ou 1837, 1839, voire 1843 ? Elle est née à Cork, au sud d'une Irlande alors dominée par l'Angleterre. La première partie de sa vie est mal connue, et l'autobiographie en dit peu de choses. Son grand-père aurait été pendu pour ses activités nationalistes. En 1835, son père émigra aux États-Unis, où il travailla comme ouvrier dans la construction de canaux et de chemins de fer, et où il fut bientôt rejoint par sa femme et ses enfants. Mary Harris passa une partie de sa jeunesse à Toronto, dans le Canada britannique, où elle devint institutrice. En 1859, elle était institutrice à Monroe, dans le Michigan. En 1860, elle travailla comme tailleuse à Chicago puis revint à l'enseignement à Memphis, dans le Tennessee, à plus de 1 000 km au sud des Grands Lacs ; de tels déplacements étaient fréquents dans les milieux populaires. En 1861, elle épousa George Jones, ouvrier fondeur et militant syndical. Ils eurent quatre enfants. En 1867, son mari et ses quatre enfants moururent lors d'une épidémie de fièvre jaune à Memphis. Mary retourna vivre et travailler comme tailleuse à Chicago. Le grand incendie qui a rasé la capitale du Midwest en 1871 détruisit ses biens.

Le mouvement ouvrier était alors jeune aux États-Unis. Il s'y développait à la faveur de l'essor considérable du capitalisme, de la fin de la guerre de Sécession (1865) à la Première Guerre mondiale. C'était l'époque du « capitalisme sauvage », où les « barons voleurs » (*robber barons*) bâtissaient rapidement des empires industriels dans quelques secteurs clés, comme les chemins de fer (Jay Gould, Cornelius Vanderbilt), l'acier (Andrew Carnegie) le pétrole (John D. Rockefeller) ou la banque (J. P. Morgan). Tout le territoire entre les deux océans avait été colonisé et intégré à l'Union : il était désormais sous la coupe de l'État fédéral. Au tournant du siècle, les États-Unis était la plus grande puissance industrielle, les premiers

producteurs mondiaux de pétrole, de charbon, d'acier, etc. Cet essor industriel inédit se nourrissait de l'immigration du vieux continent : plusieurs millions de Britanniques, d'Irlandais, d'Allemands, de Scandinaves, d'Italiens, de Grecs, de Russes, émigrèrent vers les États-Unis. Les États-Unis, qui ne comptaient que 31 millions d'habitants en 1860, en comptaient 91 millions en 1910. Cet afflux s'accompagnait d'un développement rapide du mouvement ouvrier.

Au début des années 1870, Mary Jones commença à assister à des réunions des Chevaliers du travail (*Knights of Labor*), à Chicago, alors l'épicentre du mouvement ouvrier. Jusqu'alors, le mouvement ouvrier n'avait compté que des syndicats de métier, qui regroupaient uniquement les ouvriers qualifiés. En revanche, les Chevaliers du travail, nés en 1860, organisaient les travailleurs non qualifiés, y compris des femmes et des Noirs. Comptant quelque 730 000 membres en 1886, ils menèrent une série de grèves et de combats, notamment pour la journée de huit heures, avant de décliner sous les coups de la répression et face à la concurrence de la très corporatiste *American Federation of Labor* dirigée par Samuel Gompers (1850-1924), qui allait dominer la classe ouvrière américaine jusqu'aux années 1930.

La plus importante de ces luttes fut le soulèvement de 1877, qui commença par la grève des chemins de fer, première grève nationale de l'histoire américaine, et s'étendit à d'autres travailleurs dans plusieurs villes importantes. Mary Jones y participa à Pittsburgh, capitale de la sidérurgie, en Pennsylvanie. Le mouvement fut vaincu par la collusion entre le patronat, les autorités des États et celles de l'État fédéral, faisant une centaine de morts. Chicago était alors l'épicentre du mouvement ouvrier.

Mary Jones était présente à la manifestation du 1er mai 1886 pour la journée de 8 heures – la toute première manifestation du Premier mai – et lors de la répression qui suivit le massacre de Haymarket le 4 mai 1886, prétexte à l'arrestation et à la pendaison de cinq des meneurs du mouvement ouvrier local.

À partir de 1890, c'était une militante appointée par le syndicat des mineurs (*United Mine Workers of America*). Elle allait de ville en ville, en fonction des besoins, pour aider à l'organisation de grèves : à Birmingham (Alabama), en Géorgie et en Caroline du

Sud en 1894, à Pittsburgh en 1897, à Arnot (Pennsylvanie) en 1899, etc. Comme elle le raconte, les conditions de travail des mineurs étaient particulièrement difficiles et dangereuses. En outre, les mineurs vivaient souvent dans des campements ou des villages situés sur des terrains appartenant aux compagnies minières ; s'ils faisaient grève, ils risquaient non seulement le licenciement, mais aussi l'expulsion du logement. Mary Jones continua son travail de militante du syndicat des mineurs, notamment en Virginie-Occidentale, jusqu'en 1920.

Les idées politiques de Mother Jones ont souvent été édulcorées. C'est en partie parce que ses principaux combats furent syndicaux. Mais Mary Jones s'est toujours opposée à Samuel Gompers et à l'*American Federation of Labor* (AFL) qu'il dirigeait, à son corporatisme et à ses compromissions avec les « rois du cuivre, de la charpente, du charbon ». Après le déclin des Chevaliers du travail, à la fin des années 1880, elle participa en 1905 à la fondation de leurs héritiers, les *Industrial Workers of the World* (IWW), les Travailleurs industriels du monde. L'autobiographie ne parle guère de cette organisation, à laquelle Mary Jones n'est pas restée affiliée très longtemps. Mais les IWW représentaient une tout autre tradition que celle de l'AFL, qu'ils appelaient ironiquement « *Separation of Labor* » en raison des divisions qu'entretenait Gompers. Les IWW étaient des syndicalistes révolutionnaires, ils militaient contre tous les corporatismes, pour une « *seule grande union industrielle embrassant toute l'industrie* », c'est-à-dire tous les travailleurs, y compris les non qualifiés, les femmes et les Noirs. « *La classe ouvrière et la classe patronale n'ont rien en commun,* affirmait le préambule de leur constitution. *Il ne peut y avoir de paix tant que la faim et la nécessité frappent des millions de travailleurs et que la poignée d'individus qui forment la classe patronale profitent de toutes les bonnes choses de la vie. […] Entre ces deux classes, le combat doit se poursuivre jusqu'à ce que ceux qui triment se réunissent tous, aussi bien dans le domaine politique que dans celui du travail, pour s'approprier et conserver le fruit de leur travail par le biais d'une organisation économique de la classe ouvrière indépendante*

de tout parti politique quel qu'il soit. » Les « *Wobblies* », comme on les surnommait, organisèrent des grèves dans tout le pays. En 1917, ils comptaient 100 000 adhérents ; c'étaient donc une organisation minoritaire, mais très militante. Ils s'opposèrent alors à l'entrée en guerre des États-Unis et furent victimes d'une dure répression (arrestations, lourdes condamnations), dont ils ne se remirent pas. Ils avaient cependant entamé l'hégémonie de l'AFL corporatiste sur le mouvement ouvrier.

Mary Jones participa un temps au Parti socialiste d'Amérique, fondé en 1901 et dirigé par Eugene Debs (1855-1926), avant de s'en éloigner. Mais ses convictions ne changèrent pas. En juin 1912, elle expliquait à un journaliste de la *Charleston Gazette :*

« *Je suis simplement une révolutionnaire. Je crois à la propriété collective des sources de richesse. Aujourd'hui, les ressources naturelles de ce pays sont accaparées par quelques-uns. L'homme qui possède les sources de richesse prend le profit le plus important, et l'ouvrier, qui produit les richesses à partir des moyens qui appartiennent aux capitalistes, prend ce qu'il peut. Tôt ou tard, et peut-être plus tôt que nous ne le pensons, l'évolution et la révolution auront accompli le renversement du système dans lequel nous vivons, et l'ouvrier aura gagné sa part. Ce changement viendra en conséquence de l'éducation.* »[1]

Cette conviction de l'importance de l'éducation, Mary Jones l'avait chevillée au corps. Révoltée par l'emploi des enfants de Pennsylvanie, elle organisa, à l'été 1903, une « croisade des enfants » (chapitre 10) : à partir de Philadelphie, elle conduisit une armée de quelque 400 enfants, avec des banderoles comme « *Nous voulons aller à l'école et pas à la mine !* ». Soutenant des grèves d'un bout à l'autre du pays, elle se montrait particulièrement efficace pour organiser des manifestations de femmes et d'enfants de travailleurs en lutte. En 1902, le procureur de Virginie-Occidentale Reese Blizzard, qui venait de la faire arrêter pour avoir ignoré l'interdiction d'organiser des réunions publiques de mineurs en grève, la qualifia de « *femme la plus dangereuse d'Amérique* ». Soutien de la révolution mexicaine (chapitre 16), elle participa en 1914 à une campagne contre l'intervention armée américaine au Mexique.

1 Cité *in* Philip Foner (ed.), *Mother Jones speaks. Collected writings and speeches*, New York, Monad Press, 1983, p. 24.

Au début du XX[e] siècle, le mouvement féministe prenait de l'ampleur. Les femmes étaient de plus en en plus nombreuses à avoir un emploi salarié, et certaines d'entre elles s'engageaient également dans le mouvement socialiste, à l'exemple de la militante des IWW Elizabeth Gurley Flynn (1890-1964) ou de l'anarchiste Emma Goldman (1869-1940). Cependant, c'est peut-être le droit de vote des femmes – n'existant alors que dans de rares États – qui mobilisa le plus, en particulier à travers le mouvement des suffragettes, avant la Première Guerre mondiale. Ce combat conduisit plusieurs autres États à accorder le droit de vote aux femmes (la Californie en 1911, le Kansas, l'Oregon et l'Arizona en 1912) puis amena l'État fédéral à faire de même en 1920. Pour Mary Jones, c'était un faux combat (chapitre 22 : « *Vous n'avez pas besoin du droit de vote pour soulever la tempête* »). Catholique, (quoique se tenant à l'écart de l'Église), elle avait sur ce sujet un point de vue traditionnel : elle pensait que la place des femmes était à la maison, pour éduquer leurs enfants, ce qu'elles pourraient faire si le salaire de leurs maris était suffisant. Certains de ses arguments étaient pourtant frappés au coin du bon sens : « *Les femmes du Colorado ont le droit de vote depuis deux générations* [depuis 1893] *et les travailleurs, hommes et femmes, y sont encore en esclavage* ».

Malgré ces quelques limites, Maman Jones, qui mourut en 1930, fut une militante exceptionnelle. Si elle n'adhéra pas au Parti communiste américain, elle se disait « bolchevique de la tête aux pieds » en 1920, quand l'anticommunisme faisait rage aux États-Unis. Oratrice hors pair, elle savait inspirer aux travailleurs auxquels elle s'adressait la confiance dans leur droit à se battre et dans leurs propres forces. Alors que dans chaque grève, les travailleurs risquaient non seulement leur emploi, mais aussi leur vie, Maman Jones leur transmettait sa propre détermination, sa propre énergie, comme lors d'une grève de mineurs en 1912-1913 : « *Je veux vous dire quelque chose. Ni les propriétaires de mines ni* [le gouverneur] *Glasscock n'ont assez de miliciens dans tout l'État de Virginie-Occidentale pour m'empêcher de parler* ».

Cette détermination inébranlable transparaît à chaque page de l'autobiographie de celle qui, à 95 ans, réaffirmait sa conviction que « *l'avenir est entre les mains rudes et fortes du prolétariat* ».

La notoriété de Maman Jones dépassa largement les frontières américaines. Trotsky écrivait ainsi en 1935 : « *L'autobiographie de Jones, je la lis avec délectation. Dans ses descriptions de luttes ouvrières, condensées et dépouillées de toute prétention littéraire, Jones dévoile au passage un effrayant tableau des dessous du capitalisme américain et de sa démocratie. On ne peut pas sans frémir et maudire lire ses récits de l'exploitation et de la mutilation des petits enfants dans les fabriques !* »

Les bons caractères

CHAPITRE PREMIER

Premières années

Je suis née en Irlande, dans la ville de Cork, en 1830. Ma famille était pauvre. Depuis des générations, elle combattait pour la liberté de l'Irlande. Beaucoup de mes ancêtres succombèrent dans cette lutte. Mon père, Richard Harris, arriva en Amérique en 1835 et, dès qu'il fut naturalisé citoyen américain, il fit venir sa famille. Son métier d'ouvrier des équipes de construction de chemins de fer le conduisit à Toronto, au Canada. C'est là que je fus élevée, comme fille de citoyen américain. J'ai toujours été fière de cette citoyenneté.

Après avoir fait mes études à l'école communale, j'entrai à l'école normale afin de devenir institutrice. Je fis aussi un bon apprentissage de couturière. Je fis mes débuts comme institutrice au couvent de Monroe, dans le Michigan. Plus tard, je m'installai à Chicago où j'ouvris une maison de couture. J'aimais mieux coudre que faire le patron avec des enfants.

Pourtant, je repris l'enseignement, cette fois-ci à Memphis, au Tennessee. C'est là que je me mariai en 1861. Mon mari était ouvrier fondeur et un des soutiens du syndicat de la métallurgie.

En 1867, une épidémie de fièvre jaune ravagea Memphis. Elle fit des victimes surtout parmi les ouvriers et la population pauvre. Les gens aisés fuyaient la ville. On fermait les écoles et les églises. Il était défendu d'entrer sans autorisation dans la maison d'une victime de l'épidémie. Les gens pauvres ne pouvaient pas se payer une infirmière. Dans la maison en face de chez moi, dix personnes moururent de la fièvre jaune. La mort nous encerclait. Les enterrements se faisaient en vitesse sans aucune cérémonie. Tout autour de la maison, j'entendais des lamentations et les cris des fiévreux. L'un après l'autre, mes quatre enfants tombèrent malades et moururent. Je lavai leurs petits corps et les habillai pour les mettre au cercueil. Mon mari prit aussi la fièvre et mourut. Je restai assise des nuits entières, seule avec mon désespoir. Personne ne venait me voir. Personne n'en avait le droit. Les autres foyers étaient aussi frappés que

le mien. Toute la journée, toute la nuit j'entendais le grincement des charrettes de la mort.

Après l'enterrement de mon mari par les soins du syndicat, j'obtins l'autorisation de soigner les malades. C'est ce que je fis jusqu'à ce que ce fléau fût enrayé.

Je retournai ensuite à Chicago où je me remis à la couture avec une associée. Nous logions rue de Washington, près du lac. Nous travaillions pour l'aristocratie de Chicago, et j'eus là une belle occasion d'observer cette vie pleine de luxe et de gaspillage. Pendant que je travaillais pour les lords et les barons qui habitaient dans les maisons magnifiques près de Lake Shore Drive, je regardais souvent par les fenêtres des gens qui se promenaient sur les bords du lac gelé, misérables, tremblant de froid, sans travail et affamés. Le contraste entre leur état et la chaleur tropicale dans laquelle vivaient les gens pour lesquels je travaillais m'était douloureux. Mes clients semblaient ne s'apercevoir de rien.

En été, par les fenêtres des riches, je regardais les mères qui arrivaient de leurs taudis situés à l'ouest de la ville, traînant leurs enfants, aspirant après un peu d'air frais au bord du lac. La nuit, quand leurs logements devenaient étouffants, les hommes, les femmes et les enfants dormaient dans les parcs. Mais les riches, après avoir fait leur aumône aux caisses de bienfaisance, avaient déjà quitté la ville pour la mer ou la montagne à l'époque des fortes chaleurs.

En octobre 1871, notre atelier brûla, avec tout ce que nous possédions, dans le grand incendie de Chicago. L'incendie laissa des milliers de gens sans abri. Nous restâmes au bord du lac toute la nuit et le jour suivant, debout, sans manger, obligés de temps en temps d'entrer dans l'eau pour nous protéger de la chaleur. La vieille église St-Mary, dans l'avenue Wabash, et Peck Court furent ouverts aux réfugiés. C'est là que je campai jusqu'à ce que j'eusse trouvé un logis.

Tout près de là, dans un immeuble en ruines, endommagé par le feu, les Chevaliers du travail tenaient leurs réunions. Les Chevaliers du travail étaient l'organisation ouvrière de l'époque. J'avais l'habitude de passer mes soirées à leurs réunions, pour écouter leurs

merveilleux orateurs. Le dimanche, nous allions tenir nos réunions dans les bois.

C'étaient les temps héroïques de la lutte des travailleurs. Nous n'avions pas de locaux, il n'existait pas encore de responsables bien payés, on ne banquetait pas avec les ennemis de la classe ouvrière. C'était le temps des martyrs et des saints.

Je me familiarisai avec le mouvement ouvrier. J'appris qu'en 1865, après la fin de la guerre de Sécession, un groupe d'hommes s'était réuni à Louisville, dans le Kentucky. Ils arrivaient du Nord et du Sud ; c'étaient des « bleus » et des « gris » qui, un an ou deux plus tôt, s'étaient battus les uns contre les autres à cause de l'esclavage et ils décidèrent que le moment était venu de combattre une autre forme d'esclavage : l'esclavage industriel. C'est de cette décision qu'était né le mouvement des Chevaliers du travail.

Depuis l'incendie de Chicago, j'étais de plus en plus préoccupée par les luttes ouvrières et je décidai de prendre une part active aux efforts de la classe travailleuse pour améliorer ses conditions de vie et de travail. Je devins membre des Chevaliers du travail.

Une des premières grèves dont je me souvienne éclata dans les années 1870. Les employés des chemins de fer de Baltimore et de l'Ohio firent appel à moi : j'y allai. Le maire de Pittsburgh imposa comme adjoints au shérif une bande d'aventuriers hors la loi qui s'étaient infiltrés dans la ville à la faveur de la panique de 1873. Ils pillaient, incendiaient et fomentaient des troubles. Leurs agissements furent mis au compte des grévistes. Le gouverneur envoya la milice.

Les compagnies de chemins de fer avaient réussi à faire adopter une loi qui obligeait les cheminots à garer les locomotives dans la rotonde, avant de se mettre en grève. Cette loi fut scrupuleusement observée par les grévistes. Des quantités de locomotives furent garées à Pittsburgh.

Une nuit, des troubles se produisirent. Des centaines de voitures stationnées sur les voies furent arrosées d'huile, incendiées et poussées sur les rails qui menaient à la rotonde. La rotonde prit feu. Plus de cent locomotives, appartenant à la compagnie de chemins de fer de Pennsylvanie, furent détruites.

Ce fut une nuit terrible. Les flammes éclairaient le ciel et changeaient les baïonnettes des soldats en torches ardentes.

Les grévistes furent accusés du crime, quoiqu'il fût de notoriété publique que ce n'était pas eux les instigateurs de l'incendie ; celui-ci avait été allumé par des provocateurs à la solde des hommes d'affaires de Pittsburgh qui reprochaient depuis longtemps à la compagnie de chemins de fer les taxes exorbitantes imposées à leur ville. Je connaissais personnellement les grévistes. Je savais que c'était eux qui s'étaient efforcés de faire respecter la loi. Je savais qu'ils sanctionnaient ceux d'entre eux qui avaient recours à la violence. Je savais, comme tout le monde, quels étaient les véritables auteurs de l'incendie. Une fois pour toutes je compris, en ce début de ma carrière, que la classe ouvrière porte la croix pour les péchés d'autrui et que c'est elle qui a pour mission d'expier les fautes commises par d'autres.

Ces premières années virent naître la vie industrielle aux États-Unis. Au fur et à mesure que se multipliaient les usines et les voies ferrées, que le grand capital s'accumulait et que les banques prenaient leur essor, se développait une législation antiouvrière. Alors éclatèrent les grèves. Alors vint la violence. Alors naquit dans le cœur et l'esprit des ouvriers la conviction que la loi ne fait qu'exprimer la volonté des industriels.

Chapitre II

La tragédie de Haymarket

À partir de 1880, je fus entièrement absorbée par le mouvement ouvrier. Dans tous les grands centres industriels, la classe ouvrière était en pleine rébellion. L'énorme afflux d'émigrés, qui s'entassaient dans les taudis, provoquait la baisse des salaires et menaçait de détruire le niveau de vie si péniblement atteint par les ouvriers américains. Dans tout le pays régnait la dépression économique et le chômage sévissait. Dans les villes, c'était la famine, la misère et le désespoir.

Des agitateurs étrangers, qui avaient souffert en Europe sous des régimes despotiques, prêchaient diverses doctrines de salut économique. Les ouvriers, eux, ne demandaient que du pain et la réduction de la journée du travail. Les agitateurs leur offraient des utopies, la police leur donnait des coups de matraque.

La ville de Chicago, en particulier, voyait les grèves succéder aux grèves, avec boycotts et bagarres. Les années qui précédèrent 1886 avaient été marquées par les grèves des marins du lac, des dockers et des employés des trains.

Ces grèves avaient été brutalement réprimées par la police et par des hommes de main. On ne tint aucun compte des griefs des ouvriers. L'inspecteur de police John Bonfield se montra particulièrement cruel en interdisant des réunions pacifiques où l'on discutait des salaires et de la durée du travail. Le patronat prit une attitude provocante et ne cacha pas sa haine et son inquiétude. Le *Chicago Tribune*, organe du patronat, suggéra cyniquement aux fermiers de l'Illinois de traiter les vagabonds qui refluaient des grands centres industriels comme des animaux nuisibles, en mettant de la strychnine dans leur nourriture.

Les ouvriers commencèrent une campagne pour la journée de 8 heures. Les syndicats et les Chevaliers du travail les soutenaient, mais comme plusieurs chefs du mouvement étaient des étrangers, le mouvement lui-même fut considéré comme « étranger » et anti-américain. C'est alors que le petit groupe des anarchistes de

Chicago se rallia au mot d'ordre de la journée de 8 heures. À partir de ce moment, les gens de Chicago furent incapables de discuter de la moindre question économique sans voir partout l'anarchie.

Les patrons brandirent ce mot d'anarchie pour écraser le mouvement ; tout partisan de la journée de 8 heures devint un ennemi de la patrie, un traître, un anarchiste. Les bases mêmes de l'État allaient être rongées par ces rats d'anarchistes. Les passions s'envenimaient. La ville était divisée en deux camps ennemis. D'un côté les ouvriers, gelés, affamés, sans travail, n'ayant que leurs poings nus à opposer aux revolvers et aux matraques de la police. De l'autre les patrons, à l'abri du froid et de la faim, protégés par la police, par la presse, par toutes les forces de l'État souverain.

Les anarchistes profitèrent du mécontentement croissant pour répandre leurs doctrines. Les orateurs avaient devant eux d'immenses foules, massées en plein vent sur les bords désolés du lac Michigan. Tout en ne partageant pas les opinions des anarchistes, j'assistais souvent à ces réunions, pour entendre ce que ces apôtres d'un dogme nouveau avaient à dire aux ouvriers.

Entre-temps, les patrons tenaient des réunions. Ils se rencontraient avenue de la Prairie, chez George M. Pullman, ou dans l'hôtel particulier de leur avocat, Wirt Dexter, un très habile homme de loi.

Ils étudiaient les moyens de disperser les réunions anarchistes et d'étouffer la campagne pour la journée de 8 heures qui devait s'ouvrir par une grève générale.

Un hiver exceptionnellement froid commençait. Le chômage prolongé amenait de terribles privations. Les queues pour le pain s'allongeaient. Les soupes populaires ne suffisaient pas à la demande. Des milliers de gens connaissaient la vraie misère.

Le jour de Noël, des centaines de malheureux en guenilles défilèrent dans l'élégante avenue de la Prairie, devant les riches hôtels particuliers, sous les yeux des patrons, en agitant le drapeau noir. Je considérai cette manifestation comme une folie de la part des anarchistes, car elle ne pouvait servir qu'à exaspérer les passions. Elle était en réalité dénuée de toute valeur éducative et ne pouvait aboutir qu'à accroître les inquiétudes du patronat et la cruauté de la police, tout en affaiblissant la sympathie de la population pour la détresse ouvrière.

Le 1er mai, qui devait ouvrir la campagne pour la journée de 8 heures, arriva. La presse contribua à semer la panique parmi la population.

Par toute la ville commencèrent des grèves et des manifestations. Les patrons claquaient des dents. Ils voyaient le spectre de la révolution. Les ouvriers des usines McCormick Harvester se rassemblèrent devant leur usine. Ceux qui continuaient le travail et ne rejoignaient pas les grévistes furent traités de jaunes. Il y eut des briques lancées, des vitres cassées. On menaça les jaunes. Quelqu'un lança un appel à la révolte.

Les policiers chargèrent les ouvriers sans avertissement, tirant dans le tas et distribuant des coups de matraque à droite et à gauche. Des hommes furent piétinés par les chevaux. Il y eut des morts, des crânes enfoncés. Des jeunes gens et des jeunes filles furent battus à mort.

L'agence Pinkerton forma des bandes armées, recrutées parmi d'anciens forçats et des hommes de main qu'elle louait aux capitalistes à raison de huit dollars par jour, pour former des piquets devant les usines et provoquer des troubles.

Le 4 mai au soir, les anarchistes tinrent une réunion dans un quartier sordide et misérable, connu plus tard sous le nom de Haymarket Square. De part et d'autre des rails on n'apercevait que les cabarets sordides et de misérables taudis. Quelques maisons plus loin se trouvait le commissariat de police de Desplaines Street dont le chef était John Bonfield, homme dur et cruel, incapable de modération, adepte convaincu de la répression brutale en matière d'agitation sociale.

Carter Harrisson, le maire de Chicago, assista à la réunion des anarchistes et se mêla à la foule massée dans le square. Puis il se rendit chez le commissaire et lui recommanda de n'envoyer que des policiers à pied. Puisque la manifestation se déroulait paisiblement, la présence de la police montée aurait jeté de l'huile sur le feu qui brûlait au cœur des ouvriers. Le chef de la police, obéissant peut-être à des ordres venus d'ailleurs et ne respectant pas les instructions du maire, envoya une quantité de policiers à cheval.

Un orateur anarchiste était en train de haranguer la foule. À ce moment, une bombe fut lancée d'une fenêtre donnant sur le square. Plusieurs policiers furent tués par l'explosion.

La ville perdit la tête ; les journaux s'en mêlant, elle devint une maison de fous. Le cri des ouvriers qui réclamaient justice fut étouffé sous les appels à la vengeance. On « découvrait » des bombes toutes les cinq minutes. Les hommes ne sortaient qu'armés et les dépôts d'armes restaient ouverts toute la nuit.

Des centaines de gens furent arrêtés. Seuls, toutefois, ceux qui avaient combattu pour la journée de 8 heures furent traduits devant le tribunal et pendus quelques mois plus tard. Mais le nommé Schnaubelt, le véritable auteur de l'attentat, ne fut jamais mis en cause et le rôle qu'il avait joué dans ce drame ne fut jamais officiellement élucidé.

Les leaders du mouvement furent pendus le vendredi 11 novembre. Ce jour-là, les gens riches de Chicago eurent la tremblote. Des cordes furent tendues en travers de toutes les voies qui menaient à la prison. Des agents, armés de carabines, furent postés le long des cordes. Des patrouilles spéciales surveillaient les abords de la prison. Tout autour de l'affreux bâtiment de pierre, les toits étaient noirs de police. Les journaux gavaient l'imagination du public d'histoires de révoltes et d'évasions.

Mais aucune révolte, aucune évasion ne se produisit, exceptée celle de Louis Lingg, le seul adepte de la violence parmi les condamnés. Il coupa à la potence en se faisant sauter la tête à l'aide d'une cartouche de dynamite.

Les funérailles eurent lieu le dimanche qui suivit les exécutions. Des milliers d'ouvriers suivirent les corbillards. Non parce qu'ils étaient anarchistes, mais parce qu'ils sentaient que ces morts, quelles que fussent leurs convictions, étaient tombés en martyrs de la cause ouvrière. Le cortège s'étira sur des kilomètres, sous les regards d'une foule énorme et silencieuse.

Les morts furent enterrés dans le cimetière de Waldheim. Mais la cause restait vivante. La lutte pour la journée de 8 heures, pour des conditions de vie plus humaines, pour des relations plus humaines entre les hommes continua et continue encore.

Sept ans plus tard, le gouverneur Altgeld, s'étant rendu à l'évidence, gracia les trois anarchistes qui purgeaient leur peine d'emprisonnement à vie. Il déclara le verdict injustifiable, comme l'avaient fait William Dean Howell et William Moris au moment des exécutions. Par cet acte de courage, le gouverneur Altgeld commettait un véritable suicide politique, mais son souvenir demeure au cœur de ceux qui aiment la vérité et qui ont le courage de la confesser.

Chapitre III

Une grève en Virginie

C'est vers 1891 que j'allai en Virginie. Une grève avait éclaté dans les mines de Dietz et les gars m'avaient envoyé chercher. Quand je descendis du train à Norton, un type s'approcha de moi et me demanda si j'étais Maman Jones.

– Oui, je suis Maman Jones.

Il parut très inquiet.

– L'inspecteur a dit que si vous veniez ici, il vous ferait sauter la cervelle. Il dit qu'il ne veut pas de vous par ici.

– Dites à l'inspecteur que de toute façon ce n'est pas lui que je viens voir, ce sont les mineurs.

Pendant que nous causions, s'approcha un pauvre type qui n'avait que la peau et les os.

– Vous voyez ces wagons garés là-bas, Maman Jones ?

Il montra du doigt des wagons remplis de charbon.

– Eh bien, nous avions accepté de les charger pour un salaire convenu. Une fois le contrat signé, la compagnie a fait abaisser le fond des voitures et elles contiennent à peu près une tonne de plus qu'avant. Toute ma vie j'ai travaillé pour cette compagnie et tout ce qui me reste c'est cette vieille carcasse usée.

Il nous fut impossible de trouver un local pour la réunion. Personne n'osait nous en louer un. Finalement, les Noirs consentirent à nous prêter leur église. Juste au moment de commencer, le prêtre noir s'approcha de moi et me dit :

« Maman Jones, c'est la compagnie charbonnière qui nous a donné le terrain sur lequel est bâtie cette église. Elle vient de nous envoyer dire qu'elle le reprendra si nous vous laissons parler ici. »

Je ne pouvais pas supporter l'idée que ces pauvres gens allaient perdre leur terrain à cause de nous, je fis donc tenir la réunion en plein air. La réunion finie et les gens partis, je demandai à mon collègue Dud Hado, originaire de l'Iowa, de m'accompagner au bureau de poste. C'était un garçon bien gentil, mais timoré.

Pendant que nous avancions sur la route, je lui dis :

– Avez-vous un pistolet sur vous ?

– Oui, dit-il, je ne vais pas vous laisser assassiner.

– Mon garçon, dis-je, la loi de cet État défend le port d'armes cachées. Voulez-vous laisser sortir quelques centimètres de ce pistolet.

À peine l'avait-il fait que huit à dix hommes armés bondirent de derrière une vieille grange au bord de la route et sautèrent sur lui en criant :

– On te tient, cette fois, sale meneur !

Ils nous bousculèrent tout le long de la route qui menait à la ville et nous conduisirent à un bureau où se trouvait un juge public qui nous jugea. Ils étaient là, tous ces assassins avides de sang, quand le directeur général entra.

– Maman Jones, je suis stupéfait, dit-il.

– De quoi êtes-vous stupéfait ? dis-je.

– Que vous soyez entrée dans la maison de Dieu accompagnée d'un homme armé.

– Oh, mais il n'y a pas de maison de Dieu, dis-je. C'est une maison de la compagnie charbonnière. Vous savez bien que Dieu tout-puissant n'entre jamais dans ces endroits-là.

Il rit, et les chiens enragés rirent avec lui, puisque c'était le chef.

Ils ne retinrent aucune accusation contre moi, mais ils demandèrent à Dud vingt-cinq dollars d'amende. Ils parurent surpris quand je déclarai que j'allais payer. J'avais cet argent dans la poche de mon jupon.

J'entrai ensuite dans la cabane d'un mineur et demandai une tasse de thé à la femme. Souvent en effet, dans ces villes qui étaient la propriété de la compagnie, les aubergistes avaient peur de me servir. La pauvre créature était si heureuse de m'avoir chez elle qu'elle disparut un instant pour « se changer ». Elle sortit de sa chambre avec un tablier blanc passé sur sa misérable robe de coton.

Un de ceux qui avaient assisté au jugement de Dud m'avait suivi jusqu'à la maison du mineur. D'abord la femme refusa de le laisser entrer, mais il dit qu'il voulait parler personnellement à Maman Jones. Alors, elle l'introduisit.

« Maman Jones, dit-il, je suis bien content que vous ayez payé si vite. Ils croyaient que vous alliez faire appel du jugement. Alors,

ils vous auraient enfermés tous les deux, et la nuit ils vous auraient brûlés dans le four à coke ; après quoi, ils auraient dit que vous vous étiez évadés le matin et qu'ils ne savaient plus où vous étiez. »

J'ignore si ces gens auraient exécuté leurs plans. Mais je sais que rien n'arrête les puissants quand il s'agit de maintenir les ouvriers en esclavage.

Chapitre IV

L'*Appel à la raison*, de Wayland

En 1893, J. A. Wayland et un certain nombre d'autres personnes décidèrent de démontrer aux ouvriers l'avantage de la coopération sur l'action directe.

Un groupe de gens achetèrent un terrain dans le Tennessee et fondèrent la colonie Ruskin. Ils me proposèrent de me joindre à eux.

« Non, dis-je, votre colonie ne réussira pas. Pour qu'une colonie réussisse, il faut une religion, et le travail n'est pas encore une religion pour la classe ouvrière. »

Je visitai la colonie un an plus tard. Pendant le peu de temps que j'y restai, je pus discerner des germes de scission. J'étais contente de ne pas être entrée dans la colonie et d'être restée au milieu de la mêlée. La classe ouvrière a beaucoup de luttes à soutenir avant de faire des démonstrations de ce genre. Deux ans plus tard, Wayland quittait la colonie pour aller à Kansas City. Il avait perdu courage.

Un groupe se rassembla : Wayland, moi-même et les trois hommes connus sous le nom des Trois P. : Puthan, agent des chemins de fer de Burlington ; Palmer, employé des Postes ; Page, agent de publicité d'un grand magasin. Nous tombâmes d'accord sur le fait que les ouvriers avaient besoin d'instruction. Qu'il leur fallait un journal dévoué à leur cause et définissant leur point de vue. Nous pressâmes Wayland de lancer ce journal. Palmer suggéra le titre *Appel à la raison*.

– Mais nous n'avons pas de souscripteurs, dit Wayland.

– Je les trouverai, dis-je. Sortez votre première édition et je m'arrangerai pour qu'il y ait assez d'abonnés pour la payer.

Il sortit une première édition à tirage limité. Je pris un exemplaire et je me rendis aux casernes fédérales à Omaha ; presque tous les gens que je trouvai là s'abonnèrent. Les soldats sont les fils des ouvriers et il faut qu'ils le sachent. J'allai à l'hôtel de ville où un tas d'abonnements furent souscrits. En peu de temps j'eus recueilli plusieurs centaines d'abonnements et le journal était lancé. Plus tard, Fred D. Warren entra comme éditorialiste chez Girard, où le

journal était publié. Si jamais un endroit en Amérique pouvait être considéré comme ma maison, c'était bien celui-là. Chaque fois que, après un long et dangereux combat, j'étais épuisée et avais besoin de repos, j'allais chez Fred Warren.

Comme toutes choses, l'*Appel à la raison* eut ses années de vigoureuse jeunesse, son époque de sagesse profonde et puis ce fut la fin. Les divisions internes, les querelles, les oppositions de points de vue et de théories finirent par provoquer sa disparition.

Chapitre V

Victoire à Arnot (Pennsylvanie)

Avant 1899, les travailleurs des mines de charbon de Pennsylvanie n'étaient pas organisés. Les émigrés affluaient dans le pays et travaillaient à bon marché. Sans cesse, les compagnies charbonnières allaient solliciter en Europe un surplus de main-d'œuvre immigrante afin de maintenir des salaires de misère. La journée sous terre était affreusement longue. On travaillait douze heures, treize heures ; quatorze heures n'était pas une exception. Aucune loi ne protégeait la santé, le corps ou la vie des mineurs. Les familles vivaient dans des corons de la compagnie dont les cochons n'auraient pas voulu. Des centaines d'enfants mouraient, victimes de l'ignorance et de la pauvreté des parents.

J'ai souvent aidé à enterrer des enfants de mineurs ; les mères dissimulaient à peine leur soulagement à la mort d'un bébé, car le suivant allait bientôt naître. Si c'était un garçon, il entrerait à la mine, si c'était une fille, à la filature de soie où travaillaient déjà les sœurs.

Le syndicat des mineurs décida d'organiser ces travailleurs. Des êtres humains devaient avoir une vie humaine. Les organisateurs se mirent à l'œuvre. Dès que le moral des mineurs était assez élevé, on proclamait la grève.

À Arnot, en Pennsylvanie, la grève durait depuis quatre ou cinq mois. Les hommes commençaient à perdre courage. La compagnie charbonnière envoya les docteurs, les pasteurs et leurs femmes chez les mineurs pour leur faire signer la reprise du travail.

Monsieur Wilson, notre président de district, et Tom Haggerty, l'organisateur, étaient sur le point de désespérer. Une majorité écrasante s'était déclarée pour la reprise du travail, le lundi suivant.

Haggerty suggéra de me faire venir. On me téléphona le samedi matin à Barnesboro, où je militais, en me demandant de venir immédiatement, sinon la grève était perdue.

– Oh ! Maman Jones, dit Haggerty, venez vite nous aider. Les gars sont si découragés. Ils veulent reprendre lundi.

Je répondis que j'avais une réunion ce soir-là, mais que je partirais le dimanche matin.

Je partis à l'aube. À Roaring Branch, station de chemin de fer la plus proche d'Arnot, le secrétaire du syndicat d'Arnot, un jeune garçon nommé William Bouncer, m'attendait avec une voiture à cheval. Nous fîmes seize milles dans de mauvaises routes de montagne. Il faisait un froid mordant. Nous arrivâmes à Arnot le dimanche à midi et je fus logée à l'hôtel de la compagnie, le seul de la ville. Je n'étais pas tout à fait d'accord, mais Bouncer me dit :

« Maman Jones, nous avons retenu cette chambre pour vous et si elle n'est pas occupée on ne nous en louera jamais plus. »

Le dimanche après-midi, je tins une réunion. Ce ne fut pas une aussi grande réunion que celles que nous devions tenir un peu plus tard, mais je remontai les pauvres diables qui étaient venus.

« Il vous faut donner votre parole, dis-je. Levez-vous et engagez-vous à soutenir vos camarades et le syndicat jusqu'à ce que la grève soit gagnée. »

Les hommes se tâtaient, mais les femmes se levèrent, leurs enfants dans les bras, et s'engagèrent à veiller à ce que personne n'aille au travail le lendemain matin.

« La réunion est reportée à demain 10 heures, dis-je. Tout le monde doit être présent et veiller à ce que les esclaves qui veulent retourner chez leurs maîtres rejoignent nos rangs. »

Je retournai à l'hôtel. On ne m'appela pas pour le dîner, mais quand le directeur des mines et tous les autres clients furent partis pour l'église, la gérante se glissa dans ma chambre et me dit de descendre prendre une tasse de thé.

À onze heures du soir, l'hôtelière frappa de nouveau et me dit qu'il fallait quitter la chambre ; on lui avait dit qu'elle appartenait à une institutrice.

« C'est une honte, Maman Jones, murmura-t-elle en m'aidant à passer mon manteau. »

Je trouvai le petit Bouncer en train de monter la garde en bas dans le vestibule. Il m'emmena dans la montagne chez un mineur. Un vent glacial m'arracha presque mon chapeau. Arrivée à la baraque du mineur, je frappai.

Une voix d'homme cria :

– Qui est là ?

– Maman Jones dis-je.

La petite fenêtre s'éclaira. La porte s'ouvrit.

– Ils vous ont mise à la porte, Maman Jones ?

– Oui.

– Je l'avais dit à Mary, dit le mineur.

Il tenait la lampe à pétrole entre son pouce et son petit doigt et je vis que les autres doigts manquaient. Son visage était jeune, mais son dos était courbé.

Il insista pour que je couche avec sa femme dans le seul lit de la maison. Il dormit la tête dans ses bras sur la table de cuisine. Tôt le matin, sa femme se leva pour faire tenir les enfants tranquilles et me laisser dormir plus longtemps, car j'étais très fatiguée.

Elle entra dans ma chambre vers huit heures, tout en larmes.

– Maman Jones, êtes-vous réveillée ?

– Oui, dis-je.

– Alors, levez-vous. Le shérif vient nous expulser pour vous avoir hébergée. Cette maison appartient à la compagnie.

La famille ramassa tous ses biens terrestres, ce qui faisait peu, décrocha toutes les images saintes, mit le tout dans une voiture et s'en alla avec tous les voisins à la réunion. La vue de cette voiture contenant pêle-mêle les meubles, les images saintes et les enfants, avec le père, la mère et moi-même qui suivions à pied par les rues, renversa la situation. Les hommes se mirent dans une colère telle qu'ils décidèrent de ne pas reprendre le travail ce matin-là. Au lieu de cela, ils vinrent à la réunion où ils prirent la résolution de continuer la grève jusqu'à la victoire.

Alors la compagnie essaya d'amener des jaunes. Je dis aux hommes de rester cette fois chez eux avec les enfants, pour changer, et de laisser les femmes s'occuper des jaunes. J'organisai une armée de ménagères. Au jour dit, elles devaient apporter leurs balais et leurs martinets et « l'armée » chargerait les jaunes à l'entrée de la mine. Le directeur général, le shérif et les hommes à la solde de la municipalité eurent vent de nos projets et se tinrent sur leurs gardes. Le jour fixé, les femmes s'amenèrent avec leurs balais, leurs martinets et des seaux.

Je décidai de ne pas me rendre moi-même à la Drip Mouth parce que je savais qu'on m'arrêterait et que cela risquerait de mettre l'armée en déroute. Je choisis pour capitaine une Irlandaise qui avait une allure très pittoresque. Elle venait de se réveiller et son mari lui avait dit de faire vite pour rejoindre l'armée. Elle avait sauté sur un jupon rouge qu'elle avait passé sur sa chemise de nuit de grosse cotonnade. Elle portait un bas noir et un bas blanc et avait noué un petit fichu rouge à franges sur sa sauvage chevelure rousse. Elle avait des yeux fous dans un visage écarlate. En la regardant, je compris qu'elle pouvait mettre le feu aux poudres.

Je dis : « Vous allez conduire l'armée à Drip Mouth. Gardez cette casserole et le marteau que vous avez apportés et quand les jaunes remonteront avec les mulets, mettez-vous à taper sur la casserole et à hurler. Alors, que toutes les autres en fassent autant et préparez-vous à chasser les jaunes à coups de balais. Et n'ayez peur de rien. »

La voilà partie sur la montagne criant et vociférant suivie de toutes les autres et quand les jaunes, les mulets et le charbon remontèrent, elle se mit à frapper sur sa casserole en hurlant et toute l'armée en fit autant.

Le shérif lui frappa sur l'épaule.

– Ma chère dame, dit-il, pensez aux mulets. Ne les effrayez pas.

Elle lui donna un coup de casserole, tout en criant :

– Foutez-moi la paix, vous et vos mulets !

Il perdit l'équilibre et dégringola. Alors les mulets se cabrèrent. Ils ruèrent dans les jambes des jaunes et s'enfuirent vers leurs étables. Les jaunes se sauvèrent jusqu'au bas de la colline, poursuivis par l'armée des femmes brandissant leurs balais, leurs seaux et leurs martinets.

Dans un coron à côté, un perroquet déplumé criait à l'inspecteur : « Au diable, au diable ! »

Dans la foule, il y avait un grand et gros docteur, un mouchard de la compagnie. Il tenait une petite sacoche à la main et me dit avec insolence :

– Madame Jones, j'ai un mandat d'arrêt contre vous.

– C'est d'accord, dis-je. Gardez-le dans votre sacoche à pilules, jusqu'à ce que je revienne le chercher. Maintenant, je m'en vais tenir une réunion.

À partir de ce moment, les femmes montèrent continuellement la garde près de la mine pour empêcher la compagnie d'amener les jaunes.

Chaque jour, des femmes, un balai ou un martinet d'une main et un bébé enveloppé d'une couverture sur l'autre bras, allaient aux mines et veillaient à ce que personne n'y entre. Et toute la nuit elles montaient la garde. C'étaient des femmes héroïques. Plus tard, la nation leur en saura gré, car elles ont combattu pour l'avenir d'un grand pays.

Je tenais des réunions dans toute la campagne environnante. La compagnie distribuait de l'argent aux fermiers en les exhortant à ne rien faire pour aider les mineurs. Je parcourais le pays dans une vieille voiture du syndicat, traînée par une mule en grève. En guise de cocher, j'avais un petit garçon de mineur. Je tenais des réunions chez les fermiers et je les gagnais à la cause des mineurs.

Quand je rentrais, il était parfois minuit ou une heure du matin, le petit garçon dormait contre mon bras et c'est moi qui conduisais la mule. Parfois, il gelait bien au-dessous de zéro. Les vents qui sifflaient des montagnes nous envoyaient la neige et le grésil dans la figure. J'avais les pieds et les mains engourdis. Nous vivions tous de pain sec et de café noir. Je dormais dans une chambre qui n'avait jamais été chauffée et quand je me réveillais le matin je trouvais souvent du givre sur la couverture.

Il y avait près d'Arnot un endroit appelé Sweedy Town ; les patrons de la compagnie allèrent chercher là-bas des Suédois pour briser la grève. J'étais en train de tenir une réunion chez les fermiers, quand on vint me raconter cela. Je dis aux jeunes fermiers de monter à cheval et d'aller à Sweedy Town empêcher les Suédois de quitter la ville.

Ils prirent des cordes à linge en guise de lassos et chaque Suédois qui se dirigeait vers Arnot fut ramené en vitesse.

Après des mois de terribles privations, la grève était sur le point d'être gagnée. Les mines ne fonctionnaient plus. Le moral des hommes était excellent. Wilson, le président du syndicat, revint de

l'Ouest où il se trouvait. Je logeais dans sa maison. Un soir que sa famille était couchée, nous restâmes tous deux assez tard à discuter des événements. On frappa à la porte. Un coup timide.

« Entrez ! » dit M. Wilson.

Trois hommes entrèrent. Ils me regardèrent d'un air gêné et M. Wilson me demanda de passer dans la pièce à côté. Ils parlèrent de la grève et firent remarquer à M. Wilson que sa petite maison était hypothéquée, et l'hypothèque en possession de la banque de la compagnie.

– Nous lèverons l'hypothèque, dirent-ils, et nous vous donnerons vingt-cinq mille dollars comptant. Nous ne vous demandons que de vous en aller et de laisser la grève en plan.

Jamais je n'oublierai sa réponse :

– Messieurs, si vous venez rendre visite à ma famille, vous êtes les bienvenus. Mais si vous êtes là pour me corrompre avec des dollars, me faire perdre ma dignité d'homme et trahir mes frères, qui ont mis en moi leur confiance, je vous prie de quitter cette pièce et de ne jamais y revenir..

La grève se prolongea quelques semaines encore. Lorsque des grévistes furent expulsés de leur maison, Wilson fit nettoyer sa grange et les hébergea en attendant qu'on leur trouve des maisons. L'un après l'autre, il tua ses poulets et ses porcs.

Tout ce qu'il possédait, il le partageait. Il mangeait son pain sec et buvait de la chicorée. Il connaissait les mêmes privations que les travailleurs du rang. Nous n'avons plus de ces chefs aujourd'hui.

Le dernier jour de février, la compagnie fit coller des affiches annonçant que toutes les revendications étaient accordées.

– Avez-vous obtenu une salle pour tenir nos réunions ? demandèrent les femmes.

– Non, nous ne l'avions pas demandée.

– Alors, la grève continue, dirent-elles.

Elles eurent leur salle et quand le président Wilson rentra du congrès de Cincinatti, il versa des larmes de joie et de reconnaissance.

Je me préparai à partir pour les mines du Centre. Avant mon départ, le syndicat tint une réunion à Bloosburg pour fêter la victoire. Les femmes vinrent de très loin par une furieuse tempête de neige pour y assister, avec leurs enfants accrochés à leurs jupes et

les bébés enveloppés dans des châles. Beaucoup de mineurs avaient fait des kilomètres à pied. Ce fut une nuit de joie profonde et une grande solennité. Je leur fis mes adieux à tous. Un petit garçon s'écria : « Ne nous quittez pas, Maman Jones ! Ne nous quittez pas ! » Ces chers petits me baisaient les mains. La nuit entière se passa en réjouissances.

Les hommes ouvrirent quelques wagons de bière garés sur les voies et se servirent. Jeunes et vieux parlèrent et chantèrent toute la nuit et, soit dit à l'honneur de la compagnie, personne ne vint les déranger.

L'ère des troupes armées et des emprisonnements en masse n'était pas encore venue. Il n'y avait eu ni émeute, ni matraquages, ni effusion de sang. Et la victoire était due à une troupe de femmes armées de balais.

Un an plus tard, on célébra l'anniversaire de la victoire. Ils m'offrirent une montre en or, mais je ne voulus pas l'accepter parce que je savais qu'elle représentait le pain des petits enfants. Je ne suis pas retournée à Arnot, mais au cours de mes voyages à travers le pays j'ai souvent rencontré quelques-uns des hommes et des garçons qui avaient mené cette grève en héros.

Chapitre VI

Guerre en Virginie de l'Ouest

Un soir, je me rendis avec un de nos militants nommé Scott dans une ville minière de la région de Fairmont où les mineurs m'avaient demandé de tenir une réunion. Quand nous descendîmes de voiture, je demandai à Scott où je devais parler. Il me montra une construction en bois de charpente. Nous entrâmes. Il y avait des bougies allumées sur un autel. Je regardai autour de moi dans la demi-obscurité. Nous étions dans une église ; les bancs étaient occupés par des mineurs.

Devant la grille de l'autel se trouvait une table. À un bout de la table, le pasteur était assis avec l'argent du syndicat entre les mains. Le président du syndicat local était assis à l'autre bout. Je m'avançai.

– Que se passe-t-il ? demandai-je.

– On tient une réunion, dit le président.

– Pour quoi faire ?

– Pour le syndicat, Maman Jones. Nous avons loué cette église pour nos réunions.

Je m'approchai et pris l'argent des mains du pasteur. Puis je me tournai vers les mineurs.

– Les gars, dis-je, c'est ici un lieu de prière. Ne le transformez pas en un lieu de commerce. Levez-vous tous et allons dans les champs.

Ils se levèrent, sortirent et s'assirent en cercle dans un champ pour m'écouter. Le shérif était présent et arrêta toute circulation sur la route pendant ce temps. En face de nous se trouvait une école. Je dis en la montrant :

– Vos ancêtres ont lutté pour que vous ayez le droit d'entrer dans ce bâtiment. Cette école est à vous. Adressez-vous à la direction et chaque vendredi soir tenez vos réunions là. Demandez à vos femmes de la nettoyer le samedi matin pour la rentrée des enfants le lundi. Votre organisation n'est pas une institution religieuse. C'est une institution de combat. C'est une institution d'éducation sur le

front industriel. Priez pour les morts et luttez comme des diables pour les vivants.

Tom Haggerty avait la charge du bassin de Fairmont. Un dimanche matin, à Clasburg, les mineurs en grève se mirent en marche en direction de Monongha pour faire sortir ceux qui travaillaient le long de la ligne de chemin de fer. Nous campâmes en pleins champs, nous tînmes des réunions sur les chemins et dans les granges, en prêchant l'évangile du syndicalisme.

La Compagnie des charbonnages réunis, à qui appartenait la petite ville de New England, interdit la distribution des tracts annonçant les réunions et fit arrêter toute personne trouvée en possession d'un tract. Mais nous nous arrangeâmes pour répandre la nouvelle. Plusieurs de nos hommes se rendirent au camp des mineurs. Ils allaient par deux. L'un faisait semblant d'être sourd et l'autre ne cessait de hurler dans son oreille, pendant qu'ils se promenaient de tous côtés : « Maman Jones tiendra une réunion dimanche après-midi en dehors de la ville près des tas de sciure. » Là-dessus le gars qui faisait le sourd demandait à l'autre ce qu'il disait et l'autre recommençait à hurler. C'est ainsi que la nouvelle se répandit dans le camp et nous eûmes beaucoup de monde.

À la fin de la réunion, je me rendis avec trois mineurs à Fairmont City. Jo Battley, Charlie Blakelet et Barney Rice, les mineurs, allèrent à pied mais ils avaient trouvé une voiture à cheval et un petit garçon pour m'y conduire. Je devais les attendre juste à l'entrée de la ville, au-delà du pont, à l'endroit où passait l'interurbain.

Je partis avec le petit. Il faisait noir quand nous arrivâmes en vue du pont que je devais traverser. À côté du pont se dressait un bâtiment sombre. C'était le dépôt de la compagnie charbonnière. Il était gardé par des hommes avec des fusils. Il n'y avait pas de lumière sur le pont ni dans le dépôt.

Un garde nous arrêta. Je ne pouvais pas voir son visage.

– Qui êtes-vous ? dit-il.

– Maman Jones, dis-je, avec un enfant de mineur.

– Alors, c'est vous, Maman Jones, dit-il en faisant cliqueter son fusil.

– Oui, c'est moi, dis-je, et veillez bien sur votre dépôt cette nuit, parce que demain il va falloir que je vous cherche un autre job.

Je descendis du char à bancs, à l'endroit où la route rejoint la voie de l'interurbain de l'autre côté du pont. Je renvoyai le petit chez lui.

« Quand tu verras mes gars sur la route, dis-leur de se dépêcher. Je les attends de l'autre côté du pont. »

Il n'y avait pas une habitation en vue. Les seuls êtres humains à proximité étaient les gardes. Je voyais de temps en temps leurs visages sombres bouger sur le pont. Bientôt, il fit nuit noire. Je m'assis par terre, et j'attendis. Je sortis ma montre, allumai une allumette, je vis qu'il était à peu près l'heure de l'interurbain.

Soudain un cri éclata dans l'obscurité : « À l'assassin ! Au secours ! » Puis on entendit courir et Barney Rice traversa le pont dans ma direction en criant. Blakley suivait, ses jambes à son cou. « À l'assassin ! À l'assassin ! » hurlait-il.

Je me précipitai vers eux.

– Où est Jo ? demandai-je.

– Ils sont en train de tuer Jo sur le pont.

À ce moment, l'interurbain apparut. Il devait s'arrêter au pont. J'eus une idée.

Je courus sur le pont en criant : « Jo, Jo, les gars arrivent. Ils sont là ! Toute la bande est là ! L'interurbain vient d'arriver. »

Ces chiens de la compagnie crurent que toute une armée de mineurs se trouvait dans la voiture. Ils coururent s'abriter et se barricadèrent dans le dépôt. Ils abandonnaient sur le pont Jo, le crâne ouvert et perdant son sang. Je déchirai mon jupon pour lui bander la tête. J'aidai les gars à le mettre dans la voiture et je fis partir en vitesse l'interurbain pour Fairmont City.

Nous l'emmenâmes à l'hôtel, envoyâmes chercher un docteur qui recousit l'énorme plaie de sa tête. Je restai toute la nuit à soigner le pauvre gars. Il délirait et croyait que j'étais sa mère.

Le lendemain soir, Tom Haggerty et moi-même racontâmes à la réunion du syndicat tout ce qui s'était passé. Les hommes voulaient régler leur compte aux gardes, mais je leur dis que ça achèverait de tout gâcher. À l'unanimité, l'assemblée décida d'aller voir Jo.

Les hommes montèrent dans sa chambre par groupe de six à huit jusqu'à ce qu'ils l'aient tous vu.

Nous essayâmes vainement d'obtenir un mandat d'arrêt contre les gardes. La compagnie avait dans sa main les juges et les tribunaux.

Jo ne fut pas le seul à être assommé par les gardes. Il y en eut beaucoup d'autres ; les atrocités commises par ces chiens sanglants pourraient remplir des volumes.

À Clarksburg, des hommes furent menacés de mort rien que pour avoir collé les affiches de mes réunions. Les cheminots firent l'affichage en pleine nuit ; et je me rendis toute seule à la réunion. Elle avait lieu au palais de justice. La salle était comble. Le maire et toutes les notoriétés de la ville étaient présents.

« Monsieur le Maire, dis-je, en tant que citoyenne américaine, je vous demande de me rendre le service de présider la réunion. »

Il secoua la tête. Je ne trouvai personne pour accepter ma proposition.

« Alors, dis-je, en tant que présidente de la soirée, je présente l'oratrice de la soirée, moi-même, Maman Jones. »

Finalement le bassin de Fairmont fut organisé jusqu'au dernier homme. Les jaunes et les gardes en furent chassés. Mais par la suite, les syndicats perdirent leur pouvoir à cause de l'incapacité des organisateurs et de la traîtrise des chefs. Les mineurs de Fairmont furent finalement trahis par les hommes mêmes qui avaient pour mission de sauvegarder leurs intérêts. Charlie Battley essaya de redresser la situation, mais les responsables étaient si corrompus et les hommes à tel point découragés qu'il n'arriva à rien.

Il m'est bien dur de penser que les sacrifices accomplis par les hommes et les femmes pour échapper au talon de fer des gardes l'ont été si souvent en pure perte. Et que des victoires obtenues sont si souvent rendues vaines par la trahison des responsables ouvriers, d'hommes qui eux-mêmes ont connu l'âpreté et le prix de la lutte.

Maintenant, je suis vieille et je ne verrai plus les ouvriers du bassin de Fairmont, mais j'ai plaisir à penser que j'ai contribué pour ma part à changer leur vie et celle de leurs enfants.

Le syndicat des mineurs s'était efforcé, sans y parvenir, d'organiser Kelly Creek sur la rivière Kanawah. M. Burke et Tom Lewis, membres du conseil du syndicat des mineurs, décidèrent d'aller personnellement inspecter les mines. Ils prirent le train un soir pour Kelly Creek. Le train atteignit un pont à chevalet au-dessus d'une vallée à pic. Sous un prétexte quelconque, tous les passagers, sauf les deux syndicalistes, furent transférés dans une autre voiture ; celle-ci fut détachée et tirée de l'autre côté. Les deux hommes restèrent au beau milieu du pont de bois dans la voiture abandonnée. Ils furent obligés de ramper à quatre pattes le long des voies. Au-dessous d'eux, un puits d'obscurité. Le pont était à voie unique. Juste comme ils atteignaient l'extrémité, un train passa avec un bruit de tonnerre.

Quand j'appris les efforts que faisait la compagnie pour assassiner les syndicalistes, je décidai d'aller moi-même à Kelly Creek pour réveiller ces esclaves. J'emmenai avec moi Ben Davis, un garçon de dix-neuf ans. Nous allâmes à pied le long de la rive est de la rivière Kanawah, au bord de laquelle se trouve Kelly Creek.

Un matin avant l'aube, nous passâmes la rivière à gué en face de Kelly Creek.

Il faisait à peine jour quand je frappai à la porte d'une boutique tenue par un certain Marshall. Je lui dis ce que je venais faire. Il se montra gentil et m'emmena dans l'arrière-boutique où il m'offrit le petit déjeuner. Il m'avoua que si quelqu'un le voyait en train de donner à manger à Maman Jones il perdrait sa licence de commerce. Il m'indiqua le moyen de faire parvenir les affiches de ma réunion dans les mines le matin même. Mais il ne cessa tout ce temps d'avoir peur et de regarder par la petite fenêtre.

Tard dans la soirée, un groupe de mineurs se réunit à un kilomètre environ de la ville, au milieu des rochers. Dans l'obscurité, aucun de nous ne pouvait distinguer les visages des autres. À la lumière d'une vieille lanterne, l'alliance fut conclue.

Le lendemain, quarante hommes furent renvoyés et mis sur la liste noire. La veille au soir, il y avait eu des espions parmi nous. La nuit suivante, nous organisâmes un autre groupe et ceux-ci furent tous renvoyés. Ce fut le signal de la lutte. M. Marshall, l'épicier, devint audacieux. Il me loua sa boutique et c'est là que je me

mis à tenir mes réunions. Le directeur général des mines arriva de Columbus et tint, lui aussi, un meeting.

– Quelle honte, dit-il, de se laisser mener par une vieille femme.

– Vive Maman Jones ! crièrent les mineurs.

Le dimanche suivant, je tins une réunion dans les bois. Le directeur général, M. Jack Rowen, vint de Columbus dans sa voiture privée. J'avais organisé pour ce dimanche une manifestation. Nous avions tous les mineurs avec nous. Nous nous tînmes tous rassemblés devant l'hôtel de la compagnie, sommant à grands cris le directeur de sortir. Il ne se montra pas. Deux mouchards de la compagnie se tenaient sous le porche. L'un d'eux dit :

– J'ai envie de pendre cette vieille femme à un arbre.

– Et moi, dit l'autre, je tirerai sur la corde.

Nous reprîmes notre marche vers les bois. Il y eut plus d'un millier d'assistants ; les deux mouchards étaient venus renifler. Je me levai pour parler, le dos appuyé à un grand arbre et montrant les deux salauds, je dis : « Vous avez dit que vous aviez envie de pendre la vieille femme à un arbre ! Eh bien, me voilà et voilà l'arbre. Apportez votre corde et pendez-moi ! »

C'est ainsi que le syndicat fut constitué à Kelly Creek. Je ne sais pas si les hommes purent conserver les avantages arrachés à la compagnie. En fait d'éducation ouvrière, l'entrée au syndicat ne représente pas plus que l'école maternelle. Tout se ligue pour empêcher les hommes d'aller plus loin. Les mineurs qui passent leur vie dans ces lieux isolés n'ont devant eux que l'YMCA du patronat, les prêtres et les instituteurs du patronat, les docteurs et les journaux du patronat pour leur fournir des idées. Alors, ils n'en ont pas beaucoup.

Chapitre VII

Un juge humain

En juin 1902, je tenais une réunion à Clarsburg, en Virginie de l'Ouest, pour les mineurs de bitume. Je parlai de la grève ; de quoi d'autre parlerait-on avec les mineurs ? Neuf autres militants étaient assis près de moi sous un arbre. Un lieutenant de police les chargea de me dire que j'étais sous mandat d'arrêt. L'un d'eux monta à la tribune.

– Maman Jones, dit-il, vous êtes sous mandat d'arrêt. Ils ont obtenu une injonction[1] contre vos discours.

Je jetai un coup d'œil vers le policier et dis :

– Je serai régulière avec vous. Attendez que j'aie fini.

Je continuai à parler jusqu'au bout. Puis, je dis : « Adieu, les gars ; on m'arrête. On me mettra peut-être en prison. Je ne vous verrai peut-être pas de sitôt. Continuez la lutte ! Ne vous rendez pas ! Ne tenez pas compte de la machine à arrêter de Parkersburg. De toute façon, le juge fédéral est un salaud. Pendant que vous mourez de faim, il joue au golf. Pendant que vous êtes au service de l'humanité, lui est au service des puissances d'argent. »

Plusieurs militants furent emmenés ce soir-là avec moi à Parkersburg, à quatre-vingts kilomètres de là. Cinq sergents accompagnèrent les hommes et un gentil garçon, neveu du lieutenant, m'escorta. Dans le train, je parvins à gagner le garçon à notre cause. Quand nous descendîmes du train, les gars partirent avec les cinq sergents d'un côté et nous deux d'un autre.

---

1 Ordre lancé par le juge pour interdire à toute personne ou à une personne déterminée tout acte susceptible de mettre en danger le droit de propriété... du défendeur.
On ne doit y avoir recours en principe que dans les cas graves et en attendant qu'ait été rendu un jugement motivé. En fait, tout employeur menacé par une grève pouvait obtenir, sur simple requête, une injonction interdisant aux grévistes les actes les plus innocents et permettant ainsi l'arrestation des leaders ouvriers.

– Écoutez, mon garçon, dis-je à mon gardien, nous allons dans la mauvaise direction.

– Non, Maman Jones, dit-il.

– Alors, mon petit, ce sont les autres qui ont pris la mauvaise.

– Non, Maman Jones. Vous allez à l'hôtel. Ils vont en prison.

– Mon gars, dis-je, m'arrêtant sur place, est-ce que je suis sous mandat d'arrêt, oui on non ?

– Bien sûr, vous l'êtes, Maman Jones.

– Alors, je vais en prison avec mes camarades.

Je fis demi-tour.

– Avez-vous jamais entendu parler d'une Maman Jones s'en allant à l'hôtel pendant que les gars vont en prison ?

Je suivis en vitesse les gars et me rendis en prison avec eux. Mais le geôlier et sa femme ne voulurent pas me mettre dans une cellule ordinaire.

– Maman Jones, dirent-ils, vous êtes notre hôte.

Et ils me traitèrent comme un membre de la famille, me donnant les meilleurs morceaux et me « gavant » comme ils disaient. Ce fut un vrai repos pour moi, ce séjour.

On nous emmena au tribunal d'État pour être jugés. Nous avions violé quelque chose qu'ils appelaient une injonction. Toutes les fois que les mineurs faisaient quelque chose qui déplaisait aux patrons, ces derniers sortaient une injonction. La compagnie amena une femme à la barre des témoins. Elle déclara que j'avais incité les mineurs à s'introduire dans les mines pour chasser les jaunes. C'était une pauvre femme amaigrie, aux yeux effarés, qui avait mis ses meilleurs vêtements, comme pour aller à l'église. Je regardais cette misérable esclave de la compagnie et j'avais mal pour elle ; j'étais navrée qu'il pût exister une créature assez humiliée pour se renier ainsi pour une poignée de gros sous.

Je fus appelée à la barre et le juge me demanda si j'avais conseillé aux mineurs d'employer la violence.

– Vous savez bien, Monsieur, qu'un pareil conseil donné en public équivaudrait à un suicide. Je suis plus prudente que ça. Vous siégez sur ce banc depuis quarante ans, n'est-ce pas, Monsieur ?

– C'est exact, dit-il.

– Et depuis quarante ans vous avez appris à discerner la vérité du mensonge, juge ?

Le procureur sauta en l'air et agita son doigt dans ma direction en disant :

– Votre Honneur, il n'y a pas en ce moment dans ce pays de femme plus dangereuse que celle-ci. Elle a traité Votre Honneur de salaud. Mais je demanderai l'indulgence du tribunal si elle consent à quitter cet État et à ne jamais y revenir.

– Je ne suis pas venue au tribunal pour réclamer l'indulgence, dis-je, mais pour obtenir justice. Et je ne quitterai pas cet État tant qu'il y aura un seul petit enfant qui me demandera d'y rester pour lui obtenir son morceau de pain.

Le juge dit :

– Est-il exact que vous avez dit que j'étais un salaud ?

– Certainement, juge.

– Pourquoi cela ?

– Quand vous m'avez fait arrêter, j'étais seulement en train de parler de la Constitution, de la vie, de la liberté et de la possibilité du bonheur ; je m'adressais à des hommes qui ont été frustrés par leurs maîtres toute leur existence et transformés en esclaves industriels. Je pensais à l'immortel Lincoln. Je me suis rappelé que j'avais lu dans les journaux que Lincoln, en nommant le juge fédéral à ce poste, avait omis de le désigner sous le titre de senior ou junior. Vous et votre père portez les mêmes initiales. Votre père était absent au moment de la nomination. Vous vous êtes emparé du poste. N'est-ce pas être un salaud envers son père, juge ?

– C'est la première fois que j'entends parler de ça, dit-il.

Un individu s'approcha de moi sur la pointe des pieds et chuchota :

– Madame, ne dites pas « juge » ou « Monsieur » en s'adressant au tribunal. Dites « Votre Honneur ».

– Qui est le « tribunal » ? chuchotai-je en retour.

– Son Honneur sur le banc, dit-il d'un air scandalisé.

– Vous voulez dire le vieux, là, derrière le comptoir ? Alors je ne peux pas l'appeler « Votre Honneur » avant de savoir s'il est honorable. Vous savez qu'en venant à la barre des témoins j'ai fait le serment de dire la vérité.

La séance terminée, on vint me dire que le juge désirait me voir dans son bureau. À mon entrée, le juge me tendit la main et prit la mienne en disant : « Je tiens à vous prouver que je ne suis pas un salaud et que je n'ai pas commis d'abus à l'égard de mon père. »

Il me tendit des documents qui prouvaient que mes renseignements étaient faux et avaient été mis en circulation par ses ennemis.

« Juge, dis-je, je vous fais mes excuses. Et je suis contente d'avoir un juge assez sensible pour souffrir quand on le traite de salaud. Et qui n'aimerait pas en être un. Vous comprenez sûrement ce que nous autres, travailleurs, en pensons. »

Il ne me condamna pas, il se contenta de me relâcher, mais il condamna ceux qui avaient été arrêtés avec moi, à soixante et à quatre-vingts jours de prison.

La nuit suivante, j'allais quitter Parkersburg pour aller à Clarsburg lorsque M. Murphy, un habitant de Parkersburg, vint me dire son regret de me voir partir et sa joie de me voir relâchée. Je lui dis : « Si la loi a été violée, c'est moi seule qui l'ai violée. Les gars n'ont même pas pris la parole. Je regrette qu'ils soient en prison à ma place, pendant que moi je reste en liberté. Mais je n'ai pas l'intention de forcer les portes de la prison. Au fond, c'est sans importance ; ils sont jeunes et costauds et ils ont le temps de recommencer. Moi, je suis vieille et j'ai encore beaucoup à faire. Seulement, il y a Barney Rice qui a le cœur malade et dont la femme a les nerfs fragiles. Quand elle saura qu'il est emprisonné, elle risque de s'effondrer et de laisser ses petits enfants à l'abandon. »

M. Murphy me dit : « Maman Jones, je crois que si vous alliez expliquer au juge l'état de Rice, il lui ferait grâce. »

J'allai chez le juge. Il m'invita à dîner.

– Non, juge, dis-je, je viens juste vous voir au sujet de Barney Rice.

– Qu'y a-t-il ?

– Il souffre d'une maladie de cœur et il a une femme qui a les nerfs fragiles.

– Une maladie de cœur, vous dites ?

– Oui, son cœur ne va pas du tout et il risque de mourir dans votre prison. Et je sais que vous ne voudriez pas cela.

– En effet, répliqua le juge.

Il appela le geôlier et demanda Rice au téléphone.

– Qu'est-ce qu'il y a avec votre cœur, Barney ? demanda le juge.

– Mon cœur ? il va bien mon cœur, dit Barney. C'est ce sacré juge, qui m'a collé soixante jours de prison, qui a quelque chose au cœur qui ne va pas. J'étais seulement là à traîner derrière Maman Jones.

– Alors, votre cœur va bien ?

– Je vous dis qu'il n'a rien de rien mon cœur. Mais qui êtes-vous, vous ?

– Peu importe. Je voulais savoir ce que vous aviez au cœur.

– M..., puisque je vous dis que mon cœur va bien.

Le juge se tourna vers moi et me dit : « Vous entendez ce langage ? »

Je lui dis que je n'avais rien entendu et il me répéta les réponses de Barney.

– Il jure à chaque mot, dit le juge.

– Juge, lui répondis-je, c'est notre façon de prier à nous autres, ouvriers sans instruction.

– Est-ce aussi votre façon à vous ?

– Oui, juge, quand il me faut une réponse rapide.

– Mais Barney dit qu'il n'a rien au cœur.

– Monsieur, cet homme ne connaît pas la différence entre son cœur et son foie. J'allais avec lui aux réunions de plein air et en rentrant par les routes, ou le long des voies de chemin de fer, il était obligé de s'asseoir pour souffler.

Le juge fit venir le médecin de la prison et lui dit d'examiner le cœur de Barney le lendemain matin. Entre-temps, je demandai à mon ami M. Murphy d'aller voir le docteur. Bref, le jour suivant, Barney était libre.

Chapitre VIII

Roosevelt fait appel à John Mitchell

La grève dans les mines d'anthracite, commencée au printemps avec 90 000 dollars en caisse, s'acheva avec plus d'un million pour la trésorerie des syndicats de mineurs. La grève s'était déroulée pacifiquement. Les mineurs avaient eu l'opinion publique pour eux. L'arrêt de la production charbonnière était complet. Usines et chemins de fer étaient privés de charbon.

Vers la fin, New York commença aussi à souffrir. En octobre, M. Roosevelt convoqua à Washington « Baer de Droit divin », président de l'Union des houillères, ainsi que d'autres représentants du patronat. Il convoqua également les délégués du syndicat des mineurs. Ils siégèrent tous dans son cabinet de travail ; les représentants des houillères d'un côté de la table, les délégués des mineurs de l'autre, le président au bout de la table entre les deux groupes.

Les patrons ne voulurent rien entendre. M. Baer dit que, plutôt que de se soumettre à un arbitrage, il préférait envoyer la milice pour faire rentrer les hommes dans la mine à coups de fusil.

La réunion fut ajournée sans aucun résultat. M. Roosevelt convoqua John Mitchell. Il lui tapa sur l'épaule, en lui disant que c'était lui le vrai patriote, le citoyen loyal, et pas les propriétaires des mines.

Après cette conférence, on était dans l'impasse.

Mitchell fit aux mineurs le compte rendu de la conférence. « D'accord, dirent-ils. Nous sommes assez riches pour aller jusqu'au bout. Nous allons lutter jusqu'à ce que les patrons des charbonnages reconnaissent notre syndicat et traitent avec nous. »

Wall Street fit appel à M. Y. Pierpont Morgan, qui était en Europe. Il arriva. La situation était grave pour les patrons des charbonnages. Le public était indigné de leur entêtement.

Un certain M. X. m'écrivit à Montgomery, où je militais, pour me demander de venir à New York discuter de la grève avec moi. Je me rendis au siège du syndicat à Wilkesbarre pour demander à Mitchell ce qu'il fallait faire.

– Allez-y, Maman Jones, dit-il, mais n'acceptez en aucun cas que la grève soit arbitrée par un groupe extérieur au syndicat. Le syndicat a gagné la grève. Les patrons savent qu'ils sont battus et qu'ils seront obligés de traiter avec le syndicat.

– Bien entendu, dis-je, je n'accepterai aucun autre groupe. Je vous tiendrai au courant.

Je vis M. X. et nous passâmes en revue la situation. Il se rendit ensuite au bureau de M. Morgan ; j'attendis son retour dans son cabinet.

« M. Morgan est au désespoir, dit-il à son retour. Il dit que les mineurs nous ont eus. »

Le dimanche après-midi, M. Baer et son groupe se réunirent sur le yacht de M. Morgan dans la baie de New York. M. Root était venu de Washington pour représenter Roosevelt. Il n'y eut aucun télégramme, aucun coup de téléphone, aucun compte rendu. Perdre la grève sans perdre la face, voilà de quoi ils discutaient. Ils ne pouvaient pas se résoudre à reconnaître la victoire du syndicat.

M. Root trouva la solution. Le président nommerait un « conseil impartial d'enquête ». Cette manière de mettre fin à la grève éviterait la capitulation devant le syndicat ; les patrons auraient l'air de céder à l'opinion publique ; les mineurs perdraient le soutien de cette opinion s'ils refusaient de soumettre leur cas au conseil.

Le lendemain matin, lundi, mon ami M. X. rencontra M. Morgan au 209, Madison Avenue. Il rentra de ce rendez-vous en criant : « C'est réglé ! »

Je retournai à Wilkesbarre où j'appris que Mitchell avait déjà été à Washington et avait consenti à l'arbitrage.

– Ça n'arrangerait rien de refuser au président, dit-il, quand j'essayai de le dissuader d'assister aux conférences.

– Vous avez un bon argument à donner au président, répondis-je. Racontez-lui que pendant la dernière conférence vous avez entendu M. Baer dire qu'il ferait tirer sur les mineurs plutôt que de traiter avec leur syndicat. Racontez-lui que les mineurs ont dit : « Très bien ; nous lutterons jusqu'au bout pour obtenir la reconnaissance du syndicat. »

– Ça ne servirait à rien de le raconter au président, répondit-il.

Ce soir-là, Mitchell, accompagné de M. Wellman, le bras droit de Roosevelt, partit pour Washington. Mitchell devait être reçu par le président le lendemain matin. Avant même qu'il n'eût quitté la Maison-Blanche, les journaux, les magazines, tous les porte-parole chantèrent ses louanges, l'appelant le plus grand leader ouvrier de toute l'Amérique.

Mitchell n'était pas un malhonnête homme ; il avait un point faible : il était sensible aux flatteries et les intérêts privés surent toucher ce point faible pour servir leurs desseins.

À son retour à Wilkesbarre, les pasteurs, les ministres et les hommes politiques se mirent à genoux devant lui. Il fut accueilli à la gare par des fanfares. Les hommes dételèrent les chevaux de sa voiture pour la tirer eux-mêmes. Un défilé suivait avec les bannières. Ses cheveux noirs étaient rejetés en arrière. Il avait le teint pâle et ses yeux sombres brillaient d'émotion. Les plis qui creusaient son visage disaient l'effort qu'il avait fourni.

La flatterie et les hommages avaient eu raison de John Mitchell. La grève était gagnée. L'arrêt de l'extraction était total. Les patrons auraient été contraints de traiter avec le syndicat si Mitchell avait tenu bon. Le principe du syndicalisme aurait remporté une immense victoire morale. C'eût été plus important, à mon avis, que les avantages matériels que les mineurs devaient obtenir par la décision ultérieure du conseil.

Mitchell mourut riche et méprisé par la classe ouvrière qu'il avait autrefois servie.

De cette grève naquit la loi Irish Hessian, qui créait le corps de police des constables. Elle eut pour prétexte la protection des fermiers. Les ouvriers se rendirent à Harrisburg et insistèrent eux-mêmes pour l'obtenir. Ils détestaient à tel point les gardes des charbonnages et des aciéries qu'ils estimaient que tout valait mieux. Ils oubliaient ainsi l'histoire de l'Irlande, pays d'origine de la loi ; l'Irlande avait été mise en sang par les violences des constables.

– Aucun homme honnête ne permettra cela, me dit un leader des travailleurs, quand je lui racontai mes inquiétudes.

– Alors, une fois de plus les ouvriers seront à la merci des méchants, des gardes et des salauds qui, eux, seront d'accord, répondis-je.

C'est exactement ce qui arriva.

J'assistai aux séances du conseil d'enquête, nommé par le président Roosevelt. Jamais je n'oublierai les paroles de John Mitchell devant la commission : « Depuis plus de vingt ans, les mineurs subissent la vie la plus intolérable et la plus inhumaine qui soit. C'est dans la fraternité de la classe ouvrière qu'ils cherchent le remède à leurs maux. »

Jamais je n'oublierai les paroles du président Baer parlant au nom des patrons : « Ce n'est pas par des agitateurs que les droits et les intérêts des travailleurs seront défendus, c'est par des chrétiens, hommes et femmes à qui Dieu, dans sa sagesse infinie, a confié les intérêts de la propriété dans ce pays. »

Jamais je n'oublierai les paroles du grand défenseur de la classe ouvrière Clarence Darrow : « Ces représentants du Tout-Puissant ont vu massacrer des êtres humains tous les jours ; ils ont vu des êtres humains rendus infirmes et aveugles, réduits à la mendicité et au vagabondage sans la moindre indemnité. Ils ont vu le pays de l'anthracite se couvrir de filatures de soie, parce que le mineur est obligé pour compléter son salaire de faire travailler ses petites filles douze heures par jour pour un salaire de misère. Le président Baer verse des larmes lorsque de jeunes garçons adhèrent au syndicat, mais il ne lui en reste plus quand ils sont happés par les machines. »

Jamais, jamais je n'oublierai la fin de son discours, je sais que je l'entendrai encore quand viendra ma fin à moi. « Notre combat est de ceux qui ont fait faire un pas en avant à la liberté humaine, depuis que le monde existe. Chaque avantage obtenu par l'espèce humaine l'a été à un prix exorbitant. Des hommes sont morts pour que d'autres puissent vivre. C'est à ces pauvres mineurs qu'il incombe aujourd'hui de porter cette croix non seulement pour leur propre salut, mais pour que l'humanité entière puisse s'élever à un plan plus haut et plus vaste. »

La commission donna satisfaction à toutes les revendications des mineurs. Les patrons leur firent la grâce de s'incliner devant ce verdict. Et la classe ouvrière accéda à la victoire par l'escalier de service.

Chapitre IX

Meurtre en Virginie de l'Ouest

En octobre 1902, quand la grève dans les mines d'anthracite fut terminée, je me rendis avec John H. Walker, de l'Illinois, chez les mineurs inorganisés en Virginie de l'Ouest. Tout le long de la New River nous tînmes des réunions sur les deux rives et nous organisâmes Smithersfield, Long Acre, Canilton et Boomer.

Le travail n'allait pas sans mal ni danger et j'étais bien contente d'avoir un collaborateur aussi intrépide. Les hommes qui entraient au syndicat étaient mis sur la liste noire dans toute la région. Leurs familles étaient jetées sur les grandes routes. On tirait sur les hommes, on les passait à tabac. Plusieurs d'entre eux disparurent sans laisser de trace. Ordre fut donné aux commerçants de ne rien vendre aux syndicalistes, ni à leurs familles. Il fallait tenir les réunions la nuit, dans les bois, dans les mines abandonnées ou dans les hangars.

Nous fîmes une réunion à Mount Hope. Quand la séance fut levée, nous rentrâmes avec Walker à l'hôtel. Nous parlâmes tard dans la nuit. On frappa à la porte.

– Entrez, dis-je.

Un mineur entra dans la pièce. Il était grand et maigre et toussait beaucoup.

– Maman Jones, dit-il, nous sommes douze ici qui voulons nous syndiquer.

Je me tournai vers Walker.

– Maman Jones, dit-il, le bureau national nous a dit de faire ici l'éducation des travailleurs et de faire de l'agitation, mais pas de les organiser ; ça doit venir plus tard.

– Je veux organiser ces hommes ce soir, dis-je.

– Je sais que je n'ai pas longtemps à vivre et à tirer du charbon, alors autant mourir syndiqué, dit le porte-parole du groupe.

Je fis entrer les autres mineurs dans ma chambre et M. Walker leur donna les règlements.

– Vous êtes douze, les gars. C'est le nombre des apôtres. J'espère que parmi vous il n'y aura pas de Judas pour trahir ses camarades. Vous travaillez pour vos enfants et pour l'avenir. Vous allez prêcher l'évangile du pain et du bien-être en échange des richesses que vous produisez. C'est ainsi qu'on fait une grande nation.

Le chef du groupe n'arrêtait pas de tousser affreusement. Il avait la tuberculose des mineurs. Comme ils n'avaient pas d'argent pour payer leur carte, je leur dis que je m'en chargeais.

Trois semaines plus tard, je recevais une lettre d'un des hommes. Leur camarade était mort, mais ils avaient organisé huit cents hommes ; et il m'envoyait l'argent de leurs cartes.

Dans le camp de mineurs du Caperton, je rencontrai Duncan Kennedy, aujourd'hui courtier des patrons. Lui et sa généreuse femme nous donnaient l'hospitalité quand il était trop tard pour redescendre dans la vallée et gagner une auberge de l'autre côté de la rivière. Souvent, après les réunions dans ces régions montagneuses, nous passions la nuit assis au bord de la rivière. Serrés les uns contre les autres au milieu des rochers, dissimulés par nos vêtements noirs dans l'ombre de la nuit, nous entendions fréquemment siffler les balles au-dessus de nos têtes.

Sept militants syndicaux furent envoyés à Laurel Creek. Ils furent tous chassés de la ville à coups de fusils et de matraques.

Je demandai à l'un d'eux.

– Qu'avez-vous fait ?

– Je me suis sauvé.

– Par quel chemin ?

– Maman Jones, dit-il, il ne faut pas que vous y alliez. Ils ont des gardes qui patrouillent sur les routes.

– Cela signifie que les mineurs sont prisonniers et ont besoin de moi, dis-je.

Le samedi de la semaine suivante, j'allai le soir avec une dizaine de jeunes trappeurs à Thayer, un campement à six kilomètres environ de Laurel Creek. Très tôt le dimanche matin, nous nous rendîmes à pied à Laurel Creek. Je grimpai sur la montagne d'où je pus voir le camp avec son tas de baraques sordides. Je m'assis sur le rocher et je dis aux jeunes trappeurs de descendre en ville dire aux hommes de monter parce que Maman Jones parlerait à

deux heures. Je les chargeai d'inviter cordialement de ma part le sous-directeur.

Puis j'envoyai deux garçons me chercher une tasse de thé dans une cabane en bois de l'autre côté d'un petit ravin. Un mineur sortit et me fit signe d'entrer. Quand je franchis le seuil, mes yeux se posèrent sur une jeune fille de toute beauté couchée sur une paillasse. Je n'ai jamais vu dans un visage humain un regard aussi doux. Le vent entrait par les fentes du plancher et faisait bouger les draps.

Je dis au père :

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Phtisie, dit-il. Je ne gagnais pas assez dans les mines, alors elle est allée travailler dans une pension de famille. Ils lui en ont tant fait faire qu'elle est tombée malade.

Autour du feu était assis un groupe d'enfants sales, couverts de loques et à l'abandon. L'homme nous donna du thé et du pain.

Cet après-midi-là, les gens montèrent en masse. Le sous-directeur envoya un de ses laquais, un Noir. Quand les mineurs me dirent qui il était et qu'on l'envoyait pour nous espionner, je m'adressai à lui :

– Voyons un peu, jeune homme, est-ce que vous ne savez pas que l'immortel Lincoln, un homme blanc, vous a libéré de l'esclavage ? Alors, pourquoi trahissez-vous vos frères blancs qui luttent, eux aussi, pour se libérer de l'esclavage industriel ?

– Maman Jones, dit-il, je peux pas décamper, mais mes yeux et mes oreilles seront pas à la hauteur aujourd'hui.

Cette après-midi-là, fut créé dans ces montagnes un syndicat puissant.

Le lendemain, l'homme qui m'avait donné du thé – il s'appelait Mike Harrington – se rendit à la mine pour travailler mais il reçut l'ordre de passer au bureau toucher sa paye. « Tout homme qui reçoit des agitateurs chez lui, déclara le directeur général, ne peut plus travailler dans les mines. »

Mike lui dit :

– Je ne l'ai pas invitée. Elle m'a payé le thé et le pain.

– Ça ne change rien, dit-il, Maman Jones est entrée dans votre maison, ça suffit.

Quand il rentra chez lui et ouvrit la porte, sa fille malade lui dit : « Père, tu as perdu ton travail. » Et elle éclata en sanglots. Cela provoqua un accès de toux ; quand elle retomba épuisée sur son oreiller, elle était morte.

L'après-midi même, Mike reçut l'ordre de quitter sa maison qui appartenait à la compagnie. Il enterra sa fille et déménagea dans une vieille grange.

Par la suite, il fut désigné comme responsable du syndicat des mineurs et il devint un des militants les plus sûrs que j'aie connus.

En février 1903, je me rendis à Stanford Mountain où les mineurs étaient en grève. Le tribunal avait lancé une injonction interdisant aux hommes d'approcher les mines. Un groupe de mineurs suivit la route nationale qui ne se trouvait nulle part à proximité de la mine. Le lendemain matin, ils tinrent un meeting dans une salle construite par eux-mêmes. Un capitaine-adjoint se présenta avec des mandats d'arrêt contre trente des assistants pour violation de l'injonction.

Les hommes dirent :

– Nous n'avons enfreint aucune loi. Nous n'avons pas été à proximité des mines et vous le savez bien. Nous nous trouvions sur la route nationale.

– Eh bien, dit le sergent, nous vous arrêtons quand même.

Ils le défièrent de les arrêter, ils répétèrent qu'ils n'avaient pas violé la loi et ils lui donnèrent vingt-cinq minutes pour quitter la ville. Ils firent venir son frère, un docteur de la compagnie, et lui dirent de l'emmener.

Le soir, j'allai tenir une réunion avec eux. Ils me racontèrent ce qui s'était passé.

– Les gars, dis-je, vous auriez mieux fait de vous rendre, surtout que vous étiez dans votre droit, puisque vous n'aviez pas été près des puits.

Après la réunion, je me rendis dans le bassin voisin, Montgomery, où il y avait un petit hôtel et une station de chemin de fer. Avant mon départ, les gars qui m'accompagnaient jusqu'aux abords de la ville me demandèrent : « Vous reviendrez bientôt, Maman Jones ? »

J'étais bien loin de penser que ce serait si tôt.

Le lendemain matin, j'allai à la gare prendre le premier train. L'employé me dit :

– Vous savez qu'il y a eu des histoires cette nuit à Stanford Mountain ?

– Vous devez vous tromper, répondis-je, puisque j'y étais encore hier soir.

– N'empêche qu'il y a eu des histoires, dit-il.

– Des blessés ?

– Oui ; j'étais occupé à prendre le courrier et je n'ai pas pu avoir de détails. On a tiré.

Je dis :

– Reprenez mon billet. Il faut que j'aille voir les gars.

Je pris le raccourci par la colline. En m'approchant du camp, j'eus l'impression que les misérables baraques étaient encore plus écrasées que de coutume, par la terreur. Il régnait un silence de mort. Quand je fus tout près, j'entendis des sanglots. Entre les pieux qui soutenaient une baraque, je vis l'argile rouge de sang. Je poussai la porte. Sur une paillasse trempée de sang, un mineur était couché. On lui avait fracassé la tête pendant son sommeil. La baraque était criblée de balles.

Dans cinq autres baraques, il y avait des cadavres. Dans l'une d'elles, un tout petit garçon et sa mère sanglotaient près du cadavre du père. Quand il me vit, le petit dit : « Maman Jones, rends-moi mon papa. Je veux l'embrasser. »

Le coroner arriva. Il constata que les six hommes avaient été tués dans leurs lits pendant qu'ils dormaient paisiblement ; assassinés par les gardes à la solde de la compagnie.

Le coroner partit. Les hommes furent enterrés sur la colline. Leurs meurtriers ne furent jamais poursuivis.

Chapitre X

Marche des enfants

Je me rendis, au printemps 1903, à Kensington, en Pennsylvanie, où soixante-quinze mille ouvriers des filatures étaient en grève. Dix mille d'entre eux au moins étaient des petits enfants. Les ouvriers faisaient la grève pour obtenir une augmentation de salaire et une diminution de la journée de travail. Tous les jours, au siège du syndicat, se présentaient des enfants ; les uns sans mains, d'autres amputés du pouce, d'autres avec des doigts mutilés. C'étaient de petits êtres voûtés qui n'avaient que la peau sur les os. Beaucoup n'avaient pas plus de dix ans, quoique la loi fédérale interdît le travail des enfants au-dessous de douze ans.

La loi n'était guère respectée et les mères faisaient souvent de fausses déclarations sur l'âge de leurs enfants. Dans un seul pâté de maisons de Kensington, quatorze femmes, mères de vingt-deux enfants, tous au-dessous de douze ans, expliquèrent qu'elles avaient eu à choisir entre la misère et un faux serment. Les pères avaient été tués ou estropiés dans les usines.

Je demandai aux journalistes pourquoi ils ne rendaient pas publique la vérité sur le travail des enfants. Ils ne le pouvaient pas, répondirent-ils, parce que les patrons des filatures possédaient des actions dans les journaux.

« Mes actions à moi, ce sont ces enfants, dis-je, et la publicité, c'est moi qui m'en chargerai. »

Un beau jour, nous rassemblâmes dans le parc de l'Indépendance un grand nombre de petites filles et de petits garçons et nous organisâmes un défilé avec des bannières jusqu'au palais de justice où nous devions tenir une réunion.

Une grande foule était massée dans le square face à l'hôtel de ville. Je plaçai sur l'estrade les petits enfants sans doigts. Je soulevai ces mains mutilées et les montrai à la foule, en déclarant que les fondations des belles maisons de Philadelphie étaient faites des os broyés, des cœurs malades et des têtes affaissées de ces petits enfants. Je dis qu'on leur prenait leur petite vie pour en faire de

l'argent ; que ni l'État ni la municipalité ne se souciaient de cette iniquité. Peu leur importait que ces enfants fussent de futurs citoyens de la nation.

Les notables de l'hôtel de ville se tenaient aux fenêtres. Je levai les petits très haut au-dessus de la foule en montrant leurs membres chétifs et leurs joues creuses. Ils étaient bien faciles à soulever.

Je sommai les industriels multimillionnaires de mettre fin à cet assassinat et je criai à l'adresse des personnalités aux fenêtres : « Un jour viendra où votre mairie sera aux mains des ouvriers et ce jour-là aucun enfant ne sera plus sacrifié sur l'autel du profit. »

Les officiels fermèrent vite les fenêtres, comme ils avaient fermé leurs yeux et leurs cœurs.

Les journalistes citèrent ma déclaration sur les belles maisons de Philadelphie. Les journaux de New York entrèrent en conflit là-dessus avec ceux de Philadelphie. Les universités discutèrent. Des pasteurs prêchèrent. C'était ce que j'avais voulu. L'attention du public était attirée sur le travail des enfants.

Puis le silence retomba et je compris qu'il était nécessaire d'agiter de nouveau les esprits. La Cloche de la liberté, qui avait carillonné cent ans plus tôt contre la tyrannie, faisait à ce moment le tour du pays et les foules accouraient de partout pour la voir. Il me vint une idée. Ces petits enfants étaient en grève pour obtenir un peu de la liberté due aux enfants et je décidai de partir en tournée avec eux.

Je demandai aux parents de me laisser leurs enfants pendant huit à dix jours, en promettant de les ramener sains et saufs. Ils y consentirent.

Un homme appelé Sweeny fut le maréchal des logis de notre « armée ». Quelques hommes et femmes m'accompagnèrent pour m'aider à soigner les enfants. Ils étaient en grève et j'estimai qu'ils pouvaient bien prendre un peu de distraction.

Les enfants portaient sur leur dos des besaces, contenant un couteau, une fourchette, une assiette et un quart en fer blanc. Nous prîmes avec nous une lessiveuse pour faire la cuisine en plein air. Un petit garçon avait un tambour, un autre un fifre. Ce fut notre fanfare. Nous portions des bannières avec des inscriptions : « Plus

d'écoles et moins d'hôpitaux », « Donnez-nous du temps pour jouer », « La prospérité est partout. Où est la nôtre ? »

Nous partîmes de Philadelphie où eut lieu un meeting monstre. Je décidai d'aller avec les enfants voir le président Roosevelt pour lui demander de faire passer au Congrès une loi interdisant l'exploitation des enfants. Je pensais que le président Roosevelt en voyant ces enfants des filatures penserait à ses propres enfants qui étaient en train de passer leurs vacances au bord de la mer, à Oyster Bay. Je pensais aussi que, par politesse, il fallait aller rendre visite dans Wall Street à Morgan, à qui appartenaient les usines où travaillaient les pères de ces gosses.

Les enfants étaient très heureux, ils mangeaient à leur faim, se baignaient tous les jours dans les ruisseaux et les rivières. Je pensai qu'après la grève et une fois rentrés dans les filatures, ils n'auraient plus jamais d'aussi belles vacances.

Sur tout le parcours, les fermiers venaient à notre rencontre avec des voitures pleines de fruits et de légumes. Leurs femmes apportaient aux enfants des vêtements et de l'argent. Les cheminots arrêtaient leurs trains pour nous transporter gratis. Le maréchal des logis Sweeny et moi, nous partions en reconnaissance dans les villes pour préparer les quartiers et retenir des salles de réunion. Plus nous avancions, plus la chaleur augmentait. Il ne pleuvait jamais et les routes étaient couvertes de poussière. De temps en temps, nous étions obligés de renvoyer un enfant chez lui, parce qu'il était trop faible pour supporter les fatigues de la marche.

Nous nous trouvions aux abords de New Trenton, dans le New-Jersey, en train de faire cuire notre déjeuner dans la lessiveuse, quand le conducteur de l'interurbain s'arrêta pour nous dire que la police allait venir nous notifier que l'entrée de la ville nous était interdite. Il y avait des filatures dans la ville et notre arrivée ne plaisait pas aux patrons.

Et les policiers s'amenèrent, et nous les invitâmes à déjeuner. Ils regardèrent la petite troupe de gosses rassemblés autour de la lessiveuse avec leurs quarts et leurs assiettes. Ils se contentèrent de sourire et de parler gentiment aux enfants, sans rien dire sur l'interdiction d'entrer en ville.

Nous entrâmes donc, nous tînmes notre réunion et ce furent les femmes des policiers qui cette nuit-là prirent chez elles les plus petits, les soignèrent et nous les rendirent le matin, munis d'un bon déjeuner enveloppé dans une serviette en papier.

Nous tenions partout des réunions et nous montrions sur des exemples vivants l'horreur du travail des enfants.

Dans une des villes, le maire nous dit qu'il n'avait pas assez de forces de police pour nous protéger et que nous ne pouvions donc pas tenir notre réunion.

« Votre Honneur, répondis-je, ces petits enfants n'ont jamais connu aucune protection, et ils ont l'habitude de s'en passer. »

Il nous laissa tenir la réunion.

Nous couchâmes une nuit à Princeton, New Jersey, dans la vaste grange fraîche du domaine de Grover Cleveland. La chaleur était devenue intense. Elle faisait des ravages parmi nous, car les tout-petits n'étaient pas bien forts. Le propriétaire du plus grand hôtel m'envoya chercher.

« Maman Jones, dit-il, demandez ce qu'il vous faut pour vous et votre armée et vous l'aurez sans payer. »

J'allai voir le maire de Princeton pour demander l'autorisation de parler en face de la cour de l'université. Je dis que j'avais l'intention de parler sur l'enseignement supérieur. Le maire me donna l'autorisation.

Il y eut foule : les professeurs, des étudiants et une partie de la population ; je leur dis que les riches privaient ces enfants de l'instruction la plus élémentaire afin de pouvoir envoyer leurs propres fils et leurs filles à l'université. Qu'ils employaient les mains et les pieds des petits enfants à acheter des automobiles pour leurs femmes et des chiens de garde qui comprenaient le français pour leurs filles. Je dis que les propriétaires des filatures allaient chercher les bébés presque au berceau. Et je montrai à ces professeurs des enfants de notre armée qui savaient à peine lire et écrire parce qu'ils travaillaient dix heures par jour dans les filatures de soie de Pennsylvanie.

« Voici un manuel d'économie politique, dis-je, et je montrai un petit garnement de dix ans appelé James Astworth qui était voûté comme un vieillard à force de porter sur son dos des sacs de filés

de soixante-quinze livres. Il touche trois dollars par semaine et sa sœur, qui a quatorze ans, en touche six. Ils travaillent dix heures par jour dans une filature de tapis pendant que les enfants des riches s'instruisent. »

Cette nuit-là, nous campâmes sur les bords de Stony Brook, où bien des années auparavant avait campé l'armée en loques de la Révolution, les braves soldats de Washington, qui combattaient pour la liberté.

De Jersey City nous marchâmes sur Hoboken. J'envoyai une délégation chez Ebstein, le chef de la police de New York, pour demander l'autorisation de remonter la Quatrième Avenue jusqu'à Madison Square où je voulais tenir une réunion. Le chef refusa et nous défendit l'entrée de la ville.

Je me rendis moi-même à New York pour voir le maire Seth Low. Il fut extrêmement poli, mais déclara qu'il devait soutenir le préfet de police. Je demandai pour quelle raison on nous refusait l'entrée de la ville ; il dit que nous n'étions pas des citoyens de l'État de New York.

– Nous allons voir ça de plus près, Monsieur le Maire, dis-je. Permettez-moi d'attirer votre attention sur un incident qui a eu lieu dans ce pays il y a juste un an. Un specimen d'une dynastie pourrie, le prince Henri, est venu d'Allemagne jusqu'ici. Le Congrès des États-Unis a voté 45 000 dollars pour remplir l'estomac de ce gars-là pendant trois semaines et pour le distraire. Son frère touchait 4 000 000 dollars de dividendes, tirés du sang de nos ouvriers. Était-ce un citoyen de ce pays ? J'ai entendu dire aussi, Monsieur le Maire, que vous-même et tous les représentants de New York et le Club de l'université, vous avez reçu ce personnage. Était-ce un citoyen de New York ?

– Non, Maman Jones, dit le maire.

– Et il y a un Chinois qui s'appelait Lee Woo et qui a également été reçu par les représentants de New York. Était-il citoyen de New York ?

– Non, Maman Jones.

– Ces gens-là avaient-ils contribué à la prospérité de la nation ?

– Non, Maman Jones, pas du tout.

– Eh bien, Monsieur le Maire, voilà des petits citoyens de ce pays qui sont producteurs de richesses. Sommes-nous qualifiés maintenant pour entrer dans votre ville ?

– Attendez un instant, dit-il, et il fit venir le fonctionnaire de la préfecture de police dans son bureau.

En fin de compte, ils décidèrent de laisser entrer notre armée. Nous remontâmes la Quatrième Avenue jusqu'à Madison Square, escortés d'officiers de police, de capitaines, de sergents, d'agents et de réservistes venus de tous les coins de la ville.

Mais les policiers ne nous laissèrent pas tenir notre réunion à Madison Square. Ils insistèrent pour que la réunion eût lieu dans la Vingtième Rue.

Je fis remarquer au capitaine que les simples citoyens avaient le droit de tenir des réunions dans le square.

« Bien sûr, mais il ne viendrait pas vingt personnes, tandis que vous, vous en auriez vingt mille », dit-il.

Nous marchâmes en direction de la Vingtième Rue. Devant une foule immense je parlai des horreurs du travail des enfants dans les filatures de la région charbonnière et je montrai quelques-uns d'entre eux. Je montrai Eddie Dunphy, un garçon de douze ans qui passait toute sa journée sur un haut tabouret à choisir le fil qu'il devait passer à un autre ouvrier. Onze heures par jour il restait assis sur son tabouret environné de machines dangereuses. Toute une journée, hiver comme été, printemps comme automne, pour trois dollars par semaine.

Puis je montrai Gussie Rangnew, une petite fille qui n'avait plus rien d'un enfant. Son visage était celui d'une vieille femme. Gussie empaquetait des bas dans une usine, onze heures par jour, pour quelques cents.

Nous ramassâmes beaucoup d'argent pour les grévistes et des centaines de personnes offrirent d'héberger les tout-petits pendant notre séjour.

Le lendemain, nous nous rendîmes à Coney Island sur l'invitation de M. Bostick, qui possédait une ménagerie. Les enfants s'amusèrent comme jamais de leur vie. Après nous avoir montré ses animaux savants, M. Bostick m'autorisa à parler au public qui se trouvait là. Il y avait là un décor représentant le Colisée avec le

peuple romain et au premier plan deux empereurs en train d'abaisser le pouce. Juste en face des empereurs se trouvaient les cages vides, destinées aux animaux. Je fis entrer mes petits enfants dans les cages et pendant que je parlais, ils se tinrent aux barreaux de fer.

Je dis à la foule que cette scène représentait bien l'aristocratie des employeurs en train de condamner les petits enfants des filatures et des usines sous les yeux du peuple réduit au silence.

« Que le président Roosevelt entende les gémissements de ces enfants qui n'ont jamais pu aller à l'école ; qui travaillent douze à treize heures par jour pour l'industrie textile de Pennsylvanie ; qui tissent les tapis sur lesquels il marchera et vous marcherez ; qui fabriquent les rideaux de dentelle pour vos fenêtres et des vêtements pour toute la population. Il y a cinquante ans, un cri a retenti contre l'esclavage, des hommes ont sacrifié leur vie pour mettre fin à la traite des enfants noirs. De nos jours, les enfants blancs sont vendus aux industriels pour deux dollars par semaine. Il y a cinquante ans, les bébés noirs étaient payés comptant. De nos jours, les bébés blancs sont payés par versements.

« En Georgie, où les enfants travaillent jour et nuit dans les filatures de coton, on vient de voter une loi pour la protection des oiseaux chanteurs. Que fera-t-on pour les petits enfants qui ont perdu jusqu'à l'envie de chanter ?

« Je demande au président, au nom des souffrances endurées par ces petits, qu'il abolisse cet esclavage. Je dirai au président que la prospérité dont il se vante est édifiée par les riches sur la misère des pauvres.

« Ce qui est grave, c'est qu'à Washington personne ne s'en soucie. J'ai vu nos législateurs voter trois lois en une heure pour venir en aide aux compagnies de chemins de fer, mais quand la classe ouvrière appelle au secours pour ses enfants, ils ne l'entendent pas.

« J'ai demandé un jour à un prisonnier pourquoi il avait été arrêté, il me dit qu'il avait volé une paire de chaussures. Je lui ai dit que s'il avait volé une voie ferrée, il serait sénateur des États-Unis.

« On nous dit que chaque petit Américain a une chance de devenir président. Moi, je vous le dis, ces petits garçons que vous voyez dans ces cages sont prêts à vendre leur chance pour un bon repas et des heures de récréation. Ces petits souffre-douleur que

j'ai pris dans les usines, estropiés, rabougris de corps et d'âme, sans autre avenir que le travail forcé, n'ont jamais entendu parler de leur chance, de la chance qu'a tout citoyen américain du sexe masculin de devenir président des États-Unis.

« Voyez ces singes là-haut dans les cages. Il y a des professeurs qui s'efforcent de leur apprendre à parler. Les singes sont trop malins, ils auraient peur d'être achetés par les industriels pour devenir esclaves dans leur usines. »

Je vis un jeune homme élégamment vêtu au premier rang de l'assistance. Il ricanait de temps en temps. Je m'arrêtai de parler et je dis en le montrant : « Cessez de sourire, jeune homme, et allez-vous en ! Rentrez chez vous demander à votre mère qui vous a enfanté dans la douleur, comme l'ont fait les mères de tous ces petits enfants, allez lui demander de vous donner un peu de cerveau et de cœur. »

Il se leva et s'esquiva, suivi des yeux par les enfants en cage. Le public garda un silence de mort et, au loin, un lion rugit.

Le lendemain, nous quittâmes Coney Island pour aller voir le sénateur Platt à Manhattan Beach, qui m'avait donné rendez-vous à neuf heures du matin. Les enfants s'étaient salis en jouant sur la plage et je mis du temps à les nettoyer. Nous nous mîmes en marche le long de la voie ferrée. On vint me dire que nous étions sur une propriété privée et nous dûmes nous éloigner. Finalement, un cabaretier nous indiqua le raccourci conduisant au sacro-saint terrain de l'hôtel. Dans le vestibule apparut tout à coup notre armée. Les petits garçons jouèrent *Salut, salut, toute la troupe est là* sur leurs fifres et leurs tambours, et le sénateur Platt, à la vue de la petite armée, se sauva pour New York par une porte de derrière.

Je demandai au directeur s'il voulait servir aux enfants un petit déjeuner au compte du sénateur puisqu'il nous avait invités à déjeuner avec lui. Il nous conduisit dans une salle à manger à part et servit à ces enfants un déjeuner comme ils n'en avaient jamais eu de leur vie. Je pris aussi mon déjeuner, en compagnie d'un journaliste de la presse Hearst, et je fis tout mettre sur le compte du sénateur Platt.

Nous descendîmes vers Oyster Bay, mais le président refusa de nous recevoir et ne répondit jamais à mes lettres. Mais notre marche

avait fait son effet. Nous avions attiré l'attention de la nation sur un crime. Et bien que la grève des ouvriers des textiles du Kensington fût perdue et les enfants obligés de reprendre le travail, le Parlement de Pennsylvanie vota une loi sur le travail des enfants qui renvoyait des milliers d'enfants à la maison et interdisait à des milliers d'autres d'entrer dans les usines avant l'âge de quatorze ans.

Chapitre XI

« Pas de jaunes chez les mulets aujourd'hui »

Lattimer était la bête noire des mineurs. Il semblait qu'on n'en forcerait jamais l'entrée. Vingt-six militants et syndicalistes avaient trouvé la mort dans ce camp au cours des grèves précédentes. Plusieurs étaient morts de balles dans le dos. Les routes étaient trempées du sang des militants. Personne n'osait s'aventurer là.

Sans rien dire à personne, je résolus de m'y rendre un soir. Après le raid des femmes à Coaldale dans Panther Creek, le directeur général avait déclaré que si j'entrais à Lattimer, je n'en sortirais pas vivante. Je laissai dire et fis mes préparatifs, mais je ne m'adressai pas aux pompes funèbres.

De trois camps différents de Panther Creek, un chef amena un groupe de grévistes au carrefour de la route qui conduisait à Lattimer. C'est là que j'eus une rencontre avec eux, toujours accompagnée de mon armée de femmes. Je me préparais à quitter l'hôtel quand l'employé me dit :

– Maman Jones, les reporters m'ont demandé de leur passer un coup de fil dès que je vous verrais sortir.

– Eh bien, vous ne m'aurez pas vu sortir. Surveillez bien la porte d'entrée, je passerai par-derrière.

Nous marchâmes toute la nuit et atteignîmes Lattimer juste avant l'aube. Mes grévistes allèrent se cacher dans les mines. Les femmes prirent position devant les baraques des mineurs. Dès qu'un mineur sortait pour se rendre au travail, elles frappaient sur les marches à coups de balai en criant : « Pas de travail ! Pas de travail ! »

Tout le monde se précipita dans la rue sale. « Bon Dieu, c'est la vieille Jones avec son armée », criaient-ils.

Les mineurs et les conducteurs de mulets de Lattimer n'osaient pas abandonner le travail, ils étaient devenus lâches. Ils prirent les mulets, allumèrent les lampes de leurs casques et descendirent

dans les mines sans se douter que j'avais trois mille mineurs au fond qui les attendaient, eux et leurs mulets.

– Il n'y aura pas de jaunes chez les mulets aujourd'hui, dis-je au directeur qui était en train d'injurier tout le monde. Ils savent que c'est fête.

– Tous les mulets au fond ! hurla-t-il.

Mulets, conducteurs et mineurs rentraient sous terre. Je fis chanter aux femmes des chants républicains pour couvrir le bruit en dessous.

Presque tout de suite, les mulets reparurent à la surface, sans conducteurs, et furent acclamés par nous toutes : ils étaient les premiers à se montrer bons citoyens. Suivaient les mineurs qui rentraient en courant chez eux. Ceux qui ne voulaient pas remonter, on les sortait de force. Ceux qui voulaient continuer à travailler et à trahir leurs frères, les femmes s'en emparaient et les traînaient jusqu'à leurs baraques.

Une vieille Irlandaise avait deux fils parmi les jaunes. Les femmes lui en lancèrent un par-dessus la barrière. Il resta là, sans bouger. Le croyant mort, sa mère courut chercher de l'eau bénite et la répandit sur son Mike. « Pour l'amour de Dieu, ouvre les yeux, hurla-t-elle. Réveille-toi et va au syndicat ! »

Il revint à lui et vit toutes les femmes qui l'encerclaient. « D'accord, tout vaut mieux que ça, même l'enfer. »

Le surveillant-chef appela le shérif qui me demanda d'éloigner les femmes. Je répondis : « Shérif, il n'y aura pas de bagarre, on ne touchera à rien, mais nous ne voulons plus de massacres d'innocents par ici. »

Je lui dis que s'il voulait avoir la paix, il n'avait qu'à mettre une affiche déclarant que les mines resteraient fermées jusqu'à la conclusion d'un accord.

On ne manqua pas d'émotions ce jour-là. Les gendarmes ne sortaient pas du bureau ; le directeur non plus. Nos hommes étaient postés devant les mines pour guetter les jaunes, les femmes se chargeaient du reste. En réalité, la majorité des ouvriers, tous ceux qui gardaient encore un peu de cœur au ventre après des années de lâcheté, désiraient faire grève, mais n'osaient pas. Il suffisait qu'on

leur tende la main, pour qu'ils la prennent et marchent aux côtés de leurs frères.

Les patrons téléphonèrent à John Mitchell pour lui demander de me faire partir de Lattimer, moi et mon armée de femmes. C'était la première fois que Mitchell entendait parler de ma présence à Lattimer.

Quand le surveillant-chef comprit qu'il n'y avait plus d'espoir et que les mineurs avaient gagné, il sortit du bureau pour afficher que les mines resteraient fermées jusqu'à la conclusion d'un accord.

Je quittai Lattimer avec mon armée de femmes pour me rentre à Hazelton. C'est là que se trouvaient Mitchell, le président du syndicat, et ses militants. Mitchell me dit :

– Vous n'avez pas eu peur d'aller là-bas ?

– Non, dis-je, je n'ai pas peur de regarder les choses en face, surtout quand c'est pour le bien des ouvriers.

Par la victoire de Lattimer, tout le bassin minier retrouva une nouvelle vie. Les organisateurs reprirent courage. Je n'oublierai jamais ces courageuses femmes qui firent tomber les murs de la forteresse en tapant sur leurs casseroles.

Peu de temps après, des délégués furent convoqués et un accord fut conclu. Les militants syndicaux arrivèrent avec un papier demandant à chaque mineur de souscrire pour acheter à John Mitchell une maison de dix mille dollars. Le document tomba entre mes mains pendant le meeting qui annonçait la victoire et la fin de la grève. Je me levai et je dis : « Si John Mitchell n'arrive pas avec ses appointements à acheter une maison convenable pour sa femme et ses enfants, alors il n'a qu'à chercher un travail qui lui permette de se payer une maison de dix mille dollars. La plupart d'entre vous ne possèdent pas une seule poutre de leur propre maison. Un homme comme il faut achète d'abord une maison à sa propre femme, avant d'en acheter une pour celle d'un autre. »

Tout en parlant, je déchirai la feuille et en jetai les morceaux par terre.

« C'est vous et vos femmes qui avez gagné la grève, dis-je, par vos sacrifices, par votre patience, par votre ténacité durant des mois terribles. Ce sont les sacrifices de vos frères des autres corporations,

dont les souscriptions n'ont pas manqué une seule semaine, qui vous ont permis de tenir jusqu'au bout.»

À partir de ce moment, Mitchell me battit froid. Il avait cru voir dans mon attitude une hostilité personnelle. Et il comprit qu'il n'aurait jamais d'autorité sur moi. Il avait goûté au pouvoir, ce fut sa perte. J'estime que jamais un chef ne devrait accepter des faveurs de quelque côté que ce soit. Ça l'oblige, lui aussi, à accorder des faveurs. Un chef doit rester libre.

Chapitre XII

La grande lessive de Coaldale

On faisait grève à Lonaconia dans le Maryland. J'y étais. Un congrès ouvrier eut lieu à Hazelton en Pennsylvanie pour discuter de la grève dans les charbonnages. J'étais là quand fut lancé l'ordre de grève. Cent cinquante mille hommes le suivirent. Tous ceux de Scranton, et de Shamokin, et de Coaldale, et de Panther Creek, et de Valley Battle. Et j'étais avec eux.

À Shamokin, je rencontrai Miles Daugherty. Chaque fois qu'il touchait sa paye, il en donnait la moitié à sa femme et gardait l'autre moitié pour louer des salles de réunion et pour payer l'éclairage. En ce temps-là, les militants ne touchaient pas de hauts salaires et ils accomplissaient un travail héroïque et désintéressé.

Pas loin de Shamokin, dans un petit village de montagne où j'arrivai, le pasteur était en train de prêcher. Il parlait à l'église. Je parlais en pleins champs. Le pasteur engageait les hommes à reprendre le travail, à obéir à leurs maîtres, et ils iraient au paradis, tandis que les grévistes étaient les fils des ténèbres.

Les mineurs quittèrent l'église en masse pour venir à mon meeting à moi.

« Les gars, dis-je, l'ordre de grève a été lancé pour que vous, vos femmes et vos petits, vous ayez un bout de paradis avant de mourir. »

Tout le camp se syndiqua.

La lutte continua. À Coaldale, dans le district de Hazelton, les mineurs n'obtinrent pas une seule salle pour leurs réunions. Pour pouvoir organiser les mineurs de Coaldale, il fallait absolument que la grève fût victorieuse dans cette région.

Je me rendis dans une ville minière voisine qui était entièrement organisée et je demandai aux femmes si elles voulaient m'aider à faire quitter le travail aux hommes de Coaldale. C'était à McAdos. Je leur dis de laisser leurs maris s'occuper des gosses et de la maison. Je leur demandai de mettre leurs tabliers de cuisine et d'apporter des balais, des martinets et des casseroles. Nous

fîmes quinze kilomètres à travers les montagnes, en frappant sur les casseroles comme sur des cymbales. À trois heures du matin, nous rencontrâmes les durs de la milice, qui patrouillaient sur la route de Coaldale. Le colonel du régiment nous dit :

– Halte-là ! Reculez !

– Colonel, dis-je, les travailleurs d'Amérique ne s'arrêteront pas ; et ils ne reculeront jamais. La classe ouvrière avance.

– Je vais charger à la baïonnette !

– Qui ?

– Vous autres.

– Nous ne sommes pas l'ennemi, dis-je. Nous ne sommes qu'un groupe de travailleuses dont les frères et les maris se battent pour leur pain quotidien. Nous voulons que nos frères de Coaldale se joignent à notre combat. Nous sommes là, sur cette route de montagne, pour le bien de nos enfants, pour le bien de la nation. Nous ne ferons de mal à personne et sûrement vous ne voudriez pas nous faire de mal à nous.

Ils nous gardèrent là, jusqu'à ce qu'il fît clair, et quand ils virent cette armée de femmes en tabliers avec leurs casseroles et leurs balais, ils se mirent à rire et nous laissèrent passer. Une armée de solides femmes de mineurs est un spectacle magnifiquement pittoresque.

Quand les mineurs du camp de Coaldale se rendirent au travail, ils se trouvèrent en face des femmes de McAdos qui tapaient sur leurs casseroles en criant : « Les mineurs avec nous ! Les mineurs avec nous ! »

Ils s'inscrivirent au syndicat jusqu'au dernier et dans notre enthousiasme nous organisâmes aussi les employés d'autobus, qui promirent de ne pas charger un seul jaune pour la compagnie. Comme il n'y avait pas d'autres corporations à organiser, nous retraversâmes les montagnes pour rentrer chez nous en tapant sur nos casseroles et en chantant des chants républicains.

Pendant ce temps, le président du syndicat, Mitchell, et tous ses militants dormaient sur leurs deux oreilles au Valley Hôtel à Hazelton. Ils apprirent notre marche sur Coaldale par le coup de téléphone d'un journaliste : « Maman Jones a déchaîné une tempête dans les montagnes avec une bande de femmes sauvages ! »

Naturellement, ça le rendit nerveux. Il l'aurait été bien davantage, s'il avait appris comment nous renvoyions les patrons chez eux, en disant à leurs femmes de les débarbouiller et d'en faire de bons citoyens américains. Et comment, dans la cuisine de l'hôtel où la milice tenait garnison, nous avions mangé le déjeuner destiné aux soldats.

Quand je fus de retour à Hazelton, Mitchell me regarda avec étonnement. Je n'en pouvais plus. La nuit et la matinée avaient été épuisantes avec les trente kilomètres à pied. Je donnai à Mitchell l'assurance qu'il n'y avait eu ni blessés ni dégâts matériels. Les soldats s'étaient conduits humainement. Ils avaient regardé toute l'affaire comme une bonne blague. La plaisanterie du matin leur avait plu. Je racontai la peur du shérif, qui m'avait dit sans savoir qui j'étais :

– Seigneur, cette Maman Jones doit être une femme redoutable !

– Pourquoi ne l'arrêtez-vous pas ? demandai-je.

– Seigneur, c'est impossible, j'aurais cette bande de femmes avec leurs balais et martinets à mes trousses, et la prison n'est pas assez grande. Elles sont bel et bien capables de vous tuer un homme !

Mitchell dit :

– Bon Dieu, comment vous en êtes-vous tirée ? Qu'avez-vous fait ?

– J'ai fait quitter la mine à cinq mille hommes et je les ai organisés. Et comme il nous restait du temps, nous avons organisé les employés d'autobus : ils ne transporteront plus les jaunes au camp.

– Vous n'avez pas eu de mal ?

– Non, c'est nous qui avons fait du mal aux autres.

– Les hommes des patrons ne vous ont pas chassées ?

– C'est nous qui les avons chassés. Leurs femmes et les nôtres, ça faisait une belle bataille de chats. Un combat formidable.

Chapitre XIII

La grève de Cripple Creek

Ce n'était pas le pouvoir républicain qui gouvernait le Colorado, c'était la Colorado Fuel and Iron Company, la Victor Company et leurs succursales. Le gouverneur n'était que leur agent. La milice, commandée par Bell, était à leurs ordres. Toutes les fois que les maîtres de l'État ordonnaient au gouvernement de japper, il aboyait comme un chien enragé. Toutes les fois qu'ils ordonnaient à l'armée de mordre, elle mordait.

La population du Colorado s'était prononcée à une écrasante majorité pour la journée de huit heures. L'Assemblée vota la loi de huit heures, mais les tribunaux la déclarèrent anticonstitutionnelle. Quand le projet fut ensuite soumis directement au peuple, il obtint quarante mille voix de majorité. Mais la législature suivante contrôlée par les actionnaires des mines s'arrangea pour escamoter la loi.

Les mineurs comprirent qu'ils n'obtiendraient rien par des moyens légaux. Il fallait se battre. Il fallait faire grève. Ce sont les mineurs des métaux qui commencèrent. La grève s'étendit an Nouveau-Mexique et à l'Utah. Les choses se gâtèrent. Les ouvriers auraient voulu que les mineurs des charbonnages se joignent à eux.

Le comité exécutif du syndicat des mineurs était réuni à Indianapolis. Le gouverneur lui dépêcha une délégation chargée d'insister pour que l'ordre de grève ne fût pas lancé dans les charbonnages. Parmi la délégation se trouvait un représentant des ouvriers. Je revenais alors de Mount Olive en Illinois où les mineurs venaient de commémorer leurs morts, pour me rendre en Virginie de l'Ouest et je m'arrêtai à notre quartier général d'Indianopolis. Le comité exécutif me chargea d'aller étudier la situation et le moral des mineurs du Colorado pour faire un rapport.

Je m'y rendis immédiatement. J'allai d'abord au bureau de la fédération des mineurs de l'Ouest où j'appris toute l'histoire du conflit en cours. Alors je mis une vieille robe de calicot et un chapeau de paille, je me procurai des aiguilles, des épingles, des élastiques,

des rubans et autres articles et je descendis vers le bassin charbonnier du Sud, propriété de la Colorado Fuel and Iron Company.

Déguisée en colporteuse, je parcourus les différents camps, me nourrissant et couchant chez les familles de mineurs. Les conditions de vie étaient lamentables. Les mineurs étaient de véritables esclaves de la compagnie qui possédait les maisons et la totalité des terrains ; de telle sorte que, si par hasard un mineur se trouvait propriétaire d'une maison, il pouvait être contraint de la quitter s'il plaisait à la compagnie. Comme ils touchaient leur salaire en bons de travail, ils ne pouvaient pas s'en aller quand ils en avaient assez. Ils étaient obligés de s'approvisionner aux magasins de la compagnie et de payer le prix imposé. Le charbon extrait par eux était pesé par un employé de la compagnie, et ils n'avaient jamais pu obtenir qu'un homme à eux fût présent à la pesée. Écoles, églises, routes, tout appartenait à la compagnie. Je compris que l'heure était venue de se révolter.

Je me rendis au bureau de la fédération des mineurs de l'Ouest, à Trinidad. Je parlai au secrétaire Gillmore, un homme loyal et un grand travailleur, ainsi qu'au bon et honnête président Howell. Nous restâmes tard dans la nuit à discuter de l'affaire.

Je leur dis que la vie des mineurs était trop dure et que c'était à nous d'y porter remède, en mettant un peu de soleil et d'avenir dans la vie de leurs enfants, tout au moins. Ils m'envoyèrent immédiatement en délégation au siège du syndicat à Indianopolis.

Je pris le train le lendemain matin. En arrivant au bureau d'Indianopolis, je trouvai le président John Mitchell, le vice-président T. L. Lewis, le secrétaire W. B. Wilson d'Arnot en Pennsylvanie et un membre du conseil surnommé « le vieux Ream » d'Iowa. Tous ces bureaucrates me dirent de retourner immédiatement au Colorado, en m'assurant qu'ils allaient lancer la grève dans les charbonnages.

La grève fut déclarée le 9 novembre 1903 pour l'obtention de la journée de huit heures, d'un vérificateur de pesée désigné par les mineurs, d'un salaire en argent au lieu des bons. Tout l'État du Colorado était en révolution. Il ne sortit plus un morceau de charbon des mines. Il fait froid au mois de novembre dans le Colorado et la population commença à ressentir les effets de la grève.

Un soir de la fin de novembre, je regagnais tard mon hôtel. J'avais travaillé toute la journée et bien avant dans la nuit chez les mineurs et leurs familles pour aider à distribuer la nourriture et les vêtements, pour remonter les courages, pour tenir des réunions. J'étais en train de me coucher quand je dus descendre au téléphone ; l'appel venait de Louisville. Une voix disait :

– Pour l'amour du Ciel, Maman Jones, venez ici, venez vite.

Je demandai de quoi il s'agissait ; la réponse qui me parvint était plutôt un cri.

– Oh, pas de questions inutiles ! Prenez le train !

Je demandai par téléphone au président Howell ce qui se passait à Louisville.

– Ils sont en train de tenir un congrès là-bas, dit-il.

– Un congrès, et pour quoi faire ?

– Pour faire cesser la grève dans le bassin charbonnier du Nord, parce que les patrons de la compagnie viennent de céder.

Il paraissait gêné. Je sentis qu'il en avait gros sur le cœur.

– Mais, ils ne peuvent pas abandonner avant que la question ne soit réglée avec les mineurs du Sud, dis-je. Ils ne vont pas lâcher leurs frères tant que la grève n'est pas gagnée. Vous n'allez pas les laisser faire !

– Oh, Maman Jones, dit-il en pleurant presque, je n'y peux rien. C'est le bureau national qui donne l'ordre de rentrer.

– C'est une trahison, dis-je. Vite, préparez-vous pour m'accompagner.

Ensemble, nous téléphonâmes au chef de gare de faite attendre quelques minutes le train de Louisville. Ce qu'il fit. Nous arrivâmes à Louisville le lendemain matin. Je n'avais pas fermé l'œil. Ream et Grant Hamilton, le représentant de la Fédération du travail qui vinrent me trouver à mon hôtel, me demandèrent où était le président, M. Howell.

– Il vient de sortir, dis-je. Il va revenir.

– Eh bien, en attendant, me dit Ream, je tiens à vous rappeler que vous n'avez pas le droit de vous opposer à la décision des mineurs du Nord parce que le président du syndicat national John Mitchell la soutient et que c'est lui qui vous paye.

– C'est tout ? dis-je.

Il fit oui de la tête.

– Alors je tiens à vous déclarer que, si Dieu tout-puissant lui-même était d'accord pour arrêter la grève à Son profit et non à celui des mineurs, je m'y opposerais de toutes mes forces. Et pour ce qui est du président John qui me paye, il ne m'a jamais donné un sou de sa vie. C'est avec les pauvres sous des mineurs que je suis payée et c'est leurs intérêts à eux que je défends.

Je me rendis alors au congrès pour assister à la discussion sur la reprise du travail dans le Nord.

J'observai deux rusés diplomates en train d'exercer leurs talents sur des hommes simples. Struby, le président du bassin charbonnier du Nord, et Blood, un des avocats les plus audacieux et rusés de l'Ouest. Derrière eux, John Mitchell, gavé d'acclamations et de bons dîners, flatté et cajolé par « des citoyens » de Denver et la Fédération civile, tirait les ficelles.

Dans l'après-midi, les mineurs me demandèrent de parler au congrès.

« Mes frères, dis-je, vous autres, mineurs du Nord de langue anglaise, vous aviez promis à vos frères du Sud, dont soixante-dix pour cent ne parlent pas votre langue, de les soutenir jusqu'au bout. À présent, on vous demande de les trahir en signant un accord séparé. Vous avez le même ennemi et votre devoir est de tenir jusqu'au bout. L'ennemi cherche à vous vaincre, en vous divisant, en faisant des distinctions entre le Nord et le Sud, entre Américains et étrangers. Vous êtes tous des mineurs, combattant pour la même cause, contre le même maître. Le talon d'acier pèse d'un même poids sur toutes les chairs. La faim, la souffrance, l'avenir de vos enfants sont des liens plus forts qu'une langue commune. On m'accuse d'aider la fédération des mineurs de l'Ouest, comme si c'était un crime de la part d'un membre du conseil national. Je plaide coupable. Je ne connais ni Est, ni Ouest, ni Nord, ni Sud, quand il s'agit de ma classe qui combat pour obtenir justice. Si j'ai la chance de vivre assez pour voir tomber les chaînes de chaque enfant d'ouvrier en Amérique, et s'il reste alors un seul enfant nègre esclave en Afrique, c'est là-bas que j'irai. »

Les délégués se levèrent en masse pour m'applaudir. On vota. La majorité décida de soutenir le Sud, et de ne pas suivre le président du syndicat national.

Le journal *Denver Post* fit paraître mon discours ; une copie en fut envoyée à Mitchell à Indianopolis. Il apporta le journal à son secrétaire et dit en désignant l'article : « Voilà ce que Maman Jones me fait. »

Mitchell essaya trois fois de faire reprendre le travail aux mineurs du Nord, trois fois sans résultat.

« Il ne reste à Mitchell qu'à se débarrasser de Maman Jones, dit un militant. Il ne pourra jamais grignoter la fédération tant qu'elle y sera. »

J'appris que Mitchell était allé demander au gouvernement de m'expulser de l'État.

Finalement, un ultimatum fut adressé aux mineurs. Toute aide aux grévistes fut retirée. Les mineurs du Nord acceptèrent les conditions des patrons de la compagnie et reprirent le travail. Cet acte eut pour conséquence l'asservissement complet du Sud et la grève eut beau se prolonger pendant toute une année, elle était dès lors virtuellement perdue.

Les plus grands combats eurent lieu autour de Cripple Creek. On expulsa les mineurs de leurs maisons, qui étaient la propriété de la compagnie. Ils se réfugièrent dans les montagnes désertes, pour habiter sous la tente par un hiver terrible avec 45 centimètres de neige. Ils vécurent les pieds enveloppés de chiffons et devinrent maigres et affamés comme les loups des forêts. Ils touchaient soixante-trois cents par semaine d'allocations de grève, pendant que John Mitchell voyageait en Europe et descendait dans de grands hôtels, pour étudier le mouvement ouvrier. Quand il revint, les mineurs, forcés par la famine, avaient dû reprendre le travail, mais on offrit à John Mitchell un banquet à l'hôtel de Parc Avenue et une montre ornée de diamants.

À partir du jour où je me heurtai à John Mitchell, tous les fusils furent braqués contre moi. La calomnie et la persécution me suivirent comme mon ombre. Mais je continuai la lutte.

Je venais de rentrer un soir du bassin minier où j'avais tenu des meetings et j'allais m'endormir, quand j'entendis frapper

violemment à ma porte. Je dormais toujours habillée, car je ne savais jamais ce qui pouvait arriver. J'allai à la porte, l'ouvris et me trouvai en face d'un soldat. « Le colonel vous demande au quartier général. »

Je le suivis sur-le-champ. Trois ou quatre autres militants, dont War John et Joe Pajammy furent également amenés. On nous conduisit tous à la gare de Santa Fé. Pendant que nous attendions le train qui devait nous emporter, quelques mineurs accoururent pour me faire leurs adieux. « Au revoir, Maman Jones », me dirent-ils en me tendant les mains.

Le colonel frappa sur ces mains, en hurlant : « Filez d'ici ! Vous n'avez pas le droit de donner la main à cette femme. »

Les miliciens nous emmenèrent à la Junta. Ils me remirent une lettre du gouverneur me signifiant que je ne devais sous aucun prétexte rentrer dans l'État du Colorado. Je demeurai toute la nuit dans la gare. Le lendemain matin, le train de Denver arriva. Je n'avais rien à manger et j'étais sans argent. Je demandai au mécanicien de m'emmener à Denver. Il accepta.

– Mais je ne voudrais pas que vous perdiez votre place, lui dis-je.

Je lui montrai la lettre du gouverneur. Il la lut.

– Maman Jones, dit-il, vous voulez aller à Denver ?

– Je le veux.

– Alors, au diable ma place, dit-il. Montez.

À Denver, je pris une chambre pour me reposer un peu. Puis, j'écrivis une lettre à ce petit garçon de gouverneur qui obéissait si bien aux compagnies charbonnières.

« Monsieur le gouverneur, vous avez donné l'ordre à vos chiens de garde de m'expulser de l'État. Ils ont obéi à vos instructions. J'ai entre les mains une lettre qui m'a été remise par l'un d'eux et qui spécifie : "...sous aucun prétexte ne doit revenir dans l'État". Je tiens à vous faire remarquer, gouverneur, que l'État n'est pas votre propriété. Quand cet État fut admis dans la grande Fédération, mes aïeux me laissèrent une participation au capital qu'il représente ; les vôtres ne vous ont rien laissé de plus. Il y a des tribunaux. Si j'enfreins les lois d'un État ou de la Nation, c'est à eux que je dois avoir à faire. Ces tribunaux, mes aïeux les ont justement établis pour empêcher des tyrans et des dictateurs tels que vous de se mêler

des affaires des citoyens. Je me trouve en ce moment même dans la capitale, à quelques maisons de votre bureau, après une absence de neuf ou dix heures. Gouverneur, je vous pose une question : qu'est-ce que vous allez fiche maintenant ? »

Je fis porter la lettre par un messager au bureau du gouverneur. Il la lut et un journaliste qui se trouvait à ce moment dans son bureau me raconta plus tard qu'il était devenu tout rouge.

– Que faut-il que je fasse ? dit-il au journaliste.

Il n'avait pas l'habitude d'agir sans ordre.

– Laissez-la tranquille, conseilla le journaliste. Nous n'avons plus de patriotes en Amérique.

De Denver, je descendis le Western Slope, tenant des meetings partout, pour relever le moral des mineurs, misérables et épuisés, qui avaient à cœur de poursuivre la lutte.

Je me rendis à Helper, dans l'Utah, où je pris une chambre chez des Italiens très gentils. Je devais tenir une réunion un dimanche matin. Les hommes affluèrent de partout, après des marches de plusieurs kilomètres à travers les montagnes. Les commerçants avaient reçu la consigne de s'abstenir, mais ils vinrent quand même. À l'instant où le meeting allait commencer, le maire du petit village arriva pour me dire que je n'avais pas le droit de tenir la réunion, parce qu'on était sur un terrain de la compagnie. Je lui demandai jusqu'où s'étendait sa juridiction. Aussi loin, dit-il, que celle de la compagnie.

Alors je me tournai vers l'assistance pour lui demander de me suivre. Elle me suivit comme un seul homme jusqu'au village de tentes appelé Half Way que les mineurs avaient dressé quand on les avait expulsés de leurs maisons.

Après la réunion, je retournai à Helper. Le lendemain, quoiqu'il n'y eût aucune trace de petite vérole en ville, une baraque de bois fut construite pour isoler les malades. On me déclara que j'avais été exposée à la contagion et qu'il fallait me consigner dans la baraque. Comme par hasard la baraque prit feu dans la nuit.

J'allai m'installer à Half Way parce que la famille italienne n'osait pas me garder plus longtemps. Une autre famille italienne me donna une chambre vide dans sa baraque. Pour tenir la porte, il n'y avait qu'une grosse pierre. J'étais à peine installée que la milice

me fit savoir que j'étais en quarantaine, parce que j'avais été exposée à la contagion. Néanmoins, je continuai à parler aux mineurs et ils continuaient à venir me voir.

Un samedi soir, l'employé du bureau de poste vint me dire dans le creux de l'oreille que la milice ferait un raid à l'aube dans la petite colonie. J'appelai les mineurs pour leur demander s'ils avaient des fusils. Bien sûr, ils en avaient. C'étaient des hommes de l'Ouest, des montagnards. Je leur dis de les cacher dans les rochers, parce que des envoyés devaient venir les prendre. Je ne leur dis pas qu'il y aurait un raid, car je voulais éviter toute effusion de sang. Mieux valait se résigner aux arrestations.

Entre 4 h 30 et 5 heures du matin, j'entendis des bruits de bottes sur la route. Je regardai par ma lucarne et aperçus une cinquantaine de miliciens. Ils se précipitèrent sur la colonie endormie et tirèrent les mineurs de leurs lits. Les mineurs demandèrent à passer leurs vêtements pour se protéger contre le froid du matin dans la montagne. On ne le leur permit pas. Tremblants de froid, suivis par les cris et les lamentations des femmes et des enfants, battus à coups de crosse le long du chemin, ils furent conduits comme du bétail à Helper.

Dans la soirée, ils furent entassés dans un wagon à bestiaux et expédiés à Price où siégeait le tribunal. Là, on les mit en prison.

Aucune loi n'avait été violée par ces hommes. Les cris des femmes et des enfants auraient apitoyé le Ciel. Leurs larmes auraient attendri le cœur de la Madone. Ils avaient commis le crime de s'être révoltés contre les puissances d'argent.

Les femmes s'assemblèrent devant la maison où j'étais consignée.

– Oh ! Maman Jones, qu'est-ce que nous allons faire ? se lamentèrent-elles. Que vont devenir nos enfants ?

– Regardez mon petit Johnny, dit une femme en soulevant un maigre et rouge nouveau-né.

– C'est un mignon bébé, dis-je.

– Lui malade. Bientôt mort. Compagnie déjà pris maison. Compagnie pris mon homme. Bientôt compagnie prendre mon bébé.

Deux jours après la rafle, ma porte fut tout à coup poussée malgré la pierre. Un type se rua dans la pièce, me mit son revolver

sous le nez et me somma de lui dire où se trouvaient les trois mille dollars appartenant aux mineurs, si je ne voulais pas qu'il me brûlât la cervelle.

– Ne gaspillez pas votre poudre, dis-je. Écrivez aux mineurs à Indianopolis. Écrivez à Mitchell. Il a de l'argent maintenant.

– Je ne veux rien entendre de vos histoires, reprit-il. Puis il demanda : le président n'a-t-il pas d'argent ?

– Vous l'avez mis en prison.

– N'avez-vous pas d'argent vous-même ?

– Bien sûr. Je mis la main dans ma poche, en tirai cinquante cents et retournai ma poche.

– C'est tout ce que vous avez ?

– Bien sûr, et je ne vous les donnerai pas, car j'en ai besoin pour prendre une cuite qui me débarrassera de la petite vérole que m'a flanquée Rockefeller. Je ne veux pas contaminer tout le pays en sortant d'ici.

– Comment partirez-vous d'ici quand vous serez libre, puisque vous n'avez pas d'argent ?

– Les cheminots m'emmèneront où je voudrai.

Il y avait deux autres policiers dehors. Ils n'arrêtaient pas de lui crier de sortir.

– Elle n'a pas un sou, répétaient-ils.

Enfin, il se laissa convaincre.

Cet homme, je l'appris plus tard, était un cambrioleur de banques mais il avait été versé dans la gendarmerie pour écraser les syndicats de mineurs. Par la suite, il fut tué lors du cambriolage d'un bureau de poste à Prince. C'était pourtant cette sorte d'hommes que recrutaient les puissances d'argent pour anéantir les espoirs et les aspirations de la classe ouvrière.

On me tint enfermée vingt-six jours dans cette chambre vide, sous prétexte de contagion. Finalement, sans autre explication, je fus relâchée et je me rendis à Salt Lake. Pas une seule de ces vingt-six nuits je ne me déshabillais vu l'imminence du danger.

Pendant la grève de Cripple Creek, tout le pouvoir civil s'était effondré. La milice, sous les ordres du colonel Verdeckberg, disait : « Nous ne recevons nos ordres que de Dieu et du gouverneur Peabody. »

Le procureur McClelland, accusé d'avoir violé la constitution, répondit : « Au diable la Constitution ! » L'*habeas corpus* n'était plus appliqué. La liberté de parole et tout rassemblement furent interdits. Les gens ne se parlaient qu'à voix basse, comme aux temps de l'Inquisition. L'armée commettait des violences. Des grévistes furent arrêtés pour vagabondage et durent travailler enchaînés dans les rues, sous la surveillance d'une soldatesque brutale. Des hommes, des femmes, des petits enfants furent entassés dans des enclos à taureaux à Cripple Creek. Des mineurs furent tués pendant leur sommeil. D'autres furent chassés du pays : leurs familles ignoraient où ils se trouvaient et s'ils vivaient encore.

Au début de la grève de Cripple Creek, la légalité régnait encore, mais le gouverneur, un banquier dont les intérêts ne faisaient qu'un avec ceux de Rockefeller, envoya la milice. Les fonctionnaires furent mis à la porte de leurs bureaux. On lia d'une corde les pieds du shérif Robinson en le menaçant, s'il ne se rendait pas, de faire remonter la corde à son cou.

Trois hommes, des mineurs furent amenés au tribunal du juge Seed. Aucune charge n'étant portée contre eux, il donna l'ordre de les relâcher mais, tout de suite après, les soldats qui assistaient à la séance, baïonnette au canon, les arrêtèrent de nouveau et les ramenèrent en prison.

Quatre cents hommes furent arrachés à leurs foyers. Soixante-seize d'entre eux embarqués dans un train, escortés jusqu'au Kansas, jetés hors du train dans une prairie avec interdiction de jamais revenir, s'ils tenaient à leur vie.

À Victor, pendant les fortes chaleurs de juin, seize cents hommes furent arrêtés et incarcérés à l'Arsenal. On construisit des enclos à bétail pour y enfermer entre ces horribles palissades tous ceux, mineurs, femmes ou enfants, qui encouraient le mécontentement des compagnies charbonnières ou de la milice.

Il fut interdit aux commerçants de vendre aux mineurs. Les pasteurs et les prêtres, intimidés, n'osaient plus aller voir les mourants. Les mineurs ouvrirent des dépôts pour le ravitaillement de leurs femmes et leurs enfants. Des soldats et des hommes de main envahirent les dépôts, les pillèrent, fracturèrent les tiroirs, détruisirent les balances, éventrèrent les sacs de farine et de sucre, en

répandirent le contenu et l'arrosèrent de pétrole. On mit du poison dans la viande. On vola des marchandises. Les mineurs ne pouvaient pas faire appel à la justice, car la milice était au-dessus des lois.

Et pourquoi tout cela ? Parce que des hommes avaient réclamé la journée de huit heures, un peseur mandaté et l'abolition du système de bons qui faisait d'eux les esclaves des rois du charbon. Tout simplement parce que les mineurs refusaient de travailler dans ces conditions-là. Simplement parce qu'ils désiraient pour leurs enfants une vie meilleure, plus de soleil, plus de liberté. Pour cette cause-là, ils souffrirent toute une année ; pour cette cause, ils moururent.

Je crois qu'aucun militant ouvrier n'a assisté à plus de violences que moi. J'ai vu les ouvriers s'épuiser au travail et vieillir prématurément. Je les ai vus emprisonnés et exécutés quand ils protestaient. Je pourrais raconter sans fin des histoires de persécutions et des actes d'héroïsme comme on n'en trouve sur aucun champ de bataille.

Il y eut Mme M. F. Langdon de Cripple Creek, par exemple. *The Victor Record*, un journal qui défendait les grévistes, fut suspendu arbitrairement par la milice, comme l'avaient été tous les journaux qui n'avaient pas pris le parti des patrons des charbonnages. Son mari fut arrêté en qualité de rédacteur du *Record*.

Les militaires eurent la surprise, le lendemain, de voir paraître le journal comme d'habitude. Toute la nuit, Mme Langdon, travaillant à la lueur d'une chandelle, avait composé les épreuves et tiré les exemplaires avec une presse à main.

Le 19 novembre 1903, deux militants, Demolli et Price, se rendaient à Scofield quand, aux abords de la ville, un groupe, composé de membres de l'Alliance des citoyens, armés de carabines de gros calibre, monta dans le train et ordonna au mécanicien de ramener les militants.

Au mois de décembre, les adjoints du shérif de Secundo procédèrent à l'exécution sommaire de Luciano Desantos et Joseph Vilano. Peu de temps après cet assassinat, on fit sauter la maison de William Isaac, autre militant. L'attentat eut lieu alors qu'il se trouvait à Glenwood. L'explosion détruisit une partie de la maison, celle où d'habitude dormaient ses petits enfants. La nuit de l'explo-

sion, toutefois, ils avaient couché dans la chambre de leur mère. La famille ne put échapper à l'incendie qu'en se glissant par une vitre cassée et en sautant par la fenêtre. Isaac fut alors arrêté et accusé de tentative de meurtre sur sa femme et ses enfants.

Je pourrais continuer ainsi indéfiniment. Des hommes battus et laissés pour morts sur la grand-route. La maison de Sherman Parker, perquisitionnée sans mandat, sa femme en chemise de nuit obligée de tenir la lumière aux soldats pendant qu'ils cherchaient vainement des armes.

Un dimanche de février 1914, Joe Panonia et moi-même nous rendîmes dans un camp à Berwyn pour tenir une réunion ; William Farley et James Mooney, organisateurs du syndicat national, se rendirent à Bohnn. Les deux agglomérations se trouvaient sur la même route, Berwyn était un peu plus loin. Quand, après notre réunion, nous repassâmes par Bohnn, trois femmes sortirent d'une baraque en courant et en nous faisant signe de leurs longs bras maigres. Elles vociféraient comme des sorcières et se mirent en travers de l'étroite route juste devant notre automobile.

« Entrez ! Entrez ! Un malheur ! »

Elles se tenaient la tête à deux mains. C'étaient des étrangères et qui parlaient à peine l'anglais.

– Joë, dis-je, mieux vaut continuer notre route. Elles ont peut-être bu. Ou c'est peut-être un guet-apens pour nous attirer dans la maison.

– Non ! Non ! crièrent les femmes. Pas bu. Malheur.

Elles montèrent sur les marchepieds et se mirent à nous tirer par le bras.

– Venez, Maman Jones, dit Joë. Il faut aller voir. Il a dû arriver quelque chose.

Nous suivîmes les trois créatures décharnées dans la baraque. Sur un lit misérable, couvert de lambeaux de draps sales et d'un vieux couvre-pied, Mooney était allongé, saignant abondamment et sans connaissance. Farley était assis à côté de lui, couvert de meurtrissures.

Joë se précipita à Trinidad et ramena un docteur ; Mooney survécut, mais ne fut jamais tout à fait le même. Farley, lui, se remit des coups de matraque.

Il nous raconta qu'au moment où ils quittaient Bohnn, sept gardes avaient bondi hors des buissons qui bordaient la route, les avaient battus sauvagement et piétinés. Tous les sept étaient armés, toute résistance eût été vaine.

Des militants furent incarcérés sans jugement pendant des mois. Au mois d'avril, quatorze mineurs furent arrêtés à Broadhead et déportés au Nouveau-Mexique. On les abandonna dans un désert à cinquante kilomètres de tout point d'eau.

Des centaines d'autres furent déportés, sans qu'il leur fût permis de communiquer avec leurs familles. Les femmes souffraient l'enfer, ne sachant jamais si elles reverraient leurs hommes. Quand un déporté revenait, il était remis en prison sur-le-champ par la milice. Les militants risquaient tout le temps la mort. Ils la risquaient dans des embuscades, ils la risquaient en pleine rue. Une balle fut tirée sur John Lawson, mais par miracle le manqua.

Dans les bassins du Sud, la grève traînait en longueur. Mais dès l'instant où les mineurs du Nord avaient abandonné leurs frères du Sud, j'avais compris que la grève était condamnée. Les hommes luttèrent courageusement pour ne pas reprendre le joug d'autrefois. Aux yeux des militaires, les vies humaines ne comptaient pas. Comment s'étonner qu'il y ait chez nous tant de meurtres et d'attaques à main armée, quand la jeunesse du pays est élevée par les grands industriels dans le culte de la force ; quand elle voit que la richesse vous met au-dessus des lois.

Le nom d'hommes comme le président Howell et le secrétaire Simpson restera dans l'histoire. Je fus en contact permanent avec eux pendant toute la durée de cette grève terrible ! Leurs descendants peuvent être fiers du sang qui coule dans leurs veines.

Impossible de trouver plus de loyauté et plus de courage que chez ces mineurs du Sud, traités dédaigneusement d'étrangers par les Alliances de citoyens. Les Italiens et les Mexicains tinrent jusqu'au bout. Ils furent battus sur le plan économique, mais la victoire morale, c'est eux qui la remportèrent.

Chapitre XIV

Travail des enfants

J'ai toujours conseillé aux ouvriers de lire. Toute ma vie je leur ai redit d'étudier les œuvres des grands écrivains qui ont eu à cœur de rendre ce monde meilleur pour ceux qui peinent.

Quand il n'y avait pas de grèves, j'organisais des réunions éducatives ; à la fin de la séance, je vendais le livre *Merrie England* qui décrit très simplement la lutte des travailleurs pour une vie meilleure.

« Écoutez-moi, les gars, disais-je. Au lieu d'aller jouer aux cartes et au billard, allez dans la montagne et lisez ce livre. Asseyez-vous sous les arbres, écoutez les oiseaux et prenez exemple sur ces petites créatures qui ne s'exploitent, ni ne se trahissent les unes les autres et qui n'obligent pas leurs petits à chercher leur nourriture avant le temps. Vous les entendez chanter en travaillant. Vous autres, vous ne savez que jurer et fumer. »

Pendant huit ans, je me trouvai éloignée des bassins miniers de l'Est. Tout ce temps-là, je le passai à poursuivre la lutte dans d'autres bassins. J'allai dans l'Ouest et pris part à la grève des mécaniciens de la Southern Pacific Railroad, ce veau d'or qui balayait la Californie de sa longue queue et qui contrôlait des députés, les fermiers, les prêtres, les ouvriers.

Puis j'allai en Alabama. En 1904-1905, des grèves importantes eurent lieu à Birmingham et dans toute la région. Les ouvriers de la Louisville et Nashville Railroad se mirent en grève.

Jay Gould, propriétaire de la compagnie, croyait que les ouvriers lui appartenaient comme les rails, les locomotives et le matériel roulant. Les mineurs se mirent en grève par solidarité. Ces grèves, qui s'étendaient de proche en proche, n'étaient qu'une fraction de la grande grève lancée par le syndicat américain des cheminots et dirigée par Eugène Debs, travailleur du rail.

Un jour, le gouverneur convoqua Douglas Wilson, le président du comité de grève.

– Vous allez rapporter immédiatement l'ordre de grève, ou c'est moi qui le ferai.

– Gouverneur, dit Douglas, je ne peux pas rapporter l'ordre de grève tant que les hommes n'auront pas obtenu satisfaction.

– Alors, je ferai appel à la milice, dit-il.

– Et vous croyez qu'on restera les bras croisés si vous faites ça ?

Le gouverneur comprit qu'il allait au-devant d'une bataille, car Douglas était un lutteur courageux et un beau caractère que le gouverneur lui-même respectait.

La milice fut appelée. La bataille dura longtemps. Il me fut interdit de quitter la ville sans autorisation, interdit de tenir des réunions. Néanmoins, je me faufilais à travers les lignes, sans me faire remarquer des soldats ; je n'étais qu'une vieille femme qui se rendait à une réunion de missionnaires pour tricoter des mitaines pour les petits nègres d'Afrique.

Avec William Malley, je me rendis au camp de mineurs de Rockton pour tenir une réunion.

Au retour, je fus reconnue dans le train par le contrôleur.

– Maman Jones, dit-il, vous avez tenu une réunion à Rockton ?

– Bien entendu, dis-je.

Il me dénonça au directeur général et on me fit une vie d'enfer ; mais je n'en continuai pas moins l'agitation. La grève se prolongeait. Debs fut emprisonné. Les leaders étaient poursuivis. À la fin, il fallut rapporter l'ordre de grève. Je me trouvais alors à Birmingham.

Après sa libération, Debs se rendit dans le Nord et l'union locale organisa un grand meeting en son honneur. Nous louâmes la salle de l'Opéra et fîmes beaucoup de publicité. Il devait prendre la parole le dimanche soir ; dans l'après-midi, une injonction interdisant la réunion fut adressée au comité. Le propriétaire de la salle reçut l'ordre de ne pas ouvrir les portes du bâtiment.

Le président du comité n'était pas un combatif ; à son insu, je dis donc à quelques gars de se rentre à Bessemer et à Pratte, qui étaient des villes minières voisines, pour en ramener une bande de mineurs qui accueillerait Debs à sa descente du train.

Pendant ce temps, un tas de gens s'étaient rassemblés dans les locaux du syndicat pour savoir ce qui allait arriver.

Le moment venu, je proposai à tous ceux qui se trouvaient là de se rendre à la gare.

– J'estime que seul devrait y aller le comité de réception, dit le président qui en tenait pour les formes.

– Je propose que nous formions à nous tous un comité de réception, dis-je ; et tout le monde cria : « D'accord ! D'accord ! »

Quand nous arrivâmes à la gare, nous y trouvâmes plusieurs milliers de mineurs, venus de Bessemer et de Pratte.

Le train entra en gare et Debs descendit. Les mineurs n'attendirent pas qu'on leur ouvre la sortie : ils se précipitèrent sur les voies, portèrent Debs sur leurs épaules et défilèrent ainsi devant la foule rangée. Dans la ville, ils passèrent devant les bureaux de la compagnie, devant le bureau du maire, devant le bureau du chef de la police en criant : « Debs est là ! Debs est là ! »

Le chef de la police retourna sa veste. Il me fit dire que l'Opéra était ouvert et que nous pouvions tenir notre réunion. La salle était pleine à craquer, les galeries, les appuis des fenêtres, tous les recoins étaient noirs de monde. Ce soir-là, les églises restèrent vides et la foule entendit un vrai sermon pour une fois, le sermon d'un prêtre qui annonçait la fraternité humaine.

Quand la grève des cheminots fut terminée, je descendis vers Cottondale chercher du travail dans les filatures de coton. Je voulais voir de mes propres yeux si les sinistres histoires sur le travail des petits enfants étaient vraies.

Je sollicitai du travail, mais le directeur me dit qu'on ne pouvait pas m'en donner si je n'avais pas de la famille qui travaillerait avec moi. Je dis au directeur que j'avais l'intention d'installer ma famille à Cottondale, mais que j'étais venue voir d'abord s'il y avait des possibilités de travail.

– Avez-vous des enfants ?

– Oui, nous sommes six en tout.

– Parfait, dit-il.

Il était si emballé qu'il m'accompagna pour chercher une maison à louer.

– Voici qui fera votre affaire, dit-il.

La maison devant laquelle il m'amenait était une sorte de baraque en planches à deux étages. Les carreaux étaient brisés, la porte s'affaissait, le loquet était cassé. Il y avait une seule pièce en bas et en haut un grenier qui n'était pas aménagé. La pluie entrait par les trous du toit, le plancher était pourri. Au rez-de-chaussée, il y avait une vieille cheminée, devant laquelle il y avait des trous si grands qu'on aurait pu y faire passer une brique entière.

Le directeur paraissait ravi.

– Le vent et le froid vont passer par ces trous, dis-je.

Il rit :

– Oh, nous allons vers l'été, vous aurez de l'air.

– Je ne crois pas que cette maison soit assez grande pour six.

– Pas assez grande ? dit-il stupéfait. Qu'est-ce qu'il vous faut alors, un hôtel ?

Je pris la maison, tout en promettant d'aller chercher mes enfants à la fin du mois, dès qu'ils auraient fait leurs paquets à la ferme.

On me donna du travail à l'usine et là je vis les enfants, les petits enfants au travail. De toute ma vie, je n'ai rien vu de plus déchirant. Parfois, il me semblait que je ne supporterais pas un instant de plus le spectacle de ces petits visages silencieux ; j'avais envie de retourner dans le Nord, dans les affreuses mines de charbon, dans les camps des montagnes Rocheuses, où ce sont des hommes au moins qui peinent pour le pain.

Petites filles et petits garçons, pieds nus, allaient et venaient entre les rangées de broches interminables, ils approchaient des machines leurs petites mains décharnées pour renouer les fils cassés. Ils rampaient sous les machines pour les huiler. Jour et nuit, nuit et jour, ils changeaient les broches. Des petits enfants de six ans, aux visages de vieux de 60 ans, faisaient leurs huit heures par jour pour dix cents. Quand ils s'endormaient, on leur lançait de l'eau froide à la figure et la voix du directeur tonnait par-dessus le fracas incessant des machines.

Des bébés de quatre ans, qui tenaient à peine debout, étaient amenés à la filature pour « aider » la sœur aînée ou le frère de dix ans ; mais on ne les payait pas.

Les machines fabriquées dans le Nord étaient construites à hauteur de petit enfant.

Dès cinq heures et demie du matin, de longues files d'enfants pâles sortaient dans le petit jour pour aller s'engouffrer dans l'usine, dans une rumeur affolante et une atmosphère chargée de poussière de fil. Dehors, les oiseaux chantaient et le ciel était bleu. Pendant la demi-heure du déjeuner, les enfants tombaient de sommeil au-dessus de leurs tartines de gros pain et de saindoux. C'était cela leur récréation, leur détente, ce qu'est le jeu pour l'enfant libre. Le patron venait les secouer pour les réveiller. Passée la demi-heure, c'était de nouveau le travail éreintant, le perpétuel va-et-vient dans le tintamarre des broches. Des petits enfants ! Des bébés !

Souvent, ils avaient peur de rentrer seuls la nuit. Alors, ils se couchaient par terre et dormaient jusqu'au lever du soleil. C'était le cas lorsque les filatures marchaient au ralenti et que l'équipe de nuit travaillait moins longtemps. Souvent, je ramenais les tout-petits, quand la journée était terminée, ou quand l'équipe de nuit n'était pas de service. Ils étaient trop fatigués pour pouvoir manger. Tout habillés, ils s'écroulaient sur le lit pour dormir, dormir. Leur unique bonheur.

Mais ils avaient le dimanche, car le patron des filatures et les ouvriers eux-mêmes étaient pieux. Et en avant, les enfants des filatures, à l'école du dimanche pour apprendre comment le Bon Dieu a inspiré aux patrons l'idée de descendre sur terre, construire des filatures et donner du travail à ses petits pour qu'ils deviennent plus tard des citoyens actifs et de bons patriotes. Alors ils gagneront de l'argent et pourront le donner aux missionnaires qui convertissent les pauvres Chinois !

« Mes six enfants » n'arrivant pas, je devins suspecte au directeur ; je quittai donc Cottondale pour aller à Tuscalosa où j'obtins du travail dans une corderie. Là aussi, les enfants couraient de tous côtés au milieu des broches. L'atmosphère de l'atelier était chargée de filasse. Les machines devaient être constamment nettoyées. Les tendres corps des petits enfants s'affairaient au-dessous des redoutables machines pour les huiler et les nettoyer. Leurs mains étaient souvent broyées, leurs doigts arrachés.

Un père et ses deux petites filles travaillaient à un métier à côté de moi.

– Quel âge ont vos petites filles ? demandai-je.

– Celle-ci six ans et dix jours, dit-il en désignant une petite fille voûtée au cou maigre, en train d'enfiler le fil de chaîne, et celle-là – et il montra une paire de jambes minces comme des baguettes, qui sortaient de dessous un chevalet – celle-là 7 ans et 3 mois.

– Combien d'heures travaillent-elles ?

– De six heures du soir à six heures du matin.

– Combien gagnent-elles ?

– Dix cents par nuit.

– Et vous ?

– Quarante cents.

Le matin, je quittais le travail avec les enfants. En sortant de l'atmosphère surchauffée de la filature, ils titubaient et tremblaient de froid. Sur le chemin de retour, ils croisaient la longue file terne de petits enfants portant leurs gamelles qui formaient l'équipe de jour.

Ils mouraient de pneumonie, de bronchites et de tuberculose. Mais, comme celui des dividendes, le taux des naissances est élevé, et une autre petite main est déjà là pour renouer le fil cassé quand meurt un enfant-ouvrier.

De Tuscalosa je me rendis à Selma dans l'Alabama, où je trouvai du travail dans une filature. Je logeai avec une femme qui avait une adorable petite fille de 11 ans, employée dans la même usine que moi.

Un dimanche, quelques enfants de la filature allèrent se promener dans les bois. Ils vinrent chercher Maggie. Elle dormait encore et sa mère entra dans sa minuscule chambre pour l'appeler.

– Lève-toi, Maggie, les enfants viennent te chercher pour aller au bois.

– Oh maman, dit-elle, laisse-moi dormir ; c'est plus beau que tout. Je suis si fatiguée. Je voudrais dormir toujours.

Sa mère la laissa dormir.

Le lendemain, la petite retourna à la filature comme d'habitude. À 4 heures, on la rapporta chez elle et on étendit son petit corps sur la table de cuisine. Elle était endormie pour toujours. La machine avait saisi ses cheveux au passage et l'avait scalpée.

Après le travail, les enfants vinrent voir leur petite camarade. Une rangée solennelle de petits êtres aux visages vieillis, aux maigres épaules, défila en pleurant devant le cadavre.

Ce n'étaient que de petits enfants, mais l'image de la mort leur était familière.

« Reviens, Maggie, disaient-ils, c'est si triste que tu te sois fait mal. »

Je ne partageai pas leur souhait. Maggie était si fatiguée et elle avait tant désiré dormir.

Je ne demeurais pas longtemps au même endroit. Dès que quelqu'un manifestait de l'intérêt ou de la sympathie aux enfants, il devenait suspect et on le congédiait. Et puis, les places étaient d'abord pour les adultes qui amenaient des enfants. Je quittai l'Alabama pour la Caroline du Sud, travaillant dans différentes filatures.

Dans une de ces filatures, je faisais partie de l'équipe de jour. En me rendant au travail, je rencontrai un jour une femme qui rentrait chez elle après le travail de nuit. Elle avait un petit bébé dans les bras.

– Quel âge a votre bébé ?

– Trois jours. Je n'ai repris le travail qu'aujourd'hui. Le patron est bien gentil, il m'a gardé ma place.

– Quand l'aviez-vous quittée ?

– Le patron est bien gentil ; il m'a laissé partir de bonne heure la nuit où le bébé est né.

– Et que faites-vous du bébé pendant que vous travaillez ?

– Oh, le patron est bien gentil, il me permet d'avoir une caisse avec un oreiller à côté du métier. Le bébé dort là-dedans et quand il crie, je le nourris.

Ainsi ce bébé, comme des centaines d'autres, avait entendu le vrombissement des machines avant même de naître. Dès ses premiers jours, il eut dans l'oreille un fracas de fer. Il marcha à quatre pattes au milieu des filasses. Il fit ses premiers pas en trébuchant au milieu d'une forêt de broches. Quelques années plus tard à peine, il allait prendre sa place dans la rangée. Il renoncerait à l'enfance et au monde des enfants, il deviendrait un adulte de six ans, un salarié,

un chiqueur de tabac, un de ces personnages aux frêles épaules, sur lesquelles se bâtissent les fortunes.

À qui la faute ? À tous. L'État de l'Alabama fit passer une loi en vue de protéger dans une certaine mesure le travail des enfants. Mais les capitalistes du Nord, ceux du Massachusetts et de Rhode Island firent échec à la loi. Chaque fois qu'un État du Sud essaie de faire passer une réforme, les patrons des filatures, pour la plupart gens du Nord, menacent de fermer leurs usines. Ils peuvent toucher les Assemblées, ils ont des porte-parole pour combattre les lois en faveur des enfants : c'est l'argent, l'argent du Nord surtout, qui neutralise les réformes en s'assurant le contrôle des tribunaux.

Les rapports sur la main-d'œuvre enfantine, à l'époque où j'étudiais la question, évaluaient le nombre d'enfants au-dessous de 14 ans, employés dans les filatures, au quart du nombre total des travailleurs. Pour un morceau de pain, les enfants faisaient huit à dix heures de jour ou de nuit. Et les patrons annonçaient des dividendes de l'ordre de 50 à 90 %.

« La main-d'œuvre enfantine est docile, disent-ils. Ceux-là ne se mettent pas en grève et ne provoquent pas de troubles. »

Les patrons des filatures montrent les rideaux de dentelle aux fenêtres des maisons ouvrières. Ils font grand état de ce luxe. « Ça va tout de même mieux, disent-ils, que du temps où ils travaillaient dans les fermes, comme pauvres Blancs. »

Des rideaux à bon marché pour compenser le travail des enfants ! Ce luxe nous cache les petits êtres tués de travail, le regard terni de leurs yeux cernés. Des rideaux de mauvais goût sont tendus entre nous et l'avenir de ces enfants, qui poussent dans l'ignorance, le corps rabougri et l'âme malade.

Je proclame que les étoffes qu'ils fabriquent sont tissées avec leurs petites vies ; que le fil qui coud les vêtements de nos enfants à nous, les blanches robes des communiantes, nos robes de mariée et nos robes de bal, est fait des larmes et de la souffrance des petits enfants.

Accablée par l'horreur de ce que j'avais vu, j'arrivai à New York. Là je tins plusieurs meetings pour faire connaître cet état de choses. Je me heurtai à l'opposition des journaux et du capitalisme. J'avais perdu l'appétit. Je ne le retrouvai que longtemps après. Ce n'était

pas seulement mes vêtements, mais ma nourriture même qui me semblaient avoir été payée de la souffrance des petits enfants.

Les fonds des missions, les caisses de charité, l'argent des œuvres sociales proviennent, pour une part au moins, des bénéfices des filatures. C'est ainsi que le petit enfant des filatures est mis en croix, entre les deux malfaiteurs qui le volent : le capital et l'ignorance.

« Tel est le royaume des Cieux », dit le Seigneur.

Eh bien, si le Ciel est plein de petits anges rabougris et voûtés, aux yeux creux et égarés, et qui tombent de sommeil, c'est de l'autre côté que je veux aller, au milieu des vilains petits garçons et des vilaines petites filles.

Dans une ville textile, je fis la connaissance d'une mère et de ses trois enfants qui tous travaillaient dans la même usine que moi. Le père était mort de tuberculose et la famille avait dû emprunter trente dollars pour l'enterrement. Depuis des années, ils peinaient tous les quatre pour rembourser la compagnie.

Sou après sou, ils s'efforçaient de s'acquitter de la dette. Mais quand on avait déduit de leur maigre salaire les frais de nourriture et de loyer, il ne restait à peu près rien. Ils étaient devenus les esclaves de l'usine.

Je décidai de les sauver. Je m'entendis avec le chef de gare pour qu'un soir il fasse stopper une minute le grand rapide. Je louai une voiture chez un fermier. Je me procurai de la graisse pour empêcher les essieux de grincer. À la faveur de la nuit, la petite famille et moi nous nous dirigeâmes vers la gare. Nous nous sentions comme des esclaves noirs en fuite poursuivis par une meute de chiens. Les enfants tremblaient et hoquetaient.

Le rapide apparut sur les rails noirs. Son œil étincelant épouvanta les enfants. Il ralentit. Je fis monter les deux petits sur la plateforme. La mère grimpa avec l'aîné. Nous filâmes à toute vitesse ; loin à tout jamais de la dette éternelle, bien loin vers une autre ville, où ils allaient commencer une vie nouvelle, libres du boulet qui les enchaînait.

Quand Pat Dolan devint président du syndicat des mineurs de Pittsburgh (et jamais il n'y eut de meilleur président), il obtint pour moi des directeurs de mines l'autorisation de parcourir la région

pour recueillir des souscriptions en faveur de l'*Appel à la raison*. Les directeurs avaient dû croire que le journal était une sorte de feuille religieuse, et moi une sorte de missionnaire.

Bref, pendant tout ce temps, je me trouvai en contact étroit avec les mineurs et leurs familles. Je visitai toutes les mines de Pittsburgh jusqu'à Brownsville. Le métier de mineur, dans le meilleur des cas, est un sale métier, dans un décor affreux. On travaille dans le noir. On est seul. On ne peut pas avoir des camarades, comme en usine ou dans le bâtiment, où les hommes travaillent en groupes. On se salit, la poussière de charbon s'incruste à tout jamais dans la peau. On reste courbé tout le temps du travail. Le mineur est tordu comme un gnome. Son travail est épuisant. Il a mal jusqu'aux os. Il respire de la poussière du charbon et cet air humide des caves où ne pénètre jamais le soleil. Ce qui lui tient lieu de maison, il ne peut avoir envie de le rendre agréable. La compagnie est propriétaire du terrain sur lequel est bâtie la cabane et le mineur sait qu'il peut être mis dehors à tout instant. Tout autour, c'est la boue et la saleté. À l'horizon, de grands tas de houille noirs et mornes. À force de jouer sur les tas de houille, ses enfants sont toujours sales. La femme se bat dans des taudis surpeuplés contre la saleté, et on lui mesure l'eau et l'argent.

La femme du mineur, qui a généralement travaillé dès l'enfance dans les filatures de soie voisines, est surmenée par de nombreuses grossesses. Elle vieillit prématurément. Elle tombe souvent malade. Que de fois j'ai trouvé une pauvre femme couchée, avec des enfants autour d'elle, qui grimpaient sur le lit, jouaient et se querellaient, la chambre étant le seul endroit chauffé de la maison.

Je mettais de l'ordre comme je pouvais. Je calmais les tout-petits, je les habillais et les envoyais à l'école le matin, je faisais à déjeuner pour ceux qui n'allaient pas au travail, je préparais la gamelle des autres, je lavais et peignais la pauvre femme : je suis témoin de l'héroïsme quotidien de ces femmes.

J'ai appris à connaître la vie de ces gamins qui trient le charbon. Le charbon est amené dans une sorte d'entonnoir en gradins où il est broyé. Il dégringole par chutes successives et le travail des petits trieurs consiste à retirer l'argile et les pierres du charbon qui continue de couler en vagues noires.

Du haut en bas, les gradins sont pleins de petits garçons qui vivent dans les ténèbres et la poussière du charbon. Pour apercevoir l'argile et les pierres, ils doivent se tenir tout le temps courbés. Leur dos est voûté. Leur poitrine creuse.

Un contremaître les surveille. Il a une longue baguette pour taper sur les doigts des négligents. Les doigts saignent, ils saignent sur le charbon. Les ongles s'arrachent. La chair est à vif.

Ce n'était pas difficile d'obtenir un bon certificat de travail. Il suffisait de déclarer chez un notaire sous la foi du serment, pour la somme de vingt-cinq cents, que l'enfant avait l'âge exigé.

Les trieurs n'étaient pas des petits princes charmants. Ces gosses fumaient, chiquaient le tabac et juraient. Ils faisaient un travail d'hommes et ils avaient des manières d'hommes, des vices et des plaisirs d'hommes. Ils se bagarraient, crachaient leur chique et, le dimanche, se racontaient des histoires dehors, sur les tas de houille. Ils étaient inscrits au syndicat des trieurs et corrigeaient les jaunes. Ils empêchaient leurs petits frères et sœurs d'aller à l'école quand les enfants des jaunes y allaient.

J'ai connu aussi les petits muletiers. Des petits gars qui ouvraient la porte aux mulets qui allaient chercher le charbon et qui la refermaient quand les mulets étaient sortis. Ils servaient de garçons de courses et de bonnes à tout faire à toute la mine. Des petits gars destinés à devenir mineurs, qui ne sauraient jamais rien de ce monde merveilleux, de la mer immense, des prairies fraîches, de la neige sur les vastes pentes de l'Ouest. Des petits gars, nés dans le charbon, élevés dans le charbon, enterrés dans le charbon. Leur seul espoir, leur seule protection, c'était le syndicat.

Je rencontrai un jour un petit muletier. Il était si petit que sa gamelle traînait par terre.

– Quel âge as-tu, mon gars ? lui demandai-je.

– Douze ans, grommela-t-il, en crachant par terre.

– Dis-donc, lui dis-je, je suis Maman Jones. Tu me connais bien ? Je sais que tu as dit au contremaître que tu as douze ans, mais au syndicat, qu'est-ce que tu as dit ?

Il me lança un regard aigu et avisé. La vie lui avait appris la méfiance.

– Oh, le syndicat, c'est pas pareil. J'aurai dix ans à Noël.

– Pourquoi ne vas-tu pas à l'école ?

– Pfff ! dit-il (mais le sens était plus grave), je n'ai pas perdu encore ma jambe.

Et il regarda ses petites jambes avec orgueil. J'avais compris : les enfants allaient à l'école quand un accident les avait rendus inaptes au travail.

Comment reprocher à ces enfants de préférer l'usine ou la mine ? Les écoles étaient misérables, l'enseignement insuffisant et ennuyeux.

Les efforts incessants du syndicat, notre propagande infatigable sont parvenus à atténuer les abus les plus criants. En Pennsylvanie, des lois de plus en plus avantageuses aux enfants ont été promulguées. La fréquentation scolaire augmente tous les jours. Les écoles sont devenues meilleures dans les régions minières. Nous avons encore beaucoup de chemin à faire. Il est encore trop tôt à 14 ans (limite d'âge actuelle) pour mener la vie du trieur. Il y a encore trop peu de joie et de beauté dans la vie du mineur ; pour moi qui ai suivi jour par jour la longue lutte des mineurs, je sais que le bout du chemin est encore loin.

Chapitre XV

Moyer, Haywod et Pettibone

Au cours de l'année 1906, je m'occupai de la défense de Moyer, Haywood et Pettibone. Je pris la parole pour eux dans les réunions et je collectai de l'argent pour couvrir les frais de leur procès.

Le 17 février 1906, un samedi soir, après la fermeture des banques, des bureaux et des tribunaux, le président de la fédération des mineurs de l'Ouest, Charles H. Moyer, avait été arrêté secrètement. William D. Haywood, secrétaire du syndicat, et George A. Pettibone, représentant d'une maison de commerce, furent arrêtés peu de temps après. Les trois hommes furent enlevés et transférés dans l'État d'Idaho, où ils furent accusés du meurtre du gouverneur Steunenberg.

L'arrestation de ces hommes, dans l'exercice d'une activité avouée, se fit sans aucune formalité légale. Les policiers désignés par le gouverneur d'Idaho sur l'invitation du gouverneur du Colorado disposaient de plusieurs jours pour arrêter légalement les militants. Mais ils préférèrent attendre jusqu'au samedi soir ; ainsi les accusés ne pouvaient s'adresser à une banque en vue d'obtenir un cautionnement ; les tribunaux étaient fermés, on ne pouvait faire jouer l'*habeas corpus*. Les prisonniers ne purent donc bénéficier d'aucune des garanties que la loi assure au pire criminel.

Ils furent conduits secrètement à la prison du comté et interdiction leur fut faite de communiquer avec parents, amis et avocats. Le dimanche, vers 5 heures du matin, on les conduisit sur une voie secondaire de l'Union Depot, on les fit monter dans un train spécial qui les emmena à toute vitesse hors des frontières de l'État, brûlant tous les arrêts et passant en priorité entre Denver et Boise (Idaho).

Les trois prisonniers étaient fortement gardés par des hommes armés, mandatés par le gouverneur d'Idaho et par l'adjudant général Wells, de la garde nationale du Colorado.

Quand ils arrivèrent à Boise, on les mena à la maison pénitentiaire où ils furent mis au secret. Pendant des jours et des jours, leurs parents et amis ignorèrent tout de leur sort.

Il n'y avait pas d'autre cause à leur arrestation que la lutte sociale elle-même. La plupart des conflits sociaux de l'Idaho avaient pour centre la région de Cœur d'Alene, cette bande de terrain longue de 40 kilomètres, large de 8, où se trouvaient les riches mines de plomb. Les mineurs travaillaient douze heures par jour dans les usines, les fonderies et les mines, au milieu des exhalaisons mortelles de l'arsenic. Les poisons d'arsenic paralysent bras et jambes. Ils provoquent la chute des dents et des cheveux. Des hommes étranges travaillaient dans les mines ; créatures décharnées, aux visages creux, sans cils ni sourcils, au teint verdâtre.

C'est alors que naquit la fédération des mineurs de l'Ouest. Les propriétaires des mines opposèrent à la formation des syndicats tout le poids de l'argent, des privilèges et de la puissance de l'État. Les mineurs se défendirent avec autant de sauvagerie que ceux qui les attaquaient. La grève fut une véritable guerre, à coups de meurtres, d'attentats à la dynamite, d'emprisonnements. Les patrons firent venir des gardes armés. Le président du syndicat exhortait les mineurs à s'armer pour se défendre, eux, leurs femmes et leurs filles. Ce fut l'enfer !

En 1899, on fit sauter la mine de la Bunker Hill Company. Le gouverneur fit appel à la troupe et les choses achevèrent de se gâter. Les premières troupes étaient composées de Noirs. Les hommes étaient arrêtés et jetés en prison sans jugement. Un millier d'entre eux furent parqués dans les enclos à bétail.

Un soir, le gouverneur Steunenberg fut tué par une bombe déposée sous son portail. Une récompense de plusieurs milliers de dollars fut offerte à qui capturerait les meurtriers. Les détectives privés furent alléchés. L'agence Pinkerton s'agita. Et huit ans après la mort du gouverneur, les trois leaders ouvriers furent arrêtés sous l'inculpation de ce meurtre.

Au cours de ces huit années, la fédération des mineurs de l'Ouest avait gagné la bataille à Cœur d'Alene. La journée de huit heures était acquise. Les mineurs avaient fondé leurs propres magasins, construit des bibliothèques et des hôpitaux, créé des fondations pour les veuves et les orphelins. Les librairies avaient succédé aux cabarets et l'espérance au désespoir.

Les propriétaires des mines entretenaient des espions à l'intérieur du syndicat, de pauvres diables prêts à se vendre aux patrons d'esclaves pour un morceau de pain.

Un misérable instrument des patrons et des détectives privés, un déchet à figure d'homme, nommé Orchard, déclara appartenir à un groupe secret de la fédération des mineurs de l'Ouest qui organisait des attentats à la dynamite et des assassinats. C'est à ce groupe qu'auraient appartenu les leaders du syndicat, et c'est ce groupe, dit-il, qui était responsable de la mort, survenue huit ans plus tôt, du gouverneur Steunenberg.

Le procès eut lieu à Boise, dans l'Idaho. Avant même qu'ils aient eu la possibilité de se défendre, les trois hommes furent dénoncés par le président Roosevelt comme « indésirables ». Finalement, on les acquitta, et ceux qui avaient cru pouvoir les perdre, à cause de leurs efforts en faveur de l'humanité qui peine, durent recourir à d'autres méthodes pour ruiner la fédération des mineurs de l'Ouest.

Chapitre XVI

La révolution mexicaine

En 1910, je fus convoquée comme témoin devant le Congrès à propos de l'affaire du Mexique.

À cette époque avait éclaté la révolution mexicaine contre le despotisme brutal de Diaz.

Le parlementaire Wilson me demanda où j'habitais.

– J'habite les États-Unis, dis-je, mais je ne sais pas exactement où. Ma demeure est partout où l'on se bat contre l'oppression. C'est tantôt Washington, tantôt la Pennsylvanie, l'Arizona, le Texas, le Minnesota, le Colorado. Ma demeure est comme la semelle de mes souliers. Je l'emporte avec moi.

– Vous n'avez donc pas de domicile ?

– Mon domicile est partout où l'on combat l'injustice.

– Étiez-vous à Douglas, Arizona, au moment de l'arrestation et de l'enlèvement de Manuel Sarabia ?

– Il y avait la grève dans les mines de cuivre de Phebo Dodge, et donc j'y étais.

– Si vous vous asseyiez, Maman Jones, dit le membre du Congrès Wilson, vous seriez plus à l'aise.

– J'ai l'habitude de rester debout quand je parle et me sens mal à l'aise assise. On est trop bien.

Cela fit rire l'assistance.

« Un dimanche soir, déclarai-je, j'étais en train de tenir un meeting de rue pour les fondeurs de la métallurgie. Il y avait foule, toute la ville se trouvait là. Après la réunion, un ouvrier courut me dire : "Oh, Maman Jones, il est arrivé quelque chose de terrible à la prison. Pendant que vous parliez, un homme a été enlevé en auto. Il n'arrêtait pas de crier qu'on n'avait pas le droit, mais les flics l'ont fait taire."

"Ce doit être quelqu'un qui a fait un mauvais coup", dis-je, et je n'y pensai plus.

« Je rentrai à l'hôtel avec une douzaine de ces malheureux métallos afin de discuter avec eux, quand le rédacteur de *El Industrio* fit

irruption dans la chambre, bouleversé : "Oh ! Maman Jones, dit-il, ils ont kidnappé Sarabia, notre génie révolutionnaire !" Les enlèvements semblaient être à l'ordre du jour à cette époque-là ; l'affaire de l'Idaho venait d'avoir lieu. Le rédacteur était cramoisi et à moitié fou : "Asseyez-vous un instant, lui dis-je, et calmez-vous ; ensuite, vous me raconterez votre histoire."

« Il raconta que, pendant que je parlais à la foule et que les rues étaient désertes, une auto de la prison s'était rendue à la rédaction du journal où travaillait Sarabia pour l'enlever. Ses appels au secours avaient été étouffés, on l'avait conduit en prison et mis au secret.

"Rassemblez-moi tous les renseignements que vous trouverez, dis-je. Et qu'ils soient exacts. Et télégraphiez-les immédiatement au gouverneur. Télégraphiez aussi à Washington. Ne perdez pas un instant, si vous ne voulez pas qu'on l'assassine."

« Le soir même, nous télégraphiâmes au gouverneur et à Washington. Le lendemain, je vis le rédacteur en chef de *El Industrio* (le journal a été suspendu depuis) ; il me raconta des détails atroces. Sarabia avait encouru la haine de Diaz et des quarante voleurs qui exploitaient les péons mexicains, pour avoir traité Diaz de dictateur. Cela lui avait valu un an de prison au Mexique. Il était venu alors aux États-Unis afin de continuer à soutenir la lutte pour la libération du Mexique. La haine de Diaz l'avait suivi au-delà des frontières et finalement il venait d'être enlevé et ramené au Mexique à la demande du tyran.

"Il faut que ça cesse, dis-je. Un despote sanglant sur son trône, qui se permet à travers les frontières de piétiner la Constitution des États-Unis, pour laquelle nos aïeux ont lutté et versé leur sang ! Si on laisse faire, ces despotes mexicains passeront les frontières pour kidnapper tous ceux qui défendent la liberté."

« Ce soir-là, nous organisâmes un meeting de protestation. Nous eûmes du mal à l'annoncer, parce que tous les journaux appartenaient à la Southern Pacific Railway ou à la Copper Queen Mine, et leurs sympathies allaient évidemment aux despotes. Mais nous arrivâmes à faire circuler la nouvelle à travers toute la ville. Je parlai.

« Je ne mâche pas mes mots, je vous préviens, quand on viole la Constitution de mon pays, et qu'on piétine les libertés. Je ne relis pas mes classiques. Je ne récite pas mes prières. Je déclarai donc à l'assistance que l'enlèvement de Manuel Sarabia par la police mexicaine de connivence avec les autorités américaines était un épisode de la lutte pour la liberté. J'allai fort.

« Je me rendis à Phoenix pour voir le gouverneur qui, d'après moi, est de la race des Patrick Henry, des Jefferson et des Lincoln. Ils sont rares de nos jours. Le tout-venant se préoccupe plutôt de l'assiette au beurre que de la gamelle de l'ouvrier. J'allai donc rendre mes devoirs au gouverneur, qui donna l'ordre au capitaine Wheeler des gardes-frontières de se rendre au Mexique pour ramener Sarabia. Ce qui fut fait. »

– Comment, un soldat ? dit le parlementaire Clark.

– Le capitaine Wheeler est capitaine des gardes-frontières et, pour un capitaine, c'est quelqu'un de bien. D'habitude, je ne crois pas que des gens qui commandent des troupes sanguinaires et qui portent l'uniforme pour avoir le droit de tuer soient des gens très bien, mais le capitaine Wheeler est une exception.

« Je quittai l'Arizona pour les fourneaux des aciéries dans le Minnesota où les métallos étaient en lutte contre les gangsters de l'acier. »

Le parlementaire Wilson demanda :

– Maman Jones, savez-vous combien de temps se passa entre l'enlèvement de Sarabia à Douglas dans l'Arizona et son retour ?

– Huit jours.

Monsieur Clark demanda :

– Qui envoya le capitaine Wheeler, le gouverneur ou le président des États-Unis ?

– Ma curiosité n'est pas allée jusque-là, du moment que Sarabia a été ramené.

Un membre du Congrès me demanda si je m'étais intéressée à la Révolution mexicaine avant de m'intéresser à Sarabia.

« Bien sûr, dis-je. En 1908, j'appris que plusieurs Mexicains se trouvaient emprisonnés à Los Angeles, parce qu'ils avaient dénoncé le gouvernement de Diaz et de ses pillards. Ils étaient venus à Los Angeles pour continuer la lutte et avaient été arrêtés sous un

prétexte futile par des fonctionnaires américains, plus soucieux de la volonté des rois du pétrole et des propriétaires fonciers que de la défense des droits de l'homme. Les Mexicains emprisonnés étaient des patriotes, comme le furent Kosciuszko, Carl Schurz, Kossuth, Garibaldi et George Washington, ils faisaient la guerre à un tyran plus sanguinaire que le roi George, contre lequel nous nous sommes révoltés nous-mêmes.

« Je ne me portais pas très bien à cette époque, mais je me levai pour trouver les quatre mille dollars nécessaires pour payer des avocats, des secrétaires et les déplacements des témoins jusqu'à Tombstone, Arizona, où les patriotes mexicains devaient comparaître devant le juge Doan. Il fallait qu'ils eussent tous les moyens de défense entre les mains, je le savais, car le juge Doan n'était pas très compréhensif et les intérêts des magnats du cuivre lui tenaient plus à cœur que ceux de l'espèce humaine. Ils furent jugés et condamnés à dix-huit jours de prison à Yuma, mais je suis convaincue que nos démarches les avaient sauvés des griffes du tyran qui les aurait fait assassiner.

« On me dit qu'un autre patriote mexicain, Sylva, allait mourir dans la maison pénitentiaire de Leavenworth. J'allai le voir. Je fus indignée de trouver dans une prison américaine un homme qui n'avait commis d'autre crime que de s'opposer au capitalisme étranger exploiteur de son peuple. L'accaparement du pétrole, des mines et des terres était en train d'asservir le Mexique à la finance internationale.

« J'allai voir à ce sujet le président Taft : "Maman Jones, dit-il, si vous m'apportez des preuves tangibles, je vais voir ça de près."

« J'apportai les preuves, tout en suggérant au président de gracier ces patriotes, qui languissaient dans nos prisons

"Maman Jones, dit le président, vous me faites peur. Si je remettais le droit de grâce entre vos mains, je crois bien qu'il ne resterait plus personne en prison."

"Monsieur le président, dis-je, si le pays employait la moitié de l'argent et des forces destinés aux prisons à donner aux hommes leur chance dans la vie, il y aurait moins de prisonniers à libérer."

« En tant que patriote américaine, je n'ai jamais cessé de m'intéresser à la révolution mexicaine. Je crois que mon pays est le

berceau de la liberté. Je crois que toute défense des droits humains peut être menée sous la protection de notre bannière. C'est ici en Amérique que les Fenians irlandais ont poursuivi la lutte pour la liberté de l'Irlande. C'est ici qu'on a trouvé de l'argent pour Parnell, le patriote irlandais. C'est ici que nous avons donné asile, secours et réconfort aux patriotes russes révoltés contre le despotisme du tsar.

« Messieurs, au nom de nos héros de la révolution, au nom des héros de l'avenir, au nom de ceux dont les statues silencieuses se dressent ici même dans le Statuary Hall, je supplie votre assemblée de protéger ces Mexicains contre la tyrannie du despote sanguinaire Diaz. »

– Avez-vous été au Mexique, Maman Jones, me demanda le président.

– Je suis allée à Mexico en 1901 avec les délégués panaméricains. J'étais alors l'hôte du gouvernement mexicain. En 1911, j'y suis retournée avec Frank Hayes et Joseph Cannon. Madero venait d'être élu président tout de suite après le renversement de Diaz. J'ai eu une longue entrevue avec Francisco De la Barra, président par intérim, et avec le ministre de la Justice ; Madero nous a reçus chez lui. J'ai gardé de Madero le souvenir d'un homme admirable, possédé par le désir de soulager les souffrances de son peuple.

– Maman Jones, me dit-il, vous viendrez avec moi dans mon bureau et c'est vous qui organiserez les travailleurs pour les aider à récupérer leurs terres.

Puis, Madero fut assassiné et les troubles recommencèrent au Mexique. Obregon prit le pouvoir en 1921. Madero avait nommé ambassadeur en Espagne Antonio Villareal, un de ceux qui furent emprisonnés à Los Angeles. Quand il rentra dans son pays, la chance avait tourné ; il fut arrêté, puis relâché moyennant trente mille dollars de caution. Il vint me voir à New York.

« Vous prendrez le train de Pennsylvanie demain après-midi pour aller à Washington, lui dis-je, j'irai avec vous. Je me charge d'arranger les choses avec le gouvernement et je suis persuadée qu'on sera juste avec vous. Vous ne discuterez pas avec des ronds-de-cuir locaux, mais avec le gouvernement de la nation, le meilleur gouvernement du monde. »

Le lendemain matin nous nous rendîmes au ministère de la Justice.

– Il nous faudrait un avocat, Maman Jones ! dit Villareal.

– C'est moi l'avocat, dis-je.

J'expliquai son affaire à l'attorney du ministère et il fut acquitté. Il s'en étonna. Plus tard, un de ses amis vint me voir et me dit :

– Maman Jones, j'ai une belle terre au Mexique. Pleine de fleurs et de fruits magnifiques, avec un lac merveilleux. Elle est à vous, c'est pour ce que vous avez fait.

Je le remerciai et lui dis :

– Je ne puis accepter une récompense pour avoir agi humainement. Je ne veux pas d'attaches. Je veux rester à mon poste de combat, que ce soit en Amérique, au Mexique, en Afrique ou en Russie.

Chapitre XVII

Des femmes chantent en prison

Les mineurs de Greensburg en Pennsylvanie se mirent en grève pour obtenir une augmentation de salaire. Ils étaient honteusement payés. En réponse à ce cri d'appel, on leur expédia des constables irlandais, ceux de Pennsylvanie.

Un jour, quelques femmes exaspérées se rassemblèrent face à la mine pour huer les jaunes qui enlevaient le pain de la bouche de leurs gosses. Le shérif vint les arrêter toutes, « pour avoir troublé l'ordre public ». Logiquement, c'est les jaunes qu'il aurait dû arrêter, c'étaient eux qui troublaient l'ordre public.

Je dis à ces femmes de prendre leurs enfants et leurs bébés le jour où elles comparaîtraient devant le tribunal. C'est ce qu'elles firent, et tandis que le juge lisait les condamnations à des amendes de trente dollars ou à trente jours de prison, les enfants faisaient de telles lamentations qu'on entendit à peine la voix du vieillard. D'un air grognon, il leur demanda si elles n'auraient pas pu laisser leurs enfants à quelqu'un.

Je leur soufflai que les femmes de mineurs n'entretiennent pas des nurses ; que le Bon Dieu a donné les enfants aux mères et qu'elles en sont responsables devant lui.

On fit appel à deux agents de la police montée pour conduire les femmes en prison à une distance de douze kilomètres environ. On les fit entrer dans une voiture avec deux policiers pour les empêcher de s'enfuir. La voiture s'arrêta pour laisser monter quelques jaunes. Dès qu'il repartit, les femmes se précipitèrent sur les jaunes. Les deux policiers perdirent la tête. Les jaunes, tout écorchés, supplièrent le chauffeur d'arrêter, il répondit que c'était contre le règlement d'arrêter entre les stations. Les femmes en profitèrent pour continuer leur ouvrage. Quand on atteignit la station, les jaunes avaient l'air d'avoir couché dans la cage du tigre.

Arrivées à Greensburg, les femmes chantèrent pendant toute la traversée de la ville. Une grande foule suivit la voiture en chantant. Quand les femmes, leurs bébés dans les bras, descendirent devant

la prison, la foule les acclama longuement. Les policiers remirent les prisonnières au shérif et tous deux eurent l'air bien soulagé.

Le shérif me dit :

– Maman Jones, j'aurais préféré que vous m'ameniez cent hommes. Les femmes sont des bêtes féroces !

– Ce n'est pas moi qui vous les ai amenées, shérif, dis-je, c'est le juge de la compagnie qui vous a fait ce cadeau.

Le shérif les fit monter, les enferma toutes dans une pièce et me laissa auprès d'elles un bon moment.

Je dis aux femmes : « Chantez toute la nuit. Relayez-vous si vous êtes fatiguées ou enrouées. Dormez le jour, chantez la nuit et ne vous arrêtez pour rien au monde. Dites que vous chantez pour endormir vos bébés. J'apporterai aux petits du lait et des fruits. Tout ce que vous avez à faire, c'est chanter et encore chanter. »

La femme du shérif était nerveuse comme une petite chatte. Elle monta plusieurs fois chez les femmes pour essayer de les faire taire ; elle ne pouvait plus dormir. Puis le shérif me fit venir et me demanda de les faire taire.

– Je ne peux pas, dis-je, elles chantent pour endormir leurs petits. Téléphonez au juge pour qu'il les fasse relâcher.

Les plaintes arrivaient à la douzaine, des hôtels, des maisons meublées et autres.

– Ces femmes nous donnent un concert de chats, me dit un hôtelier.

– Ce n'est pas une façon de parler de femmes qui chantent des chansons républicaines et des berceuses à leurs enfants, dis-je.

Finalement, après cinq jours et cinq nuits d'insomnie pour toute la ville, le juge ordonna leur libération. C'était une vieille tête de mule féroce et bornée, il était furieux de s'exécuter, mais personne n'avait pu museler ces femmes.

Chapitre XVIII

Victoire en Virginie de l'Ouest

J'étais dans l'Ouest, en train de militer en faveur des Mexicains de la Southern Pacific, lorsque je lus dans le journal que la Paint Creek Coal Company, qui ne voulait pas faire l'accord avec ses ouvriers, les emmenait dans les montagnes. Je connaissais ce pays de Paint Creek. J'y avais aidé les mineurs à s'organiser en 1904 et voilà que toute la bataille était à reprendre.

Je décommandai toutes mes réunions en Californie. J'enveloppai tous mes biens dans un châle noir – je n'aime pas être encombrée quand je voyage – et je me rendis sans plus tarder en Virginie de l'Ouest. J'arrivai à Charleston le matin, j'allai à l'hôtel me laver et prendre mon déjeuner tôt, afin d'arriver à temps pour le seul train local qui desservait Paint Creek.

Le train gravissait en serpentant la montagne, parsemée de rares cabanes de mineurs. Je me fis raconter l'histoire de la grève par le garde-frein et le mécanicien. Cela avait commencé de l'autre côté de la montagne Kanawha, à Cabin Creek, un coin terrible, surnommé « la Russie ». Les mineurs y vivaient comme des serfs depuis des années, tenus en respect par les fusils de la compagnie charbonnière et par le système de paiement en bons. Le mineur se trouvait toujours sans argent, s'il voulait quitter la région. On le trompait à la pesée, on le trompait dans les magasins de la compagnie où il était forcé de s'approvisionner. Il payait un loyer exorbitant pour la cabane dans laquelle il croissait et multipliait ; pour les frais d'instruction, les frais d'enterrement, les frais de docteur et les frais de « sécurité », c'est-à-dire l'entretien des gardes armés qui lui tiraient dessus quand il se révoltait ou simplement murmurait contre une oppression qui dépassait toutes les bornes. Nul n'avait le droit de pénétrer dans la région de Cabin Creek, sans fournir une raison valable de sa présence aux gardes armés qui patrouillaient sur les routes. Tout le pays était la propriété privée de la compagnie. Les mineurs, poussés à bout, se mirent en grève – c'était une grève du désespoir.

Elle s'étendit jusqu'à Paint Creek, où les directeurs de la compagnie décidèrent de se solidariser avec ceux de Cabin Creek. Instantanément, tous les droits civils et constitutionnels furent suspendus. On donna l'ordre aux mineurs de quitter leurs maisons, sous la menace des fusils. Ils établirent une colonie de tentes à Holly Grove et à Mossey. Mais ils n'y étaient pas à l'abri des attaques des gardes, recrutés dans les grandes villes parmi les criminels et les vagabonds.

Pour protéger leurs femmes et leurs enfants sur lesquels on tirait avec des balles explosives, les mineurs dont les maisons avaient été forcées et saccagées s'armèrent comme le firent les premiers colons aux prises avec les Indiens sauvages. « Maman Jones, si vous allez dans les Creeks, c'est la mort pour vous ! me dit le garde-frein. Pas un militant n'ose y pénétrer en ce moment. Ils ont installé des mitrailleuses sur les routes et ces sbires-là, peu leur importe qui ils tuent. »

Le train s'arrêta à Paint Creek Junction et je descendis. On voyait un peu partout des gardes, armés jusqu'aux dents, qui se prélassaient.

Tout était calme et personne ne se serait douté qu'une guerre sanglante faisait rage dans ces collines silencieuses, s'il n'y avait eu tous ces fusils et tous ces visages à l'air étrange et terrifié.

Je restai là un moment à regarder les montagnes immuables quand tout d'un coup un petit garçon se précipita vers moi en poussant des cris :

– Oh ! Maman Jones ! Maman Jones ! Vous êtes venue pour rester avec nous ?

Il pleurait et se frottait les yeux avec son petit poing sale.

– Oui, mon petit, je suis venue pour rester ici, dis-je.

Un garde nous écoutait.

– C'est vrai ? dit-il.

– C'est vrai ! dis-je.

Le petit entoura mes genoux de ses bras et me tint serrée.

– Oh ! Maman Jones, dit-il, ils ont emmené mon papa et nous ne savons pas où il est, ils ont mis maman à la porte avec tous les enfants, et ils ont battu maman et ils m'ont battu aussi.

Il se remit à pleurer et je l'emmenai jusqu'à la rivière. Tout le long du chemin, il sanglota en me racontant ses chagrins, des chagrins qu'aucun petit enfant ne devrait jamais connaître ; des brutalités dont aucun enfant ne devrait être témoin.

– Regardez, Maman Jones, j'ai mal partout, là où les gardes m'ont frappé, et il enleva sa chemise de coton pour me montrer ses épaules couvertes de bleus.

– C'est les gardes qui t'ont fait ça ?

– Oui, et ils ont fait pire à maman.

Tout d'un coup il se mit à crier : «Oh ! les gardes ! Les gardes ! Maman Jones, quand je serai grand, je tuerai vingt gardes puisqu'eux ont fait mal à maman. Je les tuerai jusqu'à ce qu'ils soient morts. Tout à fait morts ! »

Je remontai au camp des mineurs de Holly Grove où pendant tout l'hiver, par la neige, le froid et la tempête, des hommes, des femmes et des petits enfants grelottaient sous les tentes de toile afin que l'Amérique devienne un pays où les gens auront une vie meilleure. J'écoutai leurs histoires. Je parlai avec Mme Sevilla qui, en l'absence de son mari qui cherchait du travail, avait été frappée au ventre par les gardes et avait mis au monde un enfant mort. Je parlai avec des veuves dont les maris avaient été tués par les gardes ; avec des gosses dont les visages terrifiés étaient plus éloquents que leur langage enfantin. J'appris comment les jaunes avaient été recrutés dans les villes, enfermés dans des wagons à bestiaux et livrés aux mines comme de la viande de boucherie.

– Je crois que la grève est perdue, Maman Jones, dit un vieux mineur dont le fils avait été tué.

– Perdue ! Pas tant qu'il vous restera du courage ! dis-je.

Je parcourais la rivière de long en large, tenant des réunions, ranimant le moral défaillant des mineurs. Je réussis à faire partir trois mille mineurs armés secrètement à travers les collines jusqu'à Charleston où nous lûmes une déclaration de guerre au gouverneur Glasscock qui, effrayé comme un lapin, nous accueillit sur les marches de son palais. Nous lui donnâmes exactement 24 heures pour se débarrasser des gardes armés, en le menaçant des foudres de l'enfer s'il ne s'exécutait pas. Il s'exécuta. Il envoya à la place la

milice d'État qui, elle au moins, était responsable devant l'État et pas uniquement devant les patrons de la compagnie.

Un soir du mois de juillet, un jeune homme, Frank Keeney, vint me voir.

– Maman Jones, dit-il, je suis allé jusqu'à Charleston pour persuader quelqu'un d'aller à Cabin Creek et je n'ai réussi à trouver personne. Les responsables nationaux du syndicat disent qu'ils ne veulent pas aller à la mort. Boswell m'a dit que vous étiez ici à Paint Creek et que peut-être vous voudriez bien aller dans la région de Cabin Creek.

– J'irai, dis-je. J'ai décidé de m'emparer de la place pour un certain temps.

J'étais bien renseignée sur Cabin Creek, on l'appelait « la vieille Russie ». L'un après l'autre, les militants avaient été battus jusqu'à l'évanouissement et jetés dans une rivière ou dans un ravin isolé. La rivière ruisselait du sang de ces braves, de ces travailleurs qui avaient tenté d'échapper à leur servitude.

– Où pouvons-nous tenir nos réunions ? demandai-je.

– Je ne sais pas, Maman Jones. La compagnie possède jusqu'au moindre grain de sable sur trente kilomètres carrés environ. Et les gardes vous arrêtent pour violation du droit de propriété.

– Y a-t-il un village libre dans le voisinage ?

– Eksdale, dit-il.

– Faites savoir que je tiendrai un meeting là-bas mardi soir. Demandez aux cheminots de faire circuler la nouvelle.

Le lundi soir un gars, nommé Ben Morris, membre du Conseil national des syndicats, vint me dire :

– Maman Jones, vous allez demain à Cabin Creek. Croyez-vous que ce soit raisonnable ?

– Ce n'est pas raisonnable, mais c'est nécessaire.

– Alors, si vous y allez, j'irai aussi, dit-il.

– Non, je crois qu'il vaut mieux que j'y aille seule. Vous représentez le bureau national du syndicat. Moi pas ; je ne viens au nom de personne. S'il arrive quelque chose et que vous soyez là, les patrons peuvent porter plainte contre le syndicat. Moi, j'y vais à titre privé. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est me mettre en prison. J'en ai l'habitude.

Il me quitta et alla directement chez le gouverneur pour lui dire d'envoyer une compagnie de miliciens à Cabin Creek puisque je m'y rendais. Puis il persuada le shérif de lui donner une garde et il me fila. En tout cas, je n'aperçus ni lui, ni la milice, en montant dans le train et en descendant.

À Eksdale, un brave commerçant m'hébergea jusqu'à l'heure de la réunion.

À la descente du train quelques mineurs m'accueillirent.

« Maman Jones, dirent-ils, savez-vous qu'un détective vous suit. Il est juste derrière vous, c'est le gars à la cravate rouge. »

Je regardai autour de moi. Je l'abordai.

– Vous vous appelez bien Corcoran ? dis-je.

– Mais oui, dit-il surpris.

– Vous êtes le même Corcoran qui m'a suivie le long de la New-River pendant la grève en 1902 ? Vous travailliez à l'époque pour la Chesapeake and Ohio Railroad et pour la compagnie charbonnière ?

– Mais oui, dit-il, mais vous savez, on change.

– Pas les rats d'égout, dis-je. Un rat d'égout ne change jamais.

Notre réunion se tint ce soir-là. Quand je me levai pour parler, je vis les miliciens que le militant national avait fait envoyer par le gouverneur. Lui-même était là. Il avait obtenu du président du syndicat local l'autorisation de participer au meeting. Il commença par expliquer aux hommes qu'il fallait être bons et patients et confiants en la justice de leur cause.

Je me levai : « Assez de balivernes », dis-je, et je le repoussai sur son siège. Les hommes hurlaient : « Assis ! Assis ! »

Il s'assit. Et je parlai.

« Les gars, vous avez fait quinze et vingt kilomètres à travers la montagne. Vos vêtements sont usés. Vos souliers sont troués. Vos femmes et vos enfants souffrent du froid et de la faim. On vous vole et on vous asservit depuis des années. Et Billy Sunday vient vous dire d'être bons et patients et confiants en la justice. En voilà des balivernes, pour des hommes dont la bonté et la patience en appellent depuis longtemps au monde qui reste sourd. »

Je voyais leurs pauvres yeux pleins de larmes. Ils me regardaient bien en face comme pour me dire : « Mon Dieu, Maman Jones, est-ce de l'espoir que vous nous apportez ? »

Quelqu'un cria : « Organisez-nous, Maman Jones ! »

Et tous scandèrent : « Organisez-nous ! Organisez-nous ! »

« Venez jusqu'à cette église dans l'ombre, là au coin et je prendrai vos adhésions, dis-je. »

Les hommes s'ébranlèrent. Dans l'obscurité, les espions ne pouvaient pas les reconnaître.

– Vous ne pouvez pas organiser ces hommes, dit le membre du conseil. Vous n'avez pas le règlement.

– Au diable le règlement ! dis-je. J'en fabriquerai un !

– Il faut qu'ils payent quinze dollars pour la carte, dit-il.

– Je leur procurerai leurs cartes, dis-je. Allons, ces pauvres malheureux n'ont même pas quinze cents à donner pour un sandwich. Tout ce qui vous intéresse c'est votre traitement, le sort de ces hommes, vous vous en moquez.

Sur les marches de l'église sombre, j'organisai ces hommes. Ils levèrent la main et promirent fidélité au syndicat.

« Maintenant rentrez chez vous, dis-je. Et ne racontez à personne que vous faites partie du syndicat. Demain matin mettez vos bleus, prenez vos gamelles, allez travailler dans la mine et faites-en sortir les autres. »

Ils se rendirent au travail. Tous ceux qui avaient assisté à la réunion furent renvoyés. Alors ce fut la grève, une grève longue et atroce. On vit arriver des enclos à bestiaux, des bannières, des miliciens. Les mineurs de Kanawha Mountains connurent la faim, le froid, les privations, plus que l'armée de Washington en lutte contre la tyrannie. Ils furent tout aussi résolus, tout aussi courageux. Des hommes mouraient dans ces montagnes pour la liberté d'autres hommes.

Un jour, quelques mineurs vinrent à Eksdale de Red Warrior Camp pour me demander d'aller leur parler. Ils étaient trente-six en bras de chemise, accompagnés d'une mule et d'un char à bancs pour moi, un fils de mineur servait de cocher. On fut obligé de me faire passer par le lit de la rivière : c'est la seule voie publique, j'aurais pu être arrêtée sur toute autre route. Les hommes prirent un

chemin plus court et plus facile par les voies C et O qui suivaient la rivière en la dominant un peu.

Tout à coup, pendant que nous avancions cahin-caha, j'entendis un cri perçant. Je regardai du côté du sentier que suivaient les mineurs. Je les vis courir en criant. J'entendis le sifflement des balles. Je sautai du char à bancs et me précipitai vers le sentier. Un des hommes cria :

– Bon Dieu, bon Dieu, Maman Jones, arrêtez-vous ! Ils tirent !

– Ne bougez pas, criai-je. Restez où vous êtes. J'arrive !

Quand j'eus grimpé jusqu'au sentier, je vis les gars serrés les uns contre les autres, et au tournant un groupe de gardes armés d'une mitrailleuse.

– Oh ! Maman Jones, arrêtez, crièrent les mineurs. Qu'ils nous tuent, nous ; mais pas vous !

– J'arrive ! Et personne ne sera tué, dis-je.

Je m'approchai des gardes et je mis la main sur le canon de la mitrailleuse. Et puis je regardai les hommes, tout simplement, sans bouger, sans mot dire. Et je fis signe aux mineurs de passer.

– Enlevez votre main, espèce de vieille sorcière ! hurla un gars nommé Mayfield, prêt à bondir sur moi, comme un tigre.

Je laissai ma main.

– Monsieur, dis-je, ce sont des gens de ma classe qui descendent dans la mine ; ce sont eux qui extraient la matière dont est faite cette arme. Cette arme est à moi. Ce sont des gens de ma classe qui ont fondu le minerai dans les hauts fourneaux et ont laminé cet acier. Ce sont ces hommes-là qui ont extrait le charbon pour alimenter les hauts fourneaux. Ce n'est pas vous que ces hommes combattent. Sans armes, le ventre vide, ils combattent ceux qui les volent et qui privent leurs gosses de leur enfance. Vous êtes payés avec de l'argent durement gagné par les ouvriers. Ce n'est pas contre vous qu'ils se battent.

Quelques-uns baissèrent les yeux, mais Mayfield dit :

– Je m'en fous. Je les tuerai tous et vous aussi.

Je le regardai bien en face :

– Jeune homme, dis-je, si vous tirez une seule balle sur ces hommes, si vous touchez à un seul de mes cheveux blancs, cette rivière sera rouge de sang, du vôtre en premier. Je ne veux pas

entendre les cris de ces hommes, je ne veux pas voir leurs larmes, je ne veux pas ressentir la douleur de leurs femmes et de leurs petits enfants. Ils passeront !

– Comme ça, cette rivière sera rouge de notre sang, hein ? ricana Mayfield.

Je lui montrai les sommets des collines.

– J'ai une colonne de cinq cents mineurs là-haut dans la montagne. Ils viennent en armes à mon meeting. Si vous déclenchez la fusillade, c'est eux qui auront le dernier mot.

Les lèvres de Mayfield se mirent à trembler comme celles d'un tigre auquel on ravit sa proie.

– Avancez ! dit-il aux mineurs.

Ils avancèrent. J'avais toujours la main sur la mitrailleuse. On les fouilla. Ils n'avaient pas d'armes. On les laissa passer.

Je redescendis vers mon char à bancs. La mule broutait l'herbe et le petit cocher était en train de fabriquer un sifflet. Je me remis en route. Le même soir, je tins mon meeting.

Mais dans la montagne il n'y avait pas cinq cents hommes en armes. Peut-être possédaient-ils quelques couteaux de poche, en tout cas, j'avais fait peur à cette bande de tueurs à gages et tout le camp de Red Warrior fut organisé.

Les mineurs me demandèrent de venir à Wineberg, un camp dans la région de Creek. Toutes les routes appartenaient à la compagnie, seul le lit de la rivière était voie publique. À cette époque de l'année, le début du printemps, les eaux sont hautes dans la rivière.

Accompagnée de West, un journaliste du *Baltimore Sun*, je me mis en route. Nous longeâmes les voies ferrées. Je rencontrai à nouveau les gardes, armés de revolvers et de mitrailleuses, et Mayfield se trouvait là.

– Vous n'avez pas le droit de marcher ici ! grogna-t-il. Propriété privée !

– Vous ne voulez tout de même pas que cette vieille dame marche dans l'eau glacée ? dit le journaliste.

– Ce serait encore trop bon pour elle. Mais elle ne le fera pas ! ricana-t-il.

– Je ne le ferai pas ? dis-je.

J'ôtai mes souliers, je retroussai ma jupe et j'entrai dans la rivière.

À Wineberg, les mineurs m'attendaient dans la rivière et sur ses rives. Les pieds dans l'eau, nous tînmes la réunion. Leurs chaussures à la main, leurs pantalons relevés, les hommes scellèrent l'alliance syndicale.

J'étais très fatiguée. Un mineur vint me proposer d'aller dans sa cabane prendre une tasse de thé.

– Votre maison se trouve sur le terrain de la compagnie, hurla un garde. Elle n'a pas le droit d'y aller !

– Je paye mon loyer ! protesta-t-il.

– C'est propriété privée, tout de même. Je l'arrêterai pour violation de propriété si elle quitte la rivière.

La lutte continuait, toujours plus acharnée. La milice devait désarmer les gardes aussi bien que les mineurs, mais évidemment elle était du parti des grands-ducs de la région. Les réunions furent interdites. Toutes les libertés civiles étaient supprimées. L'arbitraire régnait. On arrêta un grand nombre de mineurs, on les fit passer devant un tribunal militaire, sans jury, et on les condamna à dix et quinze ans d'internement à la prison de Moundsville.

Je décidai d'attirer l'attention du gouvernement national sur la situation en Virginie de l'Ouest. J'empruntai cent dollars et me rendis à Cincinnati, à Colombus et à Cleveland pour y tenir des meetings ; de là j'allai à Washington. J'avais écrit d'avance au parlementaire W. B. Wilson pour pouvoir organiser un meeting de protestation.

La réunion se tint à l'Arsenal et il y eut foule ; des sénateurs, des membres du Congrès, des secrétaires et la population. Dans ces sortes de réunions, il vient d'ordinaire de brillants orateurs qui font de belles phrases. Le parlementaire Wilson pria le public de ne pas s'offusquer de mon langage, s'il m'arrivait de prononcer des mots qu'on n'entend pas d'habitude à Washington.

Je racontai ce qui se passait dans la Virginie de l'Ouest et les procédés antiaméricains qu'on y appliquait. Je parlai de la suppression des libertés civiles par l'autorité militaire. Je parlai des arrestations en masse et des jugements arbitraires des conseils de guerre.

« Nous sommes ici dans la ville où siège le gouvernement d'une des meilleures républiques du monde. Si ce gouvernement laisse passer de tels crimes contre les citoyens de la Virginie de l'Ouest, je propose qu'on mette en berne le pavillon, emblème du gouvernement constitutionnel, et qu'on hisse un drapeau portant ces mots : "Drapeau de la ploutocratie américaine" ».

Le lendemain à midi on fit descendre au bureau de la prison tous les prisonniers condamnés par le tribunal militaire, sauf deux, et on leur fit signer leur libération.

De Washington, je me rendis en Virginie de l'Ouest pour poursuivre mon travail. La veille, un patron du nom de Quinn Morton, le shérif du comté de Kanawha Bonner Hill, des gendarmes et des gardes, conduisirent un train blindé, mitrailleuses braquées, au travers du campement de mineurs, Holly Grove, pendant leur sommeil. On avait tiré sur les tentes paisibles des mineurs endormis. Il y avait des blessés et des morts. Un certain Epstaw, s'étant levé de son lit pour cueillir quelques enfants en leur disant de s'enfuir, eut les jambes brisées par une rafale. Des femmes furent blessées. Les enfants hurlaient, épouvantés.

Il n'y eut pas d'arrestation.

Trois jours plus tard, le garde Fred Bobbett fut tué dans une bagarre. Immédiatement, cinquante grévistes et des militants furent arrêtés sans aucun mandat.

Je me rendis à Boomer où les dirigeants du syndicat étaient tous des étrangers et j'allai à Long Acre pour obtenir de chaque syndicat local qu'il élise un délégué qui irait demander au gouverneur de mettre fin au despotisme militaire.

Je rassemblai tous ces délégués dans une église et je leur expliquai comment parler à un gouverneur. Nous prîmes le train pour Charleston. Je jugeai qu'il valait mieux que les délégués soient reçus par le gouverneur en mon absence. Après leur avoir conseillé de garder leur sang-froid j'allai donc à l'hôtel où nous devions nous retrouver.

Comme je marchais dans la rue, un énorme type, Dan Cunningham, m'empoigna par le bras en disant : « C'est vous que je cherche ! » Il me conduisit à Roughner Hotel et envoya chercher un mandat d'arrêt contre moi. Puis on me fit monter dans un train qui

me conduisit à Pratt et je fus livrée aux autorités militaires. Elles ne s'attendaient pas à me voir et n'avaient pas préparé d'endroit pour m'enfermer. Alors, un docteur nommé Hansford et sa femme se chargèrent de moi et de quelques militants qui avaient été arrêtés également. Le lendemain, je fus mise au secret et gardée par des soldats qui faisaient les cent pas nuit et jour devant la porte. Je ne pouvais voir personne. Je dois rendre au moins cette justice aux militaires de la Virginie de l'Ouest : ils n'ont pas la brutalité et la cruauté froide de ceux du Colorado.

Quelques semaines plus tard, nous fûmes traduits en justice. Le tribunal avait envoyé deux avocats jusque dans mon enclos pour me défendre devant cette cour militaire. Je refusai de reconnaître la compétence de ce tribunal et l'abolition des tribunaux civils. Arrestation et procès étaient anticonstitutionnels. Je déclarai au juge que tel était mon point de vue. Je refusai de participer aux débats.

Je fus accusée de meurtre. Je fus condamnée comme les autres à vingt ans de pénitencier. Je ne fus pas envoyée tout de suite en prison, mais on me garda cinq semaines dans un camp militaire. Je ne savais pas ce qu'on allait faire de moi. Mes gardiens étaient de bons jeunes gens, respectueux et polis, excepté un nommé Lafferty et un autre rat d'égout dont ma mémoire a refusé de retenir le nom.

C'est alors que vint le secours : il arriva de Californie. Le grand rédacteur du *San Francisco Bulletin*, Fremont Older, un noble cœur, envoya sa femme à l'autre bout du pays jusqu'à Washington. Elle eut un entretien avec le sénateur Kearns. De Washington, elle vint me voir. Elle reprit toute l'histoire dès le début, depuis le commencement de la grève jusqu'à mon arrestation illégale et mon emprisonnement. Elle en fit paraître le récit dans le *Collier's Magazine*. Elle avait exposé la situation au sénateur Kearns, qui demanda immédiatement au Congrès de se charger d'une enquête approfondie.

Par la lucarne de ma prison, quelqu'un me jeta un numéro du *Cincinnati Post*, qui contenait un article sur les efforts de Wall Street pour étouffer l'enquête. « Si Wall Strett arrive à ses fins, pensai-je, si la grève est brisée, alors c'est l'esclavage pour des années dans les mines de l'Ouest. »

Je décidai d'envoyer un télégramme au sénateur Kearns par mon réseau clandestin à moi. Il y avait un trou dans le plancher de ma cellule. Un lambeau de tapis le recouvrait. Je soulevai le tapis et j'entrechoquai deux bouteilles à bière. Un soldat de mes amis rampa jusqu'au-dessous de ma cellule pour voir « ce qui se passait ». Il m'avait déjà glissé des petites choses, et moi je lui avais donné le peu que j'avais à donner : une pomme, un illustré. Cette fois, je lui donnai le télégramme avec ordre de le porter à cinq kilomètres de là, au bureau de poste d'une autre ville. Il me promit de le faire.

« C'est du bon boulot, Maman Jones ! » dit-il.

Ce soir-là, après le service, il fit cinq kilomètres à pied avec le télégramme. Et le télégramme partit.

Le lendemain, à Washington, le Sénat aborda la question de l'enquête dans les mines de Virginie.

Le sénateur Goff de Clarksburg, qui était actionnaire de ces mines, se leva de son siège pour déclarer que la Virginie de l'Ouest était absolument calme avant l'arrivée des agitateurs. « Et la grand-mère de tous les agitateurs de ce pays, ajouta-t-il, c'est cette vieille Maman Jones. Je viens d'apprendre par le gouverneur qu'elle n'est pas du tout en prison, mais tout simplement détenue dans une très agréable pension de famille. »

Le sénateur Kearns se dressa.

« Je viens de recevoir un télégramme que m'envoie de son agréable pension de famille cette vieille femme de 84 ans. Je tiens à vous en donner lecture », dit-il.

À l'étonnement des sénateurs et de la presse, il lut alors mon télégramme. Ils avaient cru, en emprisonnant la vieille femme, enfermer sa voix entre quatre murs.

« Du fond de la prison militaire de Pratt en Virginie de l'Ouest, au seuil de ma quatre-vingt-quatrième année, je vous apporte le témoignage de l'angoisse, des gémissements et des larmes des hommes, des femmes et des enfants de cet État. Du fond de cette prison, je vous supplie, pour l'honneur de la nation, de poursuivre votre enquête et vous serez bénis par toutes les générations à venir. »

Alors le Sénat se mit en mouvement. Il nomma une commission d'enquête.

Une heure après cette décision, le capitaine de la milice, Sherwood, qui était resté un homme en dépit de son uniforme, me dit :

– Maman Jones, le gouverneur m'a téléphoné pour que je vous conduise immédiatement à Charleston. Vous n'avez que vingt-cinq minutes pour prendre le train.

– Que me veut le gouverneur ? dis-je.

– Il ne l'a pas dit.

Quand j'arrivai au bureau du gouverneur, il me fallut attendre un bon moment, car le gouverneur et les propriétaires des mines s'étaient enfermés en conférence secrète : ils voulaient convenir de la manière dont ils accueilleraient l'enquête du Sénat.

Quand enfin il me reçut, le gouverneur Hatfield, qui avait succédé au gouverneur Glasscock, me dit que dès son élection il avait tout fait pour tenter de mettre fin à la grève.

« J'aurais pu y mettre fin en vingt-quatre heures, dis-je. J'aurais obligé les patrons, continuai-je, à tenir compte des revendications ouvrières. J'aurais pris les 650 000 dollars dépensés pour la milice pendant cette grève et avec cet argent j'aurais fait construire des écoles, des terrains de jeux et des bibliothèques afin d'améliorer l'état physique et le niveau intellectuel des habitants de la Virginie de l'Ouest, pour en faire de vrais citoyens. Alors on aurait eu moins d'enfants dans les mines et dans les usines, plus tard moins de prisonniers dans les prisons et moins d'hommes et de femmes obligés de se soumettre à des conditions de vie humiliantes pour un Américain. »

Le lendemain, il assista au congrès des mineurs qui siégeait à Charleston. Je lui dis :

– Gouverneur, demain je quitte la ville.

– Où allez-vous ?

– Je vais consulter un spécialiste des maladies mentales. J'ai perdu mon équilibre depuis mon emprisonnement.

– Vous ne savez pas que je suis docteur ? dit-il.

– Vos pilules ne me guériraient pas, dis-je.

Peu après ce congrès, le gouverneur Hatfield rapporta toutes les condamnations de la cour martiale et libéra tous les prisonniers,

sauf huit. Les patrons reconnurent les syndicats et l'on mit fin à nombre d'abus.

Les travailleurs pouvaient être reconnaissants au sénateur Kearns. Il était honnête et équitable, c'était un homme bien. Cependant, quand il se représenta aux élections, les ouvriers de l'Indiana – honte à eux – élurent un certain Watson, ennemi mortel du progrès social. Je fus profondément affectée par son échec et par l'ingratitude des ouvriers. C'est grâce à son influence que les portes des prisons s'ouvrirent, que d'infâmes conditions de vie furent portées à la connaissance du public. Je compris que c'était la déception d'avoir été battu qui provoqua la maladie qui mit fin à la vie courageuse et héroïque d'un des rares amis de la classe ouvrière.

Un jour, alors que je me trouvais à Washington, un homme vint me voir, envoyé, disait-il, par le général Elliott. Celui-ci avait la charge des prisonniers condamnés à la maison pénitentiaire par la cour martiale au cours de la grève. Je n'oublierai jamais le spectacle qu'offrait la gare de Pratt, le jour où on avait emmené les hommes à Moundsville ; les femmes hurlantes, les enfants qu'on empêchait d'embrasser leurs pères. Le général Elliott avait un cœur de pierre : ni les larmes, ni les sanglots ne le touchaient.

Et voici qu'il m'envoyait un de ses amis pour me demander une lettre de recommandation pour le Congrès.

– C'est vraiment le général Elliott qui vous envoie ?

– Oui.

– Alors, dites au général que rien ne me ferait plus plaisir que de vous donner la lettre, mais ce serait une lettre pour l'envoyer au diable et non pas au Congrès.

Chapitre XIX

Gardes et gardiens

À l'automne de 1912, j'allai à Eksdale, Virginie de l'Ouest. Une grève était en cours depuis quelque temps déjà dans cette région de charbonnages. Elle se prolongeait dans une morne lassitude et je décidai de faire quelque chose pour ranimer les grévistes et le public.

Je fis appel à six hommes auxquels je pouvais me fier et je leur dis de se rendre le long des rivières on se trouvaient les camps des mineurs et de convoquer les travailleurs à Charleston à une heure de l'après-midi ; ils ne devaient apporter ni gourdins ni revolvers.

Le mardi après-midi, à Charleston, je rencontrai mes hommes au lieu convenu. La population des camps était venue au complet. Je dis aux gars de me suivre à travers les rues de Charleston. Et ils vinrent, portant une bannière sur laquelle on pouvait lire : « Néron jouait du luth, tandis que Rome brûlait. » « Néron » c'était le gouverneur qui jouait les airs du capitalisme pendant que l'État périssait. Sur une autre bannière, on lisait à l'adresse d'un certain garde que les ouvriers détestaient particulièrement à cause de sa brutalité excessive : « Si G... ne quitte pas la ville avant six heures, il sera pendu à un poteau télégraphique. »

S'il ne fut pas pendu, c'est qu'il quitta la ville avant l'heure fixée.

Nous nous rassemblâmes devant le bâtiment fédéral. J'allai trouver le gouverneur pour lui demander courtoisement de sortir, car les meilleures familles de Virginie donnaient une réception sur les pelouses et souhaitaient le voir. Je voyais bien qu'il voulait y aller, mais il n'osait pas.

– Maman Jones, dit-il, je ne peux pas, mais je vaux mieux que vous ne le pensez.

– Venez, dis-je, en le tirant par les pans de son habit. Il secoua la tête. Il avait l'air d'un enfant effrayé et j'eus pitié de lui ; c'était un homme bon, mais faible ; il n'avait pas le courage de ses sentiments ; il n'était pas à la hauteur d'une situation qui exigeait une grande force d'âme et de caractère.

Sur les marches du perron, je lus une adresse au gouverneur le priant d'en finir avec les gardes armés de l'assassin Balwin Felts. Nous lui demandions de rétablir les traditions américaines en Virginie de l'Ouest. Je nommai une délégation pour remettre le document selon les formes, entre les mains du gouverneur. En conclusion, je m'adressai à la foule :

– Et maintenant, rentrez chez vous. N'allez pas au cabaret. Gardez votre argent. Vous en aurez besoin.

– Pour quoi faire, Maman Jones ? s'écria quelqu'un.

– Pour vous armer, dis-je. Rentrez chez vous et relisez les immortelles paroles de Washington aux pionniers : « Achetez les armes », dit-il, à ceux qui luttaient pour la liberté contre ceux qui ne voulaient rien entendre.

Ils se dispersèrent paisiblement pour aller acheter tous les fusils qu'ils purent trouver chez les armuriers de Charleston. Ils décrochèrent les vieilles haches des murs de leurs cabanes. Comme les *Minute Men* de la Nouvelle-Angleterre, ils remontèrent chez eux avec la résolution des soldats de la liberté.

Le lendemain matin, l'alerte était donnée. Le Sénat des États-Unis attirait l'attention du gouverneur sur la guerre civile qui se préparait à six cents kilomètres de la capitale. Les membres du gouvernement national à moitié endormis ouvrirent l'œil du côté de la Virginie de l'Ouest. On ordonna immédiatement une enquête sénatoriale pour dépister le chancre qui rongeait jusqu'à la moelle l'industrie charbonnière. Une fois de plus, l'ensemble du pays put entendre le cri si longtemps étouffé des mineurs en lutte.

Chapitre XX

Le gouverneur Hunt

En 1915, je me rendis en Arizona pour m'occuper de la fédération des mineurs de l'Ouest. Toutes les mines de cuivre de la région étaient en grève. De grandes fortunes étaient en train de s'édifier au cours de la guerre et les mineurs exigeaient leur part. Ed Crough, un très bon organisateur, était avec moi.

La grève des mineurs de l'Arizona fut une des plus extraordinaires dans l'histoire du mouvement ouvrier américain. C'est au gouverneur Hunt, cette personnalité exceptionnelle, qu'elle dut son caractère pacifique et son heureux dénouement.

Aux revendications des mineurs, les rois du cuivre, qui régnaient sur cette région depuis trente ans comme des despotes couronnés, répliquèrent par un lock-out de toutes les mines. Les patrons de la compagnie quittèrent la ville. Ils organisèrent des campements pour leurs fidèles jaunes, plus attachés à leurs maîtres qu'à leur classe.

Alors le gouverneur passa aux actes. Ce fut pour maintenir la paix. Il autorisa le shérif de la région minière à désigner quarante grévistes qui seraient responsables de toute atteinte aux propriétés et de toute violence envers les hommes. Il déclara que les enclos, si on en dressait, serviraient pour les gardes qui pousseraient à la violence, aussi bien que pour les grévistes. Il refusa de laisser entrer les jaunes en Arizona sous la protection des troupes d'État, comme on l'avait fait au Colorado.

Un soir, au cours de la grève, je parlai devant une grande assemblée composée de la population et des mineurs.

« Je suis heureuse, dis-je, de voir dans l'assistance tant d'hommes et de femmes du syndicat. Je suis convaincue que chacun des présents, homme ou femme, est un membre loyal du syndicat. Je songe aux États-Unis, à l'union de tous nos États ; si l'union fait la force de notre nation, comment ne ferait-elle pas, je vous le demande, celle des travailleurs ? Ce qu'un État séparé ne pourrait accomplir, ce qu'un mineur seul ne pourrait obtenir contre une corporation

puissante, l'union des travailleurs l'obtiendra. Et s'il a suffi à un citoyen américain de se conformer à ce principe essentiel, cela doit suffire aussi à un travailleur. »

La grève dura quatre mois, pendant lesquels aucun désordre ne se produisit. Bien que les mineurs dussent faire des kilomètres dans la montagne pour se procurer leur bois de chauffage, ils ne touchèrent pas à un seul morceau du bois de charpente qui s'empilait un peu partout et qui appartenait aux patrons.

Les patrons étaient partis sans rien emporter ; ils avaient laissé leurs maisons pratiquement ouvertes. Quand ils revinrent, ils trouvèrent tout en place.

Un incendie provoqué par un court-circuit se déclara dans une des usines. Les grévistes firent la chaîne avec des seaux pour éteindre le feu. Deux d'entre eux furent blessés.

Les journaux à la solde des propriétaires de mines accusèrent les mineurs d'avoir mis le feu à l'usine et oublièrent de dire que les grévistes l'avaient sauvée. Comme on ne pouvait accuser les grévistes de violence, les capitalistes décidèrent « d'avoir » le gouverneur Hunt.

Malgré leur vigoureuse campagne de mensonges et de calomnies, le gouverneur Hunt fut élu aux élections primaires, et aux suivantes. L'élection fut contestée. Il fut invalidé. Et on fit cadeau du poste à un vil instrument des intérêts patronaux, Campbell.

Entre-temps, les mineurs avaient gagné la grève. Ils avaient obtenu d'importantes augmentations de salaire et la reconnaissance d'un comité permanent pour la défense des revendications, qui servirait d'intermédiaire entre les patrons et les mineurs.

Cette grève prouva que lorsque les intérêts financiers ne contrôlent pas le pouvoir d'État, la voix de la classe ouvrière arrive à se faire entendre. Mais elle a bien du mal à s'élever par-dessus le crépitement des mitrailleuses.

Je fis la connaissance du gouverneur Hunt, homme juste et humain. Un jour, je le vis arrêter sa voiture pour demander où il allait à un pauvre homme qui portait sur le dos un ballot de couvertures. L'homme était un *blanket-stiff*, un journalier. Ses vêtements étaient poussiéreux, ses souliers bâillaient. Il dit où il allait.

« Montez », dit le gouverneur en ouvrant la portière.

L'homme secoua la tête en regardant ses vêtements et ses souliers.

Le gouverneur comprit.

« Montez donc, dit-il en riant. Ça n'a pas d'importance, c'est la propreté du cœur qui importe. »

Le gouverneur Hunt n'oubliait jamais qu'il était un homme comme les autres.

Une fois le gouverneur Campbell en place, les patrons reprirent du poil de la bête. Les mineurs, en réglant le conflit avec les rois du cuivre, avaient accepté de renoncer à leur carte syndicale en échange du comité permanent de revendications. C'est ainsi qu'ils vendirent leur droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Ils s'étaient privés du soutien puissant d'une organisation nationale. Leurs revendications ne furent plus prises en considération. Privés de tous leurs moyens, ils n'en imposèrent plus aux patrons. Beaucoup des promesses faites ne furent jamais exécutées.

Le coût de la vie pendant la guerre monta en flèche. Les actions des mines de cuivre enrichirent d'un jour à l'autre leurs détenteurs, tandis que le mineur, qui payait cher sa nourriture et tout le nécessaire, était considéré comme un mauvais patriote s'il essayait d'attirer l'attention sur sa misère. À la moindre plainte, il devenait « un agent du Kaiser ». Pendant que les jeunes gens mouraient sur le front et que les mineurs souffraient à l'arrière, les rois du cuivre devenaient plus puissants que les souverains ennemis.

Le feu qui couvait depuis si longtemps éclata en incendie. Le 27 juin 1917, les mineurs, excédés de tant d'injustice, se mirent en grève dans la mine de Cooper Queen, une des plus riches du monde.

« Ce sont les IWW ! » [1], hurlèrent les rois du cuivre aux poches gonflées à craquer. C'étaient eux-mêmes pourtant qui avaient chassé des mines la Federation of Labor, moins révolutionnaire.

Le travail cessa complètement. Les stocks diminuèrent. Wall Street hurla : « Agents des Allemands ! » Et personne ne voulut écouter les histoires d'heures supplémentaires non payées, sous prétexte de la guerre. Peu importait que le mineur fût volé et ne pût vivre de son salaire.

1 Industrial Workers of the World.

Fusils, revolvers, mitrailleuses arrivèrent à Bisbee, comme sur le front de France.

« Qu'on les fasse rentrer dans les mines à coups de fusils », dirent les patrons.

Alors, le 12 juillet, 1 086 grévistes et ceux qui avaient pris leur parti furent entassés à coup de crosse dans des camions à bestiaux qui n'avaient même pas été nettoyés. Entassés dans ces camions amenés exprès, ils furent déportés dans une région déserte. On les y abandonna sans eau, sans nourriture, hommes, femmes et enfants. Il y avait là des chefs de famille. Des hommes qui avaient acheté des bons de la Liberté, pour que vienne enfin le règne de la démocratie. Des avocats qui avaient défendu en justice la cause des grévistes. Des épiciers qui avaient vendu des vivres aux femmes des grévistes. Au désert tous, pour y mourir de faim et de soif ! « Ce sont les IWW », proclamaient les journaux en première page. En dernière page, on pouvait lire la hausse des actions du cuivre.

À l'abri des plis du drapeau, les kidnappeurs d'ouvriers ne risquaient rien. N'étaient-ils pas d'ailleurs l'élite de Bisbee ?

Le président envoya une commission d'enquête. On avait besoin du cuivre pour la production de guerre. Il fallait pouvoir compter sur les ouvriers. La commission prit connaissance des conditions abominables dans lesquelles on avait déporté des citoyens américains. Elle fit un rapport entièrement en faveur de la cause ouvrière. Elle déclara que les déportations étaient un scandale.

Le président Wilson accepta les conclusions de la commission, mais les journaux de l'Arizona se gardèrent bien de le publier.

Cette fois, les ouvriers avaient compris. Aux élections suivantes, le gouverneur Hunt fut élu. L'Assemblée avait voté la loi infâme qui asservissait les ouvriers : la loi « Travaille ou bats-toi ». Selon cette loi, tout homme qui participait à une grève était automatiquement envoyé dans les tranchées. Une des premières choses que fit le gouverneur Hunt fut d'opposer son veto à cette loi qu'il appelait « la forme la plus détestable de la tyrannie ».

Cette lutte de la classe ouvrière dans l'Arizona améliora la condition des travailleurs qui, partout et à tout moment, envers et contre tout, doivent combattre pour leur propre libération.

Chapitre XXI

Dans les prisons de Rockefeller

Je me trouvais à Washington quand éclata dans le Colorado du Sud la grande grève des charbonnages contre la société Rockefeller. Dix ans plus tôt, l'exploitation et la tyrannie du patronat, trop longtemps supportées, avaient provoqué une grève qui fut réprimée par la violence et la famine. Mais l'amertume et le désespoir des ouvriers continuèrent de couver, bien après que la rébellion ouverte se fut éteinte. Finalement, après dix années de soumission, la braise ardente jaillit en incendie.

Je lus un jour dans le journal que le gouverneur Ammons du Colorado avait dit que Maman Jones n'aurait pas l'autorisation de se rendre dans le bassin du Sud où la grève faisait fureur.

Ce soir-là, je pris le train direct pour Denver. Je retins une chambre à l'hôtel où je descendais d'habitude. Puis je me rendis au siège du syndicat des mineurs, et de là à la gare pour prendre un billet et une couchette à destination de Trinidad dans le bassin du Sud.

Quand je regagnai l'hôtel, un homme qui avait rempli sa fiche en même temps que moi s'approcha et me dit :

– Vous allez à Trinidad, Maman Jones ?

– Naturellement, dis-je.

– Maman Jones, je vous préviens que le gouverneur a mis des détectives à l'hôtel et à la gare pour vous surveiller.

– Les détectives, ça ne me trouble pas, répondis-je.

– Il y en a deux dans le vestibule, un en haut de l'escalier et deux ou trois à la gare en train de surveiller les grilles pour voir ceux qui prennent les trains vers le Sud.

Je le remerciai du renseignement. Cette nuit-là, une heure environ avant que les voitures soient avancées, j'allai directement à l'endroit où elles se trouvaient garées, prêtes à être accrochées. Je me rendis au poste d'aiguillage.

Il y avait là un vieil aiguilleur. Il éleva sa lanterne pour me voir.

– Oh ! Maman Jones, dit-il, comme ça, c'est vous qui vous baladez au milieu de mes aiguilles ?

– C'est moi en personne, dis-je, mais je ne me balade pas. J'ai une couchette pour aller dans le Sud et le voudrais savoir si les trains sont déjà formés. Je veux monter.

– Asseyez-vous là, dit-il, je n'en sais rien, je m'en vais voir.

J'étais sûre qu'il comprenait sans explication ce que je faisais là.

– Je voudrais que vous rameniez le contrôleur, dis-je. Il partit en balançant sa lanterne. Deux minutes plus tard il revint avec le contrôleur.

– Qu'est-ce qu'il vous faut, Maman Jones ? dit celui-ci.

– Je voudrais savoir si les couchettes sont déjà faites ?

– Vous voulez monter tout de suite, Maman Jones ?

– Oui.

– Alors, votre couchette est prête.

Je lui montrai mon billet et il me guida à travers les voies.

– Maman Jones, dit-il, en ce moment, je vous connais, mais tout à l'heure je trouverai peut-être plus commode de ne jamais vous avoir rencontrée.

– Je comprends, dis-je. Et voilà deux dollars pour le chef mécanicien. Dites-lui de laisser descendre Maman Jones avant le passage à niveau de Santa Fé. Ce sera de bonne heure.

– Ne vous en faites pas, dit-il.

Je montai dans le train sur les voies et je dormais quand il entra en gare pour prendre les passagers à destination du Sud. Je dormais toujours quand il quitta la gare.

Tôt le matin, le contrôleur me réveilla. « Maman Jones, dit-il, le chef mécanicien va arrêter le train pour vous. Préparez-vous à sauter. »

Quand le train ralentit au passage à niveau, le contrôleur vint m'aider à descendre.

– Vous êtes là pour faire du boulot, Maman Jones ? dit-il.

– Bien sûr, dis-je. Et vous, vous avez arrêté le train rien que pour moi ?

– Bien sûr !

Il agita la main, tandis que le train s'éloignait.

– Adieu, Maman Jones !

Il était très tôt. J'arrivai dans la petite ville de Trinidad où je déjeunai. À la gare, un groupe de soldats guettait mon arrivée. Mais

aucune Maman Jones ne sortit de la gare, et le groupe fit demi-tour pour rentrer à la caserne, juste en face de l'hôtel où je me trouvais.

Il y avait plus de trois heures que j'étais à Trinidad quand ils découvrirent ma présence. Ils téléphonèrent au gouverneur. Ils téléphonèrent au général Chase qui commandait la milice.

– Maman Jones est à Trinidad ! dirent-ils.

– Impossible ! dit le gouverneur.

– Impossible ! dit le général.

– Elle y est quand même !

– Nous ne faisons que surveiller les hôtels et les gares, dirent-ils.

– Elle est ici quand même !

Mon arrestation fut décidée.

Une délégation de mineurs vint me voir.

– Les gars, dis-je, on va m'arrêter, mais pas de bagarre. Laissez-les faire, tout simplement.

– Maman Jones, dirent-ils, nous n'allons pas vous laisser arrêter.

– Je vous dis que si. Qu'ils aillent jusqu'au bout.

Comme nous étions là à bavarder, j'entendis les bruits de pas dans l'escalier.

– Les voilà, dis-je, et nous restâmes assis tranquillement à les attendre.

La porte s'ouvrit. C'était un groupe de miliciens.

– C'est moi que vous venez chercher, les gars ? dis-je.

Ils avaient l'air gêné.

– Faites votre valise et suivez-nous, dit le capitaine.

Ils me firent descendre l'escalier et me firent entrer dans une auto qui attendait devant la porte.

Les mineurs nous suivirent. L'un d'eux avait les joues ruisselantes de larmes.

« Maman Jones, cria-t-il, si je pouvais aller à votre place ! »

En nous rendant d'abord à la prison, nous croisâmes de la cavalerie, de l'infanterie et des gardes armés, envoyés par le gouverneur pour mettre en échec les mineurs. Ordre était donné de me conduire à l'hôpital des sœurs, dont une partie était transformée en prison militaire. On m'enferma dans une petite pièce aux murs blanchis à la chaux, où se trouvaient un lit de camp, une chaise et une table. Je restai neuf semaines entre ces quatre murs sans voir

un être humain, excepté les sentinelles muettes. Il y en avait une de chaque côté de la porte ; deux au milieu du hall, une à l'entrée du hall, deux à l'entrée de l'ascenseur au rez-de-chaussée.

Devant ma fenêtre, une sentinelle faisait les cent pas nuit et jour, jour et nuit, baïonnette au canon.

« Les gars, dis-je aux deux muets qui se tenaient à la porte, la grande Standard Oil a rudement peur d'une vieille femme. »

Ils retinrent un sourire.

Les repas m'étaient envoyés par les sœurs. Ils n'étaient pas somptueux, évidemment. Tout au long de ces neuf semaines, je ne vis personne, je ne reçus ni lettres, ni journaux. Je n'avais pas d'autre spectacle que le paysage et la baïonnette qui étincelait au soleil.

Finalement, M. Hawkins, l'avocat des mineurs, eut l'autorisation de me voir. Puis, un dimanche, le colonel Davis vint me dire que le gouverneur désirait me voir à Denver.

Le colonel et un de ses officiers vinrent me chercher ce soir-là à 9 heures. En traversant le hall, je remarquai qu'il n'y avait pas un soldat en vue. Il n'y en avait pas dans l'ascenseur. Il n'y en avait pas à l'entrée. Tout était plongé dans un silence étrange. Personne aux alentours. Une automobile fermée nous attendait. Nous y montâmes tous les trois.

« Demi-tour», dit le colonel au chauffeur.

Nous suivîmes des rues sombres et solitaires. Les rideaux de la voiture étaient baissés. Il faisait aussi noir dehors que dedans. Ce fut la seule fois de ma vie où je crus ma fin arrivée ; je pensais qu'il fallait dire adieu à la vie ; et je décidai de me battre comme une enragée avant d'y passer.

Quand nous arrivâmes au passage à niveau de Santa Fe, on me mit dans le train. J'éprouvai un immense soulagement : la grève ne faisait que commencer, il me restait encore beaucoup à faire. Je me couchai et je dormis jusqu'à Denver. Là, je fus reçue par le général Chase, un monstre qui avait un glaçon à la place du cœur. D'abord, il m'emmena au Brown Palace Hotel. Je lui demandai la permission de descendre dans un hôtel moins aristocratique, celui où j'avais l'habitude de descendre. Il y consentit et m'annonça qu'il m'accompagnerait chez le gouverneur à 9 heures.

Le matin, on me conduisit devant le gouverneur qui me dit :

– Je vous rendrai la liberté, si vous ne retournez pas dans la zone de grève.

– Gouverneur, dis-je, j'y retourne.

– Je crois que vous feriez bien de tenir compte de mon conseil, dit-il, et de faire ce que je juge bon pour vous.

– Gouverneur, dis-je, si Washington avait pris ses instructions auprès de gens comme vous, nous serions encore gouvernés par les descendants du roi George. Si Lincoln avait pris ses instructions auprès de vous, Grant ne serait jamais allé à Gettysburg. Je crois qu'il vaut mieux que je ne suive pas vos conseils.

Je restai une semaine à Denver. Puis je pris un billet et une couchette pour Trinidad. J'avais juste en face de moi, de l'autre côté du couloir, le détective de Rockefeller, Reno. Très tôt le matin, des soldats me réveillèrent.

– Levez-vous, dirent-ils, et descendez au prochain arrêt !

Naturellement je me levai et je descendis avec les soldats à Walsenburg, à cinquante kilomètres de Trinidad.

Le chef mécanicien et le chauffeur quittèrent leur train quand ils me virent descendre avec les soldats.

– Qu'est-ce que vous allez faire à cette vieille femme ? dirent-ils. Le train ne partira pas, tant que vous ne l'aurez pas dit.

Les soldats ne répondirent pas.

– Remontez sur votre locomotive, les gars, dis-je. Un jour tout ira bien.

Des larmes coulaient le long de leurs joues et quand ils les essuyèrent il restait sur leurs visages de longues traînées noires.

On m'enferma dans une cave au-dessous du palais de justice. C'était un endroit terrible, sombre, glacial et ruisselant d'humidité. Je dormais le jour, tout habillée et la nuit, armée d'une bouteille à bière, je me battais avec de gros rats d'égout. « Si je sors de ce cachot, pensais-je, c'est comme ça que je me battrai avec les rats d'égout humains. »

Les militaires me gardèrent dans ce trou noir pendant vingt-six jours. Je ne voulais pas céder. Je ne voulais pas quitter l'État. J'aurais pu obtenir ma liberté à n'importe quel moment si j'avais cédé. Le général Chase et ses bandits croyaient qu'en restant dans cette cave

glaciale j'attraperais une bronchite ou une pneumonie. Pour eux, la question de la « vieille Jones » aurait été réglée. Le colonel Berdiker, qui avait charge de moi, me dit :

– Maman Jones, je ne me suis jamais trouvé dans une situation aussi pénible. Vous ne voulez pas aller à Denver et quitter la région des grèves ?

– Non, colonel, je ne veux pas.

Les heures étaient longues dans ce souterrain. Le jour, c'était un crépuscule perpétuel, et la nuit c'était l'obscurité totale. J'observais les pieds des passants par le soupirail : pieds de mineurs dans de vieux souliers ; pieds de soldats dans du bon cuir gouvernemental ; souliers des femmes aux talons éculés ; souliers troués des enfants, pieds nus des gamins. Les enfants se mettaient à quatre pattes et me faisaient des signes, mais les soldats les chassaient.

Un matin qu'on m'apportait mon pain rassis et mon mauvais café, le colonel Berdiker me dit : « Maman Jones, ne mangez pas cette saleté. »

À partir de ce moment, c'est lui qui me fit envoyer mon déjeuner, de bonnes choses saines. C'était un homme qui avait du cœur, peut-être se représentait-il sa propre mère enfermée dans une cave avec une bande de rats d'égout.

Il vint un jour me dire que mes avocats avaient fait jouer pour moi l'*habeas corpus* et qu'on allait me relâcher ; l'autorité militaire me donnerait un billet pour la destination que je choisirais.

– Colonel, dis-je, je ne peux rien accepter de gens qui ont pour besogne de tirer sur les miens quand ils se mettent en grève pour obtenir des salaires convenables. J'aime mieux aller à pied.

– Très bien, Maman Jones, dit-il. Adieu.

Les patrons de la compagnie amenaient des Mexicains dans les usines pour faire les jaunes. Ils opéraient sous la protection des militaires tout le long du parcours depuis la frontière mexicaine. Les Mexicains étaient conduits dans la région en grève sans rien savoir de la situation, sous la promesse d'un salaire astronomique et d'un travail facile. On les entassait dans les voitures à bestiaux sous la garde des mercenaires de la compagnie et si, à leur arrivée,

ils tentaient de s'enfuir, on leur tirait dessus. Des centaines de pauvres types furent ainsi attirés dans les mines parce qu'on leur avait promis des terres. Quand ils descendaient des trains, les gardes les poussaient comme du bétail dans les mines.

C'est par cette méthode que la grève avait été brisée dix ans plus tôt. À présent, c'étaient les jaunes d'alors qui faisaient la grève, la main-d'œuvre si docile et si soumise.

On m'envoya à El Paso pour exposer la situation aux Mexicains, qu'on rassemblait là en troupeau avant de les envoyer dans les mines. Je tins des meetings, je parlai devant des auditoires mexicains et ainsi l'histoire passa la frontière. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour empêcher les briseurs de grève d'aller dans les mines de Rockefeller.

En janvier 1914, je rentrai au Colorado. À ma descente du train, à Trinidad, je fus accueillie par la milice qui m'ordonna de remonter dans le train. Je descendis quand même. Ils m'emmenèrent au bureau du télégraphe, puis ils changèrent d'avis et me conduisirent à l'hôtel où ils avaient leurs quartiers. Je leur dis que je voulais prendre mon petit déjeuner. Ils m'escortèrent jusqu'à la salle à manger.

– Qui paie mon déjeuner ? demandai-je.

– L'État, dirent-ils.

– Puisque je suis l'hôte de l'État du Colorado, je vais commander un bon déjeuner.

Ce que je fis. Rien n'y manqua, du jambon à la tarte.

Le train pour Denver entra en gare. Les soldats me firent monter. Quand nous arrivâmes à Walsenburg, une délégation de mineurs accueillit le train par des chants de mineurs. Ils chantaient à pleine gorge et on aurait dit que les antiques montagnes silencieuses dressaient l'oreille. Ils montèrent en foule dans le train.

– Dieu vous bénisse, Maman Jones.

– Dieu vous bénisse, mes garçons.

– Maman Jones, votre manteau est assez chaud ? Il gèle là-haut sur les collines.

– J'ai tout ce qu'il faut, mon gars.

L'homme n'avait pas de pardessus, rien qu'une veste de coton et un bout de laine autour du cou.

Sur le quai se trouvaient des miliciens. L'un d'eux était un vrai démon. Il se promenait en balançant son fusil, frappait les mineurs et s'efforçait de les provoquer par des jurons. Mais les gars gardèrent leur sang-froid et je pus entendre leur chant qui couvrait le bruit du sifflet tandis que le train quittait la gare pour gravir les collines.

Du mois de janvier jusqu'à l'explosion finale (l'incendie du camp de Ludlow), mes oreilles ne cessèrent de bourdonner des récits de brutalités. Mes yeux me cuisaient au spectacle de tant de misère. Ma tête éclatait à ruminer la dureté de l'homme envers l'homme.

Ce n'était que :

– Oh, Maman Jones, ma fille a été violée par les soldats. – Une enfant !

– Oh, Maman Jones, des soldats sont entrés chez Madame Hall, ils ont épouvanté les petits enfants, ils ont démoli la maison, et pire encore, et tout ça, parce que Monsieur Hall, qui est entrepreneur des pompes funèbres, avait fait enterrer deux mineurs tués par la milice.

– Et, oh, Maman Jones, ils ont arrêté des mineurs pour vagabondage ; ils leur font creuser des fossés, extraire le charbon et balayer la neige devant les usines de la compagnie, sans leur payer un sou.

– Maman Jones, écoutez. Il est arrivé un briseur de grève, un Polonais. Il ne savait pas qu'il y avait la grève. C'était un grand gars, costaud. On lui a épinglé l'étoile de la police, on lui a mis un fusil dans les mains et on lui a dit de tirer sur les grévistes.

– Oh ! Maman Jones, il vient d'arriver un chargement de fusils et des mitrailleuses. Qu'est-ce qu'on va devenir ?

Une mère affolée s'accrocha à moi.

– Maman Jones, cria-t-elle, Maman Jones, mon petit garçon est tout enflé : c'est un soldat qui l'a battu et lui a donné des coups de pieds parce qu'il avait dit : Hello, les Rockefellers ! C'était pour rire et il va mourir !

– Maman Jones, c'est une honte, un lieutenant de l'armée a montré le poing à une pauvre vieille veuve et l'a couverte d'injures, parce qu'elle avait fredonné un chant de travailleurs dans sa cuisine en lavant la vaisselle !

– Tout est une honte, dis-je. C'est une honte, en vérité, que le charbon que le bon Dieu a mis dans la terre pour tout le monde

appartienne à Rockefeller. C'est une honte que des gardes armés et des soldats défendent les mines contre les ouvriers qui réclament un peu plus de pain et un peu moins de servitude. C'est un océan de honte.

– Maman Jones, vous savez ce qui est arrivé au vieux Colner ? Il allait au bureau de poste, les miliciens l'ont arrêté. Ils lui ont fait descendre la colline avec une pelle et un pic sur le dos. Ils lui ont dit qu'il allait mourir et qu'il fallait qu'il creuse sa fosse. Il a bronché, il est tombé. Ils lui ont donné des coups de pied. Il s'est relevé en titubant. Il a demandé la permission de rentrer chez lui pour embrasser une dernière fois sa femme et ses enfants. Les soldats ont rigolé et ont dit : « C'est nous qui les embrasserons ». Ils ont choisi l'endroit, ils ont pris ses mesures et ils lui ont ordonné de creuser. À deux mètres de profondeur, ils ont dit. Colner a commencé de creuser, les soldats rigolaient, disaient des jurons et ils se sont amusés à tirer au sort sa montre de métal. Colner s'est évanoui dans la fosse. Les soldats l'ont laissé tout seul, jusqu'à ce qu'il ait repris conscience. Il n'y avait plus personne et il est rentré chez lui en titubant. Et maintenant, Maman Jones, il n'a plus toute sa tête.

Je passais de longues nuits avec des veuves en larmes à regarder brûler jusqu'au bout les chandelles allumées autour du cadavre du mari.

« Allez-.y et battez-vous, dis-je à ces femmes. Luttez jusqu'au bout, jusqu'à la mort, jusqu'au royaume de Dieu ! »

C'était le seul moyen que j'avais de les consoler.

Je tâchais de rendre la raison à des hommes réduits au désespoir. Je collectais des vêtements pour les orphelins en loques, pour les mères désolées. J'ensevelissais les morts, martyrs de la grève. J'empêchais les hommes d'aller dans les cabarets, qui appartenaient à des hommes de Rockefeller, tout comme les bordels.

Les mineurs s'armèrent ; ils s'armèrent comme tout citoyen américain est autorisé à le faire pour défendre son foyer en cas d'invasion. La fumée des combats monta au-dessus des pics et des ravins des montagnes Rocheuses.

Personne n'y prenait garde. Personne ne s'en souciait. Le bourdonnement des bureaux de Broadway dominait les sanglots des femmes et des enfants. Dans les bureaux surchauffés de Broadway,

on ne pouvait pas s'imaginer le froid aigu qui régnait sur les collines du Colorado, où les familles vivaient sous des tentes.

Alors, ce fut Ludlow, et toute la nation sut. Des petits enfants brûlés vifs, ça vaut un article en première page. Des gens qui meurent lentement de faim et de privations n'y ont pas droit.

Le 19 avril 1914, les mitrailleuses utilisées contre les ouvriers pendant la grève de Paint Creek furent braquées sur le camp de Ludlow. Le major Pat Hamrock et le lieutenant K. E. Linderfelt commandaient la milice, composée en majorité de gardes de la compagnie, versés dans l'armée.

De bonne heure, les soldats avancèrent vers le camp. Ils apportaient du quartier général à Louis Trikas, leader des Grecs, l'ordre de livrer deux Italiens. Trikas exigea un mandat d'arrêt. Il n'y en avait pas. Trikas refusa de livrer les hommes. Les soldats retournèrent au quartier. Une bombe d'avertissement fut lancée, puis une autre. Tout de suite après, les mitrailleuses commencèrent d'arroser les tentes de la colonie, le seul abri qui restât à ces misérables familles de mineurs. Comme une pluie d'acier, les balles tombèrent sur les hommes, les femmes et les enfants.

Des femmes et des enfants s'enfuirent à travers les collines.

D'autres s'attardèrent. Les hommes défendirent leurs foyers avec leurs fusils. Le tir dura toute la journée. Les hommes tombaient la face contre le sol. Les femmes s'écroulaient. Le petit Snyder eut la tête traversée par une balle en essayant de sauver son chat. Un enfant fut tué comme il apportait de l'eau à sa mère mourante.

Vers cinq heures de l'après-midi, les mineurs étaient à court de vivre, d'eau et de munitions. Ils furent obligés de se retirer sur les collines avec leurs femmes et leurs petits. Louis Trikas fut criblé de balles comme il s'efforçait de mettre en lieu sûr les femmes et les enfants. Ceux-ci périrent avec lui.

La nuit tomba. Un vent glacé s'engouffra dans les canyons où des hommes, des femmes et des enfants pleuraient de froid. Alors une flamme incendia le ciel. Les soldats, ivres de sang et de l'alcool raflé dans les cabarets, mettaient le feu aux tentes de Ludlow avec des torches trempées dans l'huile. Les tentes brûlèrent avec tout le pauvre mobilier et les vêtements des mineurs. Les réservoirs d'eau des mineurs furent bourrés de fils de fer barbelé.

Quand tout fut fini, les pauvres gens se glissèrent dans le camp pour enterrer leurs morts. Dans une fosse on trouva les cadavres carbonisés de onze petits enfants et de deux femmes, méconnaissables. Tout n'était que ruines. Les ressorts des lits étaient tordus, comme s'ils avaient voulu, eux aussi, fuir cette horreur. L'incendie et la fusillade avaient privé les hommes, les femmes et les enfants de leurs foyers et avaient fait un massacre de femmes et de tout-petits sans défense. Tout ceci sur l'ordre du lieutenant Linderfelt, sauvage exécuteur des volontés de la Colorado Fuel and Iron Company.

Les grévistes lancèrent un appel aux armes ; tout homme valide devait s'armer d'un fusil pour se défendre, lui et sa famille, contre l'assassinat, l'incendie prémédité et le pillage. Depuis la loi de la jungle jusqu'à notre soi-disant civilisation, c'est le droit naturel et imprescriptible de l'homme.

À travers toute la région en grève, ils s'armèrent jusqu'au dernier. Ludlow continuait à brûler dans leurs cœurs.

Tout le monde s'agita. Une délégation de Ludlow alla voir le président Wilson. En faisait partie Mme Petrucci, dont les trois petits avaient été carbonisés dans le trou noir de Ludlow. Elle avait quelque chose à dire à son président.

Il envoya immédiatement la cavalerie des États-Unis pour mater les gardes. Il étudia la question, proposa une trêve de trois ans, qui engageait les mineurs aussi bien que les patrons. Les patrons refusèrent avec mépris.

La population fut convoquée à un meeting de masse à Denver. Le juge Lindsay parla. Il demanda que les lois du Colorado fussent respectées par les patrons de la compagnie et que des mesures immédiates fussent prises. Ce qui fut fait. Le Real Estate Exchange de Denver nomma une commission pour surveiller le juge Lindsay, qui prenait le parti des mineurs.

Rockefeller s'agita. Il recruta des journalistes à gages pour écrire des brochures et des articles qui furent envoyés par télégramme à toutes les rédactions du pays. On y racontait la vie heureuse du mineur jusqu'à l'arrivée des agitateurs ; on décrivait ses plaisirs dans les cabarets de la compagnie ; dans les étables à cochons qui lui servaient de maisons ; on disait son amour pour les instituteurs de la compagnie, les pasteurs et les coroners de la compagnie. On

expliquait comme les mineurs haïssaient la loi des huit heures et suppliaient qu'on leur permît de travailler des dix et douze heures. Comme ils haïssaient aussi la loi fédérale qui les obligeait à avoir un homme à eux à la pesée du charbon, afin qu'ils ne soient pas roulés d'un gramme.

Et pendant tout ce temps, les mères des enfants massacrés à Ludlow continuaient à porter le deuil de leurs morts.

Chapitre XXII

« Vous n'avez pas besoin du droit de vote pour soulever la tempête »

Les patrons de la compagnie ayant refusé les conditions proposées par le président, la grève se prolongea dans l'amertume, la souffrance et l'acceptation habituelles. On tua des grévistes, on tua des gardes. John R. Lawson, un responsable du syndicat, qui militait activement à la base, fut arrêté sous l'inculpation de meurtre. C'était un jeu d'enfant que d'obtenir une condamnation dans un État aux mains des patrons. Je pris le train pour aller voir le président White à Iowa.

– Le président Wilson a dit que cette grève devra être réglée en dernier ressort par l'opinion publique, dis-je. Il est temps que nous nous agitions un peu. Il faut que nous fassions un peu de bruit autour de cette accusation de meurtre contre un innocent.

– Vous avez raison, Maman Jones, dit-il. Que faut-il faire d'après vous ?

– Je veux tenir une série de meetings à travers le pays pour mettre la vérité sous les yeux du peuple américain.

Notre premier meeting eut lieu à Kansas City. Devant la masse d'auditeurs qui se pressait dans la salle, j'expliquai que le charbon qui brûlait tout rouge dans leurs cheminées c'était le sang des travailleurs ; le sang de ceux qui s'enfonçaient dans des puits noirs pour creuser, le sang des femmes qui souffraient et pâtissaient et des petits dont l'enfance était brève. « Votre chaleur et votre bien-être est fait de sang humain », leur dis-je.

À Chicago, ce fut Franck P. Walsh, président de la commission industrielle qui prit la parole au meeting. Le théâtre Garrick était comble. Il leur parla des efforts désespérés des patrons pour briser le moral des mineurs en emprisonnant leurs leaders.

Après les meetings à Colombus et Cleveland, la tournée prit fin par un meeting de masse à Washington. Entre-temps, l'opinion

publique, sur laquelle comptait le président Wilson, commençait à se faire si bien entendre que les politiciens aux longues oreilles ne purent s'empêcher de l'écouter.

Grâce aux efforts d'hommes tels que Ed Nockels, leader des travailleurs de Chicago, et de quelques autres, John Lawson fut relâché sous caution. Ed Nockels est un de ces grands hommes qui consacrent leur vie et leurs dons à la cause des travailleurs. L'honnêteté n'est pas toujours l'apanage des leaders de la classe ouvrière. Il y a parmi eux des hommes aussi cruels et aussi violents que chez les capitalistes. Il y a des jaloux, il y a des ambitieux. Les faibles sont envieux des forts.

Bolton, par exemple, secrétaire des mineurs de Trinidad, était un homme sans cœur, un être jaloux et ambitieux. Quand Lawson fut en prison, il dit : « C'est là que je l'aurais mis. »

Je me trouvais un matin au siège du syndicat de Trinidad, quand deux pauvres bougres s'amenèrent pour demander un peu de charbon. Leurs enfants étaient gelés, disaient-ils.

Bolton aimait le pouvoir. Le pouvoir d'accorder ou de refuser. Cette fois-là, il refusa. Je dis à un militant, nommé Ulick, qui se trouvait là : « Accompagnez ces hommes pour voir comment ils vivent. Achetez-leur du charbon et de la nourriture, s'il le faut. » Et je lui donnai de l'argent.

L'un des hommes était venu à pied de l'autre côté des collines avec des souliers en lambeaux. L'autre n'avait pas de pardessus avec un froid au-dessous de zéro. Ulick revint et me dit que la situation de ces mineurs était atroce.

Je ne suis pas aveugle sur les défauts des nôtres. Je sais que les chefs sont capables de trahir les leurs, de les livrer, de jouer double jeu. Mais cette certitude n'enlève rien au fait que ma classe, la classe ouvrière, est exploitée et réduite à merci, à coups de famine, de balles de revolver et de condamnations iniques, chaque fois qu'elle fait grève pour le bien-être de ses enfants et pour la civilisation future.

La campagne pour soulever l'opinion publique me conduisit jusqu'à Seattle. Le centre des syndicats de Seattle organisa un meeting monstre pour moi. Je racontai à ces gens plus fins de l'Ouest toute l'histoire de la lutte dans l'État voisin. Je soulevai une tempête,

je ramenai beaucoup d'argent et le cri de l'opinion publique alertée retentit au-delà des montagnes Rocheuses.

Les mineurs de Colombie Britannique étaient en grève. Ils m'envoyèrent chercher pour leur faire un discours. J'allai avec J. G. Brown. Comme j'allais prendre le bateau, les officiers de l'Immigration canadienne me demandèrent où je me rendais.

– À Victoria, leur dis-je.

– Ce n'est pas vrai, dit un officier. Vous allez dans la région en grève.

– Je me promènerai peut-être un peu, dis-je.

– C'est impossible, dit-il, comme s'il était Cornwallis[1] lui-même.

– Pourquoi ?

– Je n'ai pas à vous donner de raisons, dit-il avec autant d'arrogance que s'il n'y avait jamais eu de révolution en Amérique.

– Alors il faudra que vous les donniez à mon oncle, dis-je. Je passerai avant demain matin.

– Qui est votre oncle ?

– Oncle Sam, dis-je. Il a déjà balayé une fois des gens comme vous et il recommencera. Enlevez-moi ces barres. Je vais au Canada.

– Vous ne mettrez pas les pieds au Canada, dit-il.

– On vous fera voir, avant ce soir, qui est le maître de ce côté de l'eau, dis-je.

Je retournai avec Brown au siège du syndicat et nous télégraphiâmes au département d'État de l'Immigration, au département du Travail et au secrétaire d'État à Washington. Ils se mirent en rapport avec le gouvernement canadien d'Ottawa et l'après-midi du même jour je reçus un télégramme du département de l'Immigration m'autorisant à me rendre partout où je voulais au Canada.

Le lendemain matin, quand j'allai prendre le bateau, le fonctionnaire canadien avec lequel j'avais parlé la veille courut se cacher. Il avait appris à connaître mon oncle.

1 Général en chef des armées anglaises contre les *Insurgents* américains qui se battaient pour l'indépendance.

Je parlai dans des meetings à Victoria. Puis je remontai jusque dans la région en grève. Un régiment de *kilties*[1] canadiens accueillit le train au grincement des cornemuses. Une délégation de mineurs vint au-devant de nous ; ceux-ci ne portaient pas de petites jupes à carreaux. Ils étaient vêtus de l'uniforme de la classe ouvrière : le bleu de travail.

Ce soir-là, je tins un meeting monstre et les pauvres gars, qui étaient remontés de leurs trous noirs pour obtenir quelques heures de lumière du jour en supplément, reprirent courage. Je leur apportais la sympathie des grévistes du Colorado, une sympathie et une compréhension qui ne connaissent pas de frontières.

Les cœurs des hommes sont durs. Ils sont indifférents. Tout le charbon extrait ne peut suffire à réchauffer le monde. Il reste indifférent au sort de ceux qui risquent leur vie et leur santé dans les profondeurs de la terre ; qui rampent dans l'obscurité étouffante des crevasses, avec seulement une petite lampe accrochée à leur casque pour éclairer leur chemin silencieux ; ceux dont le dos est courbé par le labeur, qui ont mal jusqu'aux os, dont le sommeil est le seul bonheur et la tombe le seul repos.

Je connais la vie du mineur. Je me suis assise près de lui sur les tas de charbon tandis qu'il mangeait dans sa gamelle avec ses doigts noircis. J'ai parlé à sa femme tandis qu'elle se courbait au-dessus de sa lessive.

Un jour que j'étais en train de parler avec une femme de mineur, nous entendîmes au loin un coup sourd. Elle se précipita à la porte de la baraque. Des hommes couraient en criant. D'autres portes s'ouvrirent. Des femmes se ruèrent dehors, en s'essuyant les mains à leurs tabliers.

Une explosion !

Laquelle d'entre elles venait de perdre son homme ? Quels enfants avaient perdu leur père ?

« Mon Dieu, qu'est-ce qu'on a perdu comme mulets ! » Tels furent les premiers mots du surintendant.

Des morts furent remontés à la surface et couchés sur le sol. Mais il y avait des vivants en quantité pour prendre leur place. Des

1 Nom familier donné aux Highlanders à cause de leur courte jupe écossaise, le kilt.

mulets, des mulets vivants, il fallait les acheter. Ça coûte de l'argent. Tandis que les vies humaines ne valent pas cher, beaucoup moins cher que des mulets.

Cent dix-neuf cadavres furent remontés et alignés sur le sol. La lumière de leurs lampes était éteinte, la lumière de leurs yeux aussi. Mais après leur mort fut introduit le système des deux puits, qui donnait aux mineurs une chance d'échapper en cas de coup de grisou.

C'est la vie des mineurs qui provoque leur mort. C'est leur mort qui sauve la vie aux autres.



En janvier 1915, je fus invitée avec plusieurs autres syndicalistes au bureau de John Rockefeller junior. J'étais contente d'y aller, car je voulais lui dire ce que ses mercenaires étaient en train de faire dans le Colorado. Les rumeurs qui couraient sur les moyens effroyables auxquels il devait sa fortune l'avaient forcé à entreprendre quelque chose. Il ne voulait pas reconnaître les syndicats. Il ne les reconnaîtrait jamais. C'était son credo. Mais il avait élaboré un projet suivant lequel les travailleurs avaient le droit d'élire dans chaque mine un représentant pour aller présenter aux autorités de Denver les doléances des travailleurs.

C'est ainsi que Frank Y. Hayes, vice-président du syndicat des mineurs, James Lord, Edward Doyle et moi, nous allâmes au bureau de Rockefeller. Il écouta notre exposé sur la situation au Colorado sans mot dire.

Je lui dis que son plan de réglementation des conflits industriels ne donnerait rien. Que c'était une honte et une supercherie. Que, derrière le représentant du mineur, il n'y avait pas d'organisation et que les travailleurs seraient impuissants à faire respecter toute revendication justifiée ; et que, comme par le passé, c'est le bon vouloir de la compagnie qui continuerait à décider de tout. Que, le plan Rockefeller ne prévoyant pas de cotisations, si les mineurs étaient contraints de faire grève pour obtenir justice, ils seraient réduits à la famine en moins d'une semaine ; que le plan enfin ne donnait pas aux ouvriers voix au chapitre dans l'organisation de ce travail auquel ils sacrifiaient leur vie entière.

John Rockefeller est un gentil jeune homme, mais nous quittâmes ce bureau, siège d'un immense pouvoir muet, convaincus que cet homme ne pouvait rien comprendre aux aspirations des ouvriers. Il leur était aussi étranger que peut l'être une espèce animale à une autre espèce ; il était aussi différent d'eux que la pierre l'est du blé.

J'allai à New York rassembler des fonds pour les familles de mineurs. La grève perdue, ils avaient repris le travail, mais leur situation demeurait pitoyable. Les femmes et les enfants étaient affamés et en haillons.

Je parlai dans un meeting de masse à Cooper Union. Je dis aux assistants, après qu'ils m'eurent acclamée pendant dix minutes, que c'était bien facile d'acclamer et que c'était toujours les gens en sécurité qui poussaient des acclamations.

« Les mineurs ont perdu la grève, parce qu'ils n'avaient pour eux, leur dis-je, que la Constitution. Les autres avaient les baïonnettes, qui gagnent. »

Je leur racontai comment le lieutenant Howert of Walsenberg m'avait offert son bras pour m'escorter jusqu'à la prison :

– Madame, dit-il, voulez-vous prendre mon bras ?

– Je ne suis pas une madame, répondis-je. Je suis Maman Jones. Le gouvernement n'aura pas ma vie et vous, vous n'aurez pas mon bras, mais vous pouvez porter mon sac de voyage.

Je racontai devant l'auditoire que j'avais envoyé une lettre à John Rockefeller junior pour lui dire ce qu'était la vie dans les mines. J'avais entendu dire qu'il était un gentil jeune homme qui lisait la Bible et j'avais pensé qu'il fallait tenter la chance. La lettre m'avait été retournée avec « Refusé » en travers de l'enveloppe.

« Bien sûr, dis-je, je ne pouvais pas compter qu'il écouterait une vieille femme, quand il a refusé d'écouter le président des États-Unis sous la forme de son envoyé, le sénateur Foster. »

Cinq cents femmes organisèrent un dîner, où elles m'invitèrent à parler. La plupart d'entre elles étaient toquées du vote des femmes. Elles croyaient que le royaume des cieux descendrait sur terre tout de suite après l'affranchissement des femmes.

– Vous devez défendre la liberté de parole dans les rues, leur dis-je.

– Comment faire, piailla une femme, puisque nous n'avons pas le droit de vote ?

– Je n'ai jamais eu le droit de vote, dis-je, et j'ai soulevé la tempête d'un bout à l'autre de ce pays. Pas besoin de vote pour soulever la tempête ! Il ne faut qu'une conviction et de la voix !

Quelqu'un miaula :

– Vous êtes contre tout.

– Je ne suis contre aucune mesure qui apporterait la liberté à la classe ouvrière, dis-je. Mais avec vous autres, femmes qui vous efforcez sincèrement d'obtenir le vote des femmes, je serai honnête. Les femmes du Colorado ont le droit de vote depuis deux générations et les travailleurs, hommes et femmes, y sont encore en esclavage. L'État lui-même est en esclavage, il est asservi à la Colorado Iron and Fuel Company et à ses moindres intérêts. Un homme, présent dans une réunion des patrons de mines, m'a raconté que, quand les troubles éclatèrent dans les mines, un patron proposa d'enlever aux femmes le droit de vote, parce que quelques-unes avaient élevé la voix en faveur des mineurs. Un autre se leva brusquement et cria : « Pour, l'amour de Dieu ! Qu'est-ce que vous racontez ! S'il n'y avait pas le vote des femmes, les mineurs seraient depuis longtemps les plus forts ! »

Quelques femmes poussèrent des cris d'horreur. Une ou deux quittèrent la salle. Je dis que je ne croyais pas aux droits des femmes ni aux droits des hommes, mais aux droits des êtres humains.

« Quelle que soit la cause pour laquelle vous vous battez, dis-je, ne faites pas les duchesses ! Dieu tout puissant a créé la femme, et c'est le gang de Rockefeller qui a fait les "dames". Je viens de soutenir pendant seize mois une lutte sans merci dans le Colorado. J'ai dû faire face à des mercenaires armés, et moi, une vieille femme sans le droit de vote, je les ai fait fuir rien qu'avec mon épingle à chapeau.

« La classe ouvrière consciente devrait organiser ses femmes sur tout le front industriel. La politique n'est pas autre chose que la servante du capital. Les ploutocrates ont déjà organisé leurs femmes. Ils leur donnent de l'occupation avec le suffrage universel, la prohibition et les bonnes œuvres. »

Chapitre XXIII

Un pénitencier en Virginie de l'Ouest

En juillet 1919, mon attention fut attirée sur les conditions de vie abominables de la prison de Sissonville, comté de Kanawha, Virginie occidentale. Dans ce comté, on se serait cru au Moyen Âge. Féodalisme et servage sévissaient encore dans les exploitations de charbon où travaillaient des prisonniers. Au camp de prisonniers, je découvris l'esclavage dans toute sa brutalité.

Les officiels passent leur temps à croasser sur les dangers du bolchevisme et ils soutiennent un système qui fabrique les bolchevistes par milliers. Une poignée d'hypocrites créent un corps de constables pour écraser soi-disant le péril rouge, mais pour sauvegarder en réalité les intérêts des exploiteurs.

Les grandes puissances d'argent et leurs domestiques – fonctionnaires de tous grades – prétendent défendre à grands cris l'ordre, la loi et les idéaux américains, c'est pour mieux étouffer la faible voix de l'ouvrier qui demande du pain.

Avec deux militants, Mooney et Snyder, je me rendis par une journée étouffante au camp de prisonniers de Kanawha où les condamnés construisaient une route.

Une quarantaine d'hommes maniaient le pic et la bêche ; il y en avait de vieux à cheveux gris, d'autres très jeunes, il y en avait de malades. Tous étaient brisés de corps et de cœur. Les plus jeunes étaient enchaînés. Ils devaient traîner en marchant et en travaillant un gros boulet attaché par de lourds anneaux de fer. Un fonctionnaire des ponts et chaussées aiguillonnait des traînards. Il était aussi implacable que le soleil sur leurs dos courbés.

Les hommes avaient été condamnés à des peines légères pour des délits sans gravité. Mais à la moindre infraction, la direction pouvait aggraver la sentence. Quelques-uns de ces hommes se trouvaient encore au camp au bout d'un an, alors qu'ils avaient été condamnés à trente jours pour une pinte d'alcool trouvée chez eux. L'un d'eux me raconta qu'il avait été arrêté comme il portait de l'eau-de-vie à un malade. On l'avait condamné à soixante jours de

camp et cent dollars d'amende. N'ayant pu payer l'amende, il avait été condamné à cinq mois supplémentaires. Les mauvais traitements l'avaient incité à s'enfuir. Repris, il devait faire encore quatre mois de plus.

Les malheureux passaient la nuit dans des conditions atroces. Quelques-uns étaient enfermés dans des cages de fer, ils couchaient sur des bancs de fer recouverts d'un simple matelas de chiffons. On empilait six prisonniers par cage. C'était plein de vermine et nauséabond.

Un petit gars très jeune couchait dans une cellule de seize à vingt pieds pratiquement sans aération, en compagnie de seize nègres dont quelques-uns souffraient de maladies vénériennes. Il n'y avait aucun système de canalisation. Pour tout cabinet, un trou dans le plancher, sous lequel on avait placé un baquet. Le baquet n'était vidé que lorsqu'il était plein. Des grosses mouches avides bourdonnaient autour des cellules et des cages, et se posaient sur le corps dévêtu des hommes.

Les malades ne recevaient ni soins ni médicaments. Les hommes valides n'étaient pas plus protégés de la contagion que la pauvre armée des travailleurs de la sauvagerie des surveillants de la route. Un condamné avait été battu à coups de pic par un surveillant. Ses blessures n'avaient pas été pansées. Un autre n'avait pas été autorisé à voir son avocat.

Inutile, je le savais, d'aller raconter au gouverneur ce que j'avais vu. Il ne s'en serait ni affecté ni occupé : ce n'était pas le moment des élections.

Cette nuit-là, je pris le train qui venait de Charleston et je me rendis tout droit à Washington. Le lendemain matin, j'allai au ministère de la Justice et je racontai tout à l'avocat du ministère : les cellules inconfortables et puantes, les rinçures de vaisselle qu'on servait sous le nom de nourriture, les brutalités. Je lui demandai d'ordonner une enquête pour savoir s'il ne se trouvait pas là-bas des prisonniers fédéraux. Il promit et tint parole. De prisonnier fédéral il n'y avait évidemment pas trace, mais l'enquête fit une peur de tous les diables aux officiels et, le lendemain du passage des enquêteurs, quinze prisonniers illégalement gardés furent relâchés.

Les abus les plus criants furent ainsi atténués, au moins pour quelque temps.

Quand les choses clochent, c'est généralement auprès du gouvernement national que je vais protester et je n'ai pas de peine à obtenir satisfaction.

Je ne crois pas que des barreaux de fer et de mauvais traitements aient jamais corrigé un seul criminel. Dans un grand pays avancé comme le nôtre, il n'y a vraiment aucune raison de retourner au Moyen Âge et à la question.

Chapitre XXIV

La grève de l'acier de 1919

Durant toute la guerre, on fit croire à la population travailleuse qu'elle comptait pour quelque chose. Gompers, président de la Fédération du travail, conférait avec les rois du cuivre, les rois de la charpente, les rois du charbon, au nom des ouvriers syndiqués. D'un bout à l'autre du pays, le mot de démocratie résonnait aux oreilles des ouvriers. Ils devaient travailler pour la démocratie, lui abandonner une part de leur salaire ou mourir pour elle. On leur expliquait que leur labeur, leur argent et leurs vies étaient les remparts de la démocratie contre la tyrannie.

Ainsi endoctrinés, 300 000 travailleurs de l'acier se dressèrent en masse contre le kaiser Gary, président de la corporation de l'acier. Les esclaves réclamaient de leur tsar l'abolition de la journée de douze heures, quelques miettes des bénéfices immenses réalisés par lui au cours de la guerre et le droit de se syndiquer.

Le tsar Gary traita ses ouvriers comme les tyrans ont l'habitude de le faire. Il ne pouvait pas leur tirer dessus, comme le tsar Nicolas sur ses paysans porteurs d'une pétition. Mais il fit sortir la police. Il donna l'ordre à ses deux fidèles généraux, Peur et Famine, de saisir les ouvriers, le premier à la gorge, l'autre à l'estomac, et de ne pas oublier les enfants.

Pendant les préparatifs de la grève, je me trouvais à Seattle avec Jay G. Brown, président des ouvriers des poutrelles.

– Il faudrait aller organiser ces esclaves de l'Est, dis-je à Brown.

– On va nous jeter en prison, Maman Jones, dit-il.

– Est-ce que ce ne sont pas nos prisons à nous ? C'est les ouvriers qui les ont construites.

J'allai dans l'Est. Jay G. Brown aussi. Il était dévoué aux ouvriers de l'acier.

L'ordre de grève fut lancé en septembre 1919. Gary, en tant que porte-parole de la corporation, refusa toute entrevue avec les travailleurs. Que lui importait, si des milliers et des milliers de travailleurs de Bethlehem (Pennsylvanie) travaillaient douze longues

heures de jour ou de nuit dans l'enfer des hauts fourneaux, pendant qu'il allait visiter la Terre sainte où Notre-Seigneur naquit dans une étable.

Je parcourus en tous sens le pays de la Monongahela River. La plupart des bourgades en grève étaient sévèrement interdites aux militants. Si je m'arrêtais dans la rue pour parler de son enfant à une femme, immédiatement un cosaque nous chargeait et il nous fallait nous sauver. Si je parlais à un homme dans les rues de Braddock, nous risquions de nous faire arrêter pour réunion illégale.

À Sharon et Farrel (Pennsylvanie), les autorités serviles interdirent toutes les réunions. Alors par milliers les ouvriers organisèrent des marches vers l'Ohio, où c'était la Constitution des USA qui régnait et non celle de l'acier.

Je demandai à un Polonais où il allait. J'étais venue rendre visite à sa femme malade et porter un peu de lait au nouveau-né. Le mari était en train de laver sa meilleure chemise dans l'évier.

« Où je vais ? En Amérique », dit-il.

C'est de l'Ohio qu'il parlait.

Je prenais souvent la parole devant les grévistes. Beaucoup d'entre eux étaient étrangers, mais ils comprenaient bien ce que je disais.

« Nous allons voir si la Pennsylvanie est au kaiser Gary ou à l'Oncle Sam. Si elle est à lui, nous la lui reprendrons pour la rendre à l'Oncle Sam. Le jour où nous serons prêts, nous pourrons régler son compte à toute cette bande. Vos gars sont allés en Europe. On leur a dit de régler son compte au kaiser et ils l'ont fait. Vos garçons et vous, vous allez en finir maintenant avec les kaisers de ce pays. Même si quelques-uns doivent aller au combat avec une jambe, un bras ou un œil en moins.

« Nos kaisers bombent le torse ; ils fument des cigares à 75 cents, ils sont servis par des laquais en livrée qui leur apportent du champagne, pendant que vous autres mourez de faim et devenez vieux à quarante ans à chauffer leurs fourneaux. Vous vous serrez la ceinture pendant qu'ils banquettent. Ils ont des estomacs profonds de vingt kilomètres et c'est vous qui devez les remplir. Nos kaisers de l'acier ont des estomacs d'acier, et des cœurs d'acier, et des larmes d'acier pour les "pauvres Belges".

« Si Gary a envie de travailler douze heures par jour, qu'il aille dans ses usines prospères. Nous autres, il nous faut un peu de loisir, de la musique, des terrains de jeux, des logements convenables, des livres, tout ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. »

Je pariais un jour à Homestead. Un groupe de militants étaient venus avec moi en auto. Dès le premier mot, chaque orateur fut arrêté par les shérifs du patron. Je me levai pour parler. Un policier me saisit le bras.

« Je vous arrête », dit-il.

On nous conduisit en prison. Une foule de gens se rassembla autour de la prison. Une rumeur de colère montait. Le geôlier prit peur. Il se dit qu'on pourrait bien lyncher quelqu'un et il devina qui. Le maire était là, en train de conférer avec le geôlier. Il eut peur aussi : par les fenêtres du bureau, il aperçut des centaines de travailleurs tapant des pieds et murmurant. Le geôlier demanda à M. Brown ce qu'il fallait faire.

« Pourquoi ne laissez-vous pas Maman Jones leur parler ? Ils feront tout ce qu'elle leur dira. »

Alors le geôlier vint me trouver pour me demander de parler aux gars sur la place en leur disant de rentrer chez eux.

Je sortis de la prison et je dis aux gars que j'allais être bientôt relâchée sur parole, je leur dis de rentrer chez eux sans faire de bagarre. Je les mis de bonne humeur, et bientôt ils se retirèrent. Pendant que je parlais, le maire s'était esquivé par la porte de derrière.

Nous comparûmes le lendemain matin devant le tribunal de Spittsburg. Un vieux juge irritable me demanda si j'avais une autorisation pour parler en public dans la rue.

– Oui, j'en ai une, dis-je.

– Qui vous l'a délivrée ? grogna-t-il.

– Patrick Henry ; Thomas Jefferson ; John Adams ! dis-je.

Le rappel des noms de ces trois patriotes qui nous ont accordé nos libertés agaça le vieux juge au cœur sec. Il nous infligea de lourdes amendes.

Je fus fréquemment arrêtée au cours de cette grève, ainsi que tous les autres leaders. Nous nous y attendions. Quand j'allais au siège du syndicat à Pittsburg, je ne savais jamais si j'y trouverais John Fitzpatrick et William Foster. Ils recevaient des centaines de

lettres de menace. Ils avaient toujours des gardes à leurs trousses. Ils étaient sans cesse en danger de mort. Les ligues de citoyens – ces associations de petits commerçants qui vivent de la faveur des compagnies de l'acier – menaçaient de leur donner la chasse. Jamais dans une grève on ne vit militants plus dévoués, plus capables et plus désintéressés. Jamais un retour sur eux-mêmes : ils ne pensaient qu'aux ouvriers en grève, à ces hommes qui luttaient pour rendre l'Amérique à elle-même.

Les autorités avaient interdit à Foster d'avoir des chaises dans son bureau. La présence d'hommes assis aurait été considérée comme un « meeting ». Les hommes venaient aux nouvelles en groupes silencieux et chuchotant :

– Où en était-on en Pennsylvanie ?

– Où en était-on dans l'Ohio ?

– Et dans la région de Mesaba ?

On s'efforçait de diviser les travailleurs. Dans l'Ohio, des espions racontaient aux ouvriers que la grève était brisée en Pennsylvanie. En Pennsylvanie, ils disaient que c'était dans l'Ohio. L'interdiction des réunions, la censure des lettres, la suppression de tout moyen de communication empêchaient les grévistes de suivre le déroulement de leur grève. Alors la peur les prenait à la gorge.

Deux hommes arrivèrent un jour au siège du syndicat. L'un d'eux montra ses poignets. Ils racontèrent en mauvais anglais qu'ils avaient été pris et conduits par des policiers dans une chambre d'hôtel. L'un d'eux avait été mis aux fers et attaché toute une journée à un lit. Ses poignets avaient enflé. Il avait supplié les policiers de le relâcher. Il se tordit de douleur. Les autres n'avaient fait qu'en rire et lui avaient demandé s'il irait maintenant travailler. En dépit de la torture, il avait répondu non. Le soir, ils l'avaient relâché sans un mot d'explication.

Des militants se présentaient la tête bandée. Ils avaient été battus. Ils s'arrêtaient un instant pour considérer la photo de Fanny Sellins, la jeune fille sur qui la police avait tiré alors qu'elle protégeait de son corps des petits enfants. Elle en était morte. Eux n'avaient reçu que des coups.

À toute minute, des étrangers faisaient irruption pour raconter de nouvelles brutalités. Ils n'y comprenaient rien. N'étaient-ils pas en Amérique ? N'étaient-ils pas venus au pays de la liberté ?

Il nous était impossible de porter ces récits à la connaissance du public. La presse rampait aux pieds des dieux de l'acier. Les journaux locaux n'osaient pas élever la voix. Dans les églises, les écoles, les théâtres on n'osait pas ouvrir la bouche. L'acier faisait partout la loi.

Bien que la grève eût lieu sous les auspices de la Fédération du travail, tous les jours, selon les instructions du trust de l'acier, le public était abreuvé d'histoires de révolution et de bolchevisme. On lui racontait que la grève était entretenue par l'or de Moscou.

J'assistai à une manifestation à Gary. Les manifestations étaient interdites dans la résidence du roi de l'acier. Deux cents soldats, rentrés d'Europe où ils étaient allés combattre pour défendre l'Amérique contre les tyrans, défilèrent dans les rues. C'étaient tous des métallos. Ils avaient revêtu leurs uniformes passés et les casques qui les avaient protégés contre les bombes allemandes. En tête s'avançaient de jeunes mutilés, sans bras, d'autres s'appuyant sur des béquilles ou complètement défigurés, des héros de guerre ! Derrière suivaient les ouvriers revêtus de l'uniforme en coton bleu du prolétariat. Par milliers, ils défilèrent en silence dans les rues et les avenues de Gary. Sans un mot. Sans cette musique militaire qui avait envoyé les gars au feu contre le kaiser, de l'autre côté de l'océan. Ils défilèrent en silence. En silence, ils se dispersèrent.

Le lendemain, dans tout le pays, les journaux étaient pleins des « violences de la populace » de Gary. J'assistai alors à un autre défilé : celui des soldats des USA, conduits par le général Woods. Une interminable rangée de baïonnettes et de fusils, des canons montés sur chars et toute l'artillerie de campagne. Alors la violence fit son entrée. Les soldats brisèrent les cordons de police. Ils brisèrent bien plus : l'idéal que portaient dans leur cœur des milliers d'étrangers, leur idéal de l'Amérique. Parmi les flammes du brasier et les éclats de l'acier s'évanouit leur rêve d'un gouvernement américain défenseur du peuple, des pauvres et des opprimés.

Je me trouvais un jour dans la cuisine d'une femme de métallo. C'était une toute petite cuisine. Trois hommes attablés, habillés

seulement de leurs sous-vêtements, jouaient aux cartes sur la toile cirée. Les bébés se traînaient par terre. Au-dessus de leurs lits séchaient les vêtements lavés.

« Le pire dans cette grève, Maman Jones, disait la femme, c'est d'avoir tout le temps les hommes à la maison. Où peuvent-ils aller ? S'ils vont voir des amis, il y a un raid de police et on les arrête pour avoir "tenu une réunion". Ils n'osent même pas s'asseoir sur le seuil, la police les chasse à l'intérieur des maisons. C'est terrible, Maman Jones, d'avoir tout le monde à la maison. Quand les usines travaillent, la moitié des hommes dort, l'autre moitié est aux machines. Et alors je peux étendre mon linge dans la cour. Maintenant, je n'ose pas, les gardes nous forcent à rester dedans. Ils nous chassent de nos propres cours. Les hommes à la maison, le linge qui sèche, ça c'est l'enfer. Et les gosses ont peur, les gardes les font rentrer. C'est le bouquet : les gosses, les hommes, et le linge qui sèche partout. »

C'était une arme de plus aux mains des tyrans : entasser leurs esclaves dans leurs misérables niches à chien pour leur mettre les nerfs à bout. Hommes, femmes, enfants, bébés, la cuisine, la lessive, le lever, la toilette, le coucher. Pour les femmes, c'était trop.

– Maman Jones, je crois que je vais devenir folle, me disaient les femmes. J'ai peur de sortir et je deviens folle si je reste ici avec tout ça sur le dos.

– Votre mari ne retourne pas au travail ?

Quand je posais cette question aux femmes, elles cessaient leurs lamentations : « J'aimerais mieux le tuer. » Il fallait voir leurs yeux.

Je me rendis à Duquesne. Le maire, Crawford, frère du président de la McKeesport Tin Plate Company, voyait naturellement la grève à travers des verres cerclés d'acier. Jay Brown et moi étions venus lui demander l'autorisation de parler aux grévistes.

– Une autorisation pour parler aux grévistes, ici à Duquesne ? ricana-t-il.

– Parfaitement, dis-je, en tant que citoyens américains réclamant l'exercice de nos droits constitutionnels.

Il éclata de rire.

– Jésus-Christ en personne n'aurait pas le droit de tenir un meeting à Duquesne.

– Avec un maire comme vous, ça ne m'étonne pas, dis-je. Rappelez-vous seulement que ce sont des gens de votre espèce qu'Il chassa du temple.

Il se remit à rire. L'acier donne de l'assurance. Nous prîmes la parole. Nous fûmes arrêtés et mis en prison. Un groupe d'honorables citoyens, dont quelques personnalités de la municipalité et quelques prédicateurs, vint me voir.

– Maman Jones, me dirent-ils. Pourquoi ne faites-vous pas de vos dons remarquables et de votre connaissance des hommes un usage meilleur et plus noble que l'agitation des masses ?

– Il y avait une fois un homme, répondis-je, qui possédait des dons remarquables et qui connaissait les hommes. Il s'en servit pour faire de l'agitation contre un gouvernement puissant qui voulait asservir les hommes et les broyer. Il fonda cette nation pour que les hommes puissent vivre libres. C'était un gentleman-agitateur.

– C'est à George Washington que vous pensez ? dit l'un d'eux.

– Exactement. Et il y avait une fois un autre homme qui avait reçu le don de l'amour. Il s'en servit pour faire de l'agitation contre les puissants et les riches, pour la délivrance des Noirs. Il fit de l'agitation contre l'esclavage.

– Vous parlez d'Abraham Lincoln ? dit un petit homme qui se dressait sur la pointe des pieds pour m'apercevoir par-dessus l'épaule de son voisin.

– Exactement. Et il y avait une fois un homme qui allait parmi les pauvres et les humiliés. Il faisait de l'agitation contre la puissance de Rome, contre les Juifs serviles. Il faisait de l'agitation pour le royaume de Dieu.

– Vous parlez de Jésus-Christ ? dit un prédicateur.

– Exactement. Je parle de l'agitateur que vous avez crucifié, il y a quelques siècles. Je ne savais pas qu'on connaissait ce nom au pays de l'acier.

Ils ne répondirent rien et s'en allèrent.

À Monessen, j'entrai dans une maison où j'entendis pleurer une femme.

– Ils m'ont pris mon homme et je ne sais pas où ils l'ont emmené.

Deux petits enfants sanglotaient en s'accrochant à son tablier. Ses larmes tombaient sur leurs petites têtes.

– Je vous le retrouverai. Racontez-moi ce qui s'est passé.

– Hier, deux hommes venus. Entrés sans frapper. En courant. Ils disent : « Votre mari retourner Russie. Lui beaucoup bolchevique. » Moi leur dis : « Qui vous êtes ? » Ils disent : « Nous grand gouvernement américain. Grands policiers. » Tout ouvert. Ouvert les malles. Tout jeté sur le plancher. Pris toutes les choses apportées de Russie. Ils disent, mon mari jamais revenir, retourner en Russie. Peut-être pendu d'abord, ils disent.

– Ils ne le pendront pas. Votre mari est bolchevique ?

– Non. Lui rouspéteur, comme vous appelez. Lui avait un ami. Bon ami. L'ami venait ici tous les jours. Jouait cartes. Parlait : patron, mauvais. Travail, mauvais. Tout mauvais. Son ami dit : « Tu aimes mieux Russie. Ouvriers maintenant gouvernent. » Mon mari dit : « Sûr, j'aime Russie. Très bien Russie. Ouvriers maintenant heureux, peut-être. » L'ami dit : « Tu aimes thé ? » Mon mari dit : « Sûr, j'aime. » Alors sortis pour promenade. Mon mari pas rentré. Dehors toute la nuit. Lendemain venus deux policiers. Ils disent mon mari bolchevique. Son ami a dit.

– Avez-vous été voir à la prison ?

– Oui. Ils disent lui pas là. Ils disent lui parti Russie.

– Voici cinq dollars, dis-je. Occupez-vous de vos petits. Je vous retrouverai votre homme.

Je le trouvai à la prison. Arrêté par les hommes du Service secret américain qui travaillaient en connexion avec les mouchards de la Compagnie de l'acier. Des quantités d'ouvriers étaient en prison, sous l'inculpation d'opinions radicales.

Avoir des opinions radicales ou réclamer tout simplement une journée de travail plus courte, un salaire plus élevé ou le droit de se syndiquer vous valait des coups de fusil, l'emprisonnement et la torture.

Par la suite, cet homme et quelques dizaines d'autres furent libérés, sans qu'on ait pu trouver aucune charge contre eux. Cinq cents mouchards étaient à l'œuvre à Monessen ; ils se faufilaient dans les maisons et dans les syndicats, ils gagnaient sournoisement les confiances pour les trahir. Cinq cents Judas Iscariote vendaient les ouvriers pour une poignée de dollars.

C'est cette vermine que le prolétariat trouve en face de lui. Les rois de l'acier aimeraient mieux donner des centaines de milliers de dollars à ces parasites que d'accorder aux travailleurs un salaire qui leur permette de vivre en hommes libres.

Je pris la parole à Mingo. Il y avait foule. La plupart des assistants étaient étrangers, mais ils pouvaient rester des heures à écouter les orateurs, s'efforçant de traduire les mots anglais dans le langage de leur cœur. Ils me regardaient de leurs yeux patients. La fine poussière d'acier des usines était incrustée dans les plis de leur front et dans les rides autour de leur bouche. L'acier les tenait, il les avait marqués comme du bétail.

Je leur dis :

« Les actions de l'acier ont monté. Les bénéfices sur l'acier sont énormes. Dans l'acier, on s'enrichit d'un jour à l'autre. La guerre – cette guerre que vous avez faite – a rendu les rois de l'acier plus riches que les empereurs de Rome. Ce n'est pas de l'acier seulement qu'ils tirent leurs bénéfices : c'est de votre vieillesse prématurée, de vos jambes enflées, de vos muscles épuisés. Si vous n'avez pas de vêtements d'hiver, c'est pour que Gary et sa bande puissent aller se réchauffer en Floride. Vous martelez l'acier douze heures par jour. Vos enfants jouent dans les déchets d'acier pendant que les enfants des quarante voleurs prennent des leçons de danse et de français et se font faire les ongles. »

Comme je me préparais à descendre de la petite estrade, je vis la foule s'agiter dans un coin de la salle. Quelqu'un essayait de distribuer des tracts et un militant s'efforçait de l'en empêcher. J'entendis le militant dire :

– Non, Monsieur. Vous avez le droit, mais pas ici. Pourquoi voulez-vous nous mêler à ça ?

Le gars aux tracts poursuivait sa distribution. Je me frayai un chemin jusqu'à lui.

– Faites voir ces tracts, mon petit, dis-je.

– C'est pour la Russie, Maman Jones, dit le militant. Vous savez bien que nous ne pouvons pas permettre ça.

Je lus le tract. Il demandait notre aide à tous pour obtenir du gouvernement la levée du blocus en Russie, où des centaines de

milliers de femmes et de petits enfants étaient en train de mourir faute de nourriture, de remèdes et de moyens médicaux.

– Qu'est-ce que vous leur reprochez, à ces tracts ? demandai-je au militant.

– Rien du tout, Maman Jones ! Mais si nous les laissions distribuer ici, on racontera partout que la grève est machinée par Moscou. Nous ne pouvons pas courir deux lièvres. J'ai peur de laisser circuler ces renards-là.

– Des femmes et des enfants meurent de faim. Des hommes, des femmes, des enfants meurent faute de médicaments, dis-je. Ce n'est pas en faisant la sourde oreille aux cris de souffrance, de quelque côté qu'ils viennent, que nous gagnerons cette grève. Il n'y a qu'une chose dont il faille avoir peur : c'est de ne pas être un homme.

La lutte pour la liberté continua. Elle continua malgré la disproportion des forces. L'acier était contre nous. Du haut en bas de l'administration de Washington, jusqu'aux plus petits districts des régions de l'acier, le gouvernement était contre nous. Des dissensions se faisaient jour parmi les travailleurs. L'ambition et les préjugés se mettaient de la partie.

La chair humaine, tiède, tendre et vulnérable, combattait à nu l'acier : l'acier insensible, impitoyable comme la mort, glacé comme les étoiles éteintes. Les baïonnettes, les canons et fusils, les rails, les vaisseaux de guerre, les balles et les obus se font avec de l'acier. Il n'y a que les petits des hommes qui soient faits de chair. Il faut que les petits grandissent pour travailler l'acier, pour s'élancer au-devant des baïonnettes, pour connaître la résistance de l'acier trempé.

La grève fut brisée. Elle fut brisée par les jaunes amenés sous la protection de la troupe. Elle fut brisée quand fut brisée la foi des hommes en leur victoire. Elle fut brisée quand les courages furent brisés. Elle fut brisée par la presse et le gouvernement. En moins de cent jours, la grève fut en mille morceaux.

Les esclaves retournèrent à leurs hauts fourneaux et à leurs machines, aux feux et aux grondements, aux longues heures de labeur : à l'esclavage.

Au siège du syndicat, les hommes pleurèrent. Je pleurai avec eux. Un jeune homme me posa les mains sur les épaules.

– C'est fini, Maman Jones, sanglotait-il.

Le ciel était rouge de la lueur des hauts fourneaux. Je pensais à l'enfer.

– Non, mon petit, ce n'est pas fini, dis-je. Il existe une flamme plus redoutable que ces feux d'enfer, là-bas. C'est la flamme claire de la liberté qui brûle dans le cœur des hommes.

Les hommes rentrèrent à l'usine d'un pas lourd, contraints d'accepter les conditions du despote Gary ; contraints d'accepter les longues journées qui faisaient d'eux des vieillards à quarante ans, et les mettaient au rebut parmi les déchets d'acier lorsqu'ils atteignaient l'âge mûr ; contraints d'accepter une vie de bêtes de somme qui travaillent et dorment, dorment et travaillent. Quand ils regagnèrent l'usine, le lourd martèlement de leurs pas ressemblait à une marche funèbre. Le cadavre qu'ils suivaient était une partie d'eux-mêmes : c'était leur espoir.

Gary et sa bande célébrèrent leur victoire à coups de banquets et de réjouissances. Et trois cent mille ouvriers revenus à leur salaire de famine mangèrent le pain de l'amertume.

Je répète ici ce que j'ai dit dans la ville de Gary : c'est cette sacrée bande de pillards, avec sa clique de politiciens malhonnêtes, qui engendrent la deuxième révolution américaine comme ils engendrèrent cette grève. Cinquante mille garçons américains sont morts sur les champs de bataille d'Europe pour que la démocratie progresse dans le monde. De retour au pays, le restant combattit les travailleurs qui s'opposaient à une tyrannie telle que le kaiser n'en avait jamais rêvé de semblable. Si ces mêmes soldats avaient aidé les travailleurs de l'acier, nous aurions envoyé Gary, Morgan et C^ie^ tout droit en enfer. L'histoire universelle tout entière ne nous offre pas une époque aussi brutale et aussi sauvage que celle où nous vivons, et ce pays périra si nous ne changeons pas cet état de choses.

Le Christ lui-même aurait fait de l'agitation contre ces gens. Il aurait fait de l'agitation contre les ploutocrates et les hypocrites qui disent à l'ouvrier de se mettre à genoux et de prier Dieu. Le Fils du charpentier, lui, leur aurait dit de se mettre debout et de lutter pour le droit et la justice en ce monde.

Chapitre XXV

Luttes, défaites, victoires

La grève de l'acier était finie. Autrement dit, les hommes avaient été contraints de retourner au travail. Ce n'est que dans la Bible que David triomphe de Goliath. Mais dans le cœur des métallos, la grève continue. Ce sont les mains qui triment dans les forges, les fourneaux, les creusets, au milieu des flammes et de la fumée.

Mais le cœur et la pensée sont restés de l'autre côté des hautes murailles, ces murailles qui emprisonnent le travailleur et se ferment à la justice.

La grève n'est pas finie. La justice bouillonne dans le cœur des hommes comme dans les chaudières l'acier chauffé à blanc, prêt à déborder le moment venu.

Au Kansas, pendant ce temps, les législateurs au service des puissances d'argent s'affairaient. Il fallait ramener l'ouvrier au vieux servage à vie, l'enchaîner à son lieu de travail, le condamner s'il quittait l'usine ou se mettait en grève. La loi reçut un nom de fantaisie et un masque charmant. Elle supprimait le droit de grève. Elle faisait de la grève un délit punissable.

Une grève couvait dans les charbonnages. Le gouverneur Allen déclara que les ouvriers seraient plutôt privés de leurs droits que le Kansas de charbon. Le charbon était plus précieux que ceux qui l'extrayaient. Les patrons des charbonnages étaient aussi de cet avis.

Sur le territoire du Kansas, la grève en vue d'obtenir de meilleures conditions de vie, des salaires mieux adaptés à la montée des prix consécutive à la guerre, ou n'importe quoi d'autre, fut formellement interdite. Quiconque poussait à la grève était mis en prison.

Horwatt, président de district du syndicat des mineurs, fit appel à moi pour que j'aille réveiller chez les travailleurs la conscience de leur esclavage. Je pris la parole un peu partout sur cette loi d'esclavage industriel. J'expliquai aux travailleurs ce que signifiait exactement pour eux la suppression officielle du droit de grève.

Horwatt fut traduit en justice et condamné à l'emprisonnement pour avoir incité à la grève, une grève votée par toute la base. Parce qu'il avait combattu la loi, il fut traité en rebelle.

Le syndicat des mineurs tint son congrès au début de 1922. J'y assistai. On discuta des questions de salaires et de conventions. Le juge Anderson avait interdit aux patrons d'un bassin charbonnier et aux représentants syndicaux de passer ensemble des accords. Les mineurs faisaient sortir le charbon et les juges faisaient sortir de terre sentences et injonctions. Mais les juges sont mieux payés que les mineurs.

La question à l'ordre du jour était de savoir si, au cas où les patrons refusaient de signer l'accord, la grève serait lancée par le congrès le 1er avril ou laissée à la décision de la base.

Horwatt et ses partisans auraient voulu que le congrès fixe à la grève une date très proche : le 1er avril. Le président Lewis, à la tête de l'aile droite, préférait que la masse des mineurs se détermine elle-même par un vote.

Les délégués criaient et beuglaient, se dressaient à leur banc, hurlaient pour demander la parole. On se serait cru dans un asile de fous plutôt que dans une assemblée d'hommes raisonnables qui tiennent entre leurs mains la destinée de milliers de travailleurs.

Malgré ma sympathie pour Horwatt, je compris qu'il fallait suivre le président du syndicat national. Je me levai et me frayai un chemin jusqu'à la tribune. Une fois là, j'attendis jusqu'à ce que le calme revienne. Il revint. Un profond silence régna. Je parlai :

– Assez crié comme des démons, les gars. Tenez-vous comme des hommes et faites quelque chose. C'est du temps gaspillé tout ça. Du temps que vous devez à vos familles. Vous n'avez pas honte ! Assez de bruit !

Quelqu'un cria :

– Faites-nous un discours !

– Ce n'est plus le temps des discours, dis-je. C'est le moment d'agir. Faites confiance à votre président. S'il fait des fautes, nous le laisserons tomber, et vous me trouverez auprès de vous pour mettre le feu au pays.

Le congrès se mit au travail et vota une résolution qui laissait le soin de décider de la grève à ceux qui en assumeraient tous les sacrifices : les hommes de la base.

Les patrons refusèrent de rencontrer les délégués des mineurs, manquant ainsi à leur promesse formelle. Il ne restait plus d'autre issue que la grève. Elle fut votée par la base.

Et les mineurs du Kansas, au mépris de la loi, quittèrent le travail. Le gouverneur Allen leur intima l'ordre de rentrer, comme on faisait jadis pour les esclaves dans les plantations de coton. Ils s'y refusèrent. Chacun d'entre eux se refusa à déserter et à faire le jaune. Le gouvernement fit appel aux gens à faux-col, aux petits poseurs des universités, aux potards, aux employés des pompes funèbres, aux soldats et aux marins retour de la guerre qui se trouvaient au chômage et attendaient leurs primes.

Ceux-là descendirent dans les mines. Pour eux, c'était une bonne farce, une vie de boy-scout. Ils pouvaient se payer le luxe d'aller à ce travail d'un cœur léger, comme des inconscients, car ce n'était que pour quelques jours. Ils ne resteraient pas sous terre leur vie durant. Ils ne transmettraient pas leur pioche et leur lampe à leurs fils ; ça leur était donc bien égal de laisser l'héritage en meilleur état à ceux qui leur succéderaient.

Le gouvernement Hoover ouvrit aux jaunes une quantité de mines. Le charbon « jaune » inonda le marché. Les mineurs furent convaincus qu'ils avaient le gouvernement contre eux. Ils se mirent à organiser les régions non encore syndiquées. J'allai en Virginie occidentale où les patrons avaient dépensé des milliers de dollars. Je parcourus aussi les campements de tentes sur les collines pour m'adresser aux femmes.

L'histoire du charbon se répète. C'est une sombre histoire. Pour rester quelques secondes de moins sous terre, les hommes doivent se battre comme des tigres. Pour voir la couleur des yeux de leurs enfants à la lumière du jour, les pères doivent lutter comme les bêtes de la jungle. Pour une vie convenable, pour un peu de beauté, une gravure, une robe neuve, un bout de dentelle à la fenêtre, il faut que les mineurs de fond luttent et perdent, luttent et gagnent.

Chapitre XXVI

Le Moyen Âge en Virginie de l'Ouest

J'ai passé, en gros, les vingt-trois dernières années en Virginie de l'Ouest à prendre part aux conflits sans cesse renaissants qui surgissaient entre les esclaves industriels et leurs maîtres. Les conflits ont toujours été sévères. Le métier de mineur est un dur métier. Les hommes passent sous terre des heures interminables dans l'obscurité totale. Ils ne voient jamais le soleil. Ils remontent épuisés des profondeurs silencieuses. Après le sommeil, le travail ; après le travail, le sommeil. Il ne reste ni temps ni force pour s'instruire, ni argent pour acheter des livres, ni loisirs pour réfléchir.

Avec ces outils primitifs que sont la pelle et la pioche, ils éventrent la terre. Leur dos reste courbé, leurs yeux abîmés. Leur croissance, leur développement régresse. Le mineur ne se tient plus droit et sa vision devient bornée.

Comme tout ce qui vit sous terre, loin du soleil, ces hommes s'anémient. Ils n'ont d'autre lumière que la petite lampe fixée à leur casque. Elle n'éclaire que leur travail et ne porte qu'à quelques pas. Leurs enfants leur succéderont dans ces étranges demeures lorsqu'ils seront, eux, recouverts de terre à tout jamais. Cruelle est la vie des mineurs, avec tout le poids du monde sur leurs épaules. Et cruelles sont leurs grèves. Les mineurs sont faits à la cruauté. La cruauté est leur loi. Ils sont comme l'homme des cavernes, qui luttait farouchement dans la jungle pour sa propre vie, pour celle de ses enfants et pour celle de l'espèce humaine.

Les mineurs de Logar County se remirent en grève en 1923. Je me rendis auprès d'eux. Les prisons étaient pleines de grévistes, d'innocents qui refusaient d'accepter la vie qu'ils menaient. Beaucoup étaient enfermés depuis des mois. Leurs femmes et leurs enfants étaient dans une misère atroce.

« Vous ne pouvez pas faire quelque chose pour nous, Maman Jones ? » imploraient-ils.

Une délégation de ces malheureuses et de ces enfants à moitié morts de faim vint me trouver.

« Pour l'amour de Dieu, Maman Jones, faites quelque chose ! »

Je pris le train de Charleston pour aller voir le gouverneur Morgan. Il me reçut courtoisement.

– Écoutez bien, Gouverneur. Est-ce que vous n'entendez rien ?

Il prêta l'oreille un moment :

– Non, Maman Jones, je n'entends rien.

– Moi, j'entends, dis-je. J'entends toute la nuit les sanglots des femmes et des enfants. Les pères sont en prison. Les mères et les enfants implorent du pain.

– Je vais faire une enquête, dit-il.

Il me regardait droit dans les yeux. Je compris qu'il tiendrait sa parole.

Peu après, je reçus une lettre de lui, m'annonçant que tous les prisonniers sauf trois avaient été relâchés.

En ce qui me concerne, j'ai toujours trouvé le gouverneur Morgan accessible. Il ne restait jamais insensible à un appel humain. Je me souviens d'une pauvre femme qui vint me voir. Son mari était sur les listes noires des patrons des mines et n'osait pas rentrer chez lui. Faute de nourriture, la femme était au bord de l'inanition et ne pouvait travailler. Je l'emmenai chez le gouverneur. Il lui donna vingt dollars. Il arrangea l'affaire de son mari en s'engageant à le protéger.

Je me trouvais un jour avec son secrétaire quand une délégation vint demander une audience. Cette délégation était composée de laquais des patrons. Elle venait réclamer la suppression de l'hebdomadaire ouvrier *The Federalpost*. Le gouverneur répondit : « Messieurs, la Constitution garantit la liberté de parole et la liberté de la presse. Aussi longtemps qu'existe la Constitution, je ne veux pas être celui qui aura porté atteinte à ces libertés. »

La délégation s'esquiva.

Au cours des vingt-trois années que je passai en Virginie de l'Ouest, le gouverneur Morgan est le seul que j'ai vu se refuser à satisfaire aux requêtes des puissances d'argent. J'ai tenu à rendre hommage à un homme de cette espèce.

La paix ne règne jamais en Virginie occidentale parce que la justice n'y règne jamais. Les injonctions et la force des baïonnettes assurent, telle la morphine, des accalmies temporaires. Puis les

souffrances recommencent, plus torturantes que jamais. Ainsi en Virginie occidentale, la grève était brisée. Mais l'année d'après, les mineurs avaient repris haleine pour de nouveaux combats. Il leur arrivait d'être battus par la faute de leaders malhonnêtes. J'eus un jour le devoir de démasquer devant les hommes de la base les chefs qui les trahissaient. Quand nos gars eurent compris, les chefs n'eurent plus qu'à vider le pays.

Virginie de l'Ouest, pays du Moyen Âge avec ses campements de tentes sur les collines désolées et leurs farouches habitants. Quand je me présenterai devant Dieu tout-puissant, j'en aurai long à dire sur la Virginie occidentale.

Chapitre XXVII

En avant, malgré les chefs

D'autres grèves, moins ardentes, et dont la rumeur ne pouvait s'étendre à tout le pays, me reviennent en mémoire. Les journaux proclamaient alors à l'intention des actionnaires et des financiers que la paix régnait. Ce n'était pas la paix. Les ouvriers de la confection firent grève et triomphèrent. À Roosevelt, New Jersey, les ouvriers des machines agricoles de chez Williams et Clark se mirent en grève.

Deux grévistes furent tués de balles dans le dos par des mercenaires. Les meurtriers furent poursuivis, relâchés sous caution, puis renvoyés à leur poste. Un jour que les grévistes se trouvaient rassemblés sans rien faire, les gardes leur tirèrent une rafale dans les jambes.

« Aidez-nous, Maman Jones, m'écrivirent les grévistes. Venez parler à nos femmes. »

J'y allai et leur dis : « Femmes, empêchez vos maris de porter des armes et de recourir à la violence, quelles que soient les provocations. Empêchez-les de faire les jaunes. Surtout, aidez-les à tenir bon et empêchez-les d'aller au cabaret. Sans le soutien des femmes on ne gagne pas la grève. »

Les employés des transports à New York firent grève en 1916. Je parlai dans un grand meeting de femmes d'employés, elles en sortirent comme des chats sauvages. Je fus menacée d'emprisonnement, je dis à la police que je lui donnerais autant de mal en prison qu'en liberté. La police déclara que s'il y avait mort d'homme, je serai tenue pour responsable et pendue.

« S'ils ont envie de me pendre, qu'ils le fassent, dis-je. Au pied de l'échafaud je crierai : "Vive la liberté du prolétariat !" Et quand je comparaîtrai devant Dieu tout-puissant, je lui dirai de condamner mes accusateurs et les accusateurs de tous ceux qui maintiennent, qui développent et qui embellissent Sa création, les ouvriers. »

Les dernières années de ma vie militante ont vu se produire de moins en moins de grèves. Employeurs et employés sont devenus

plus sages. Les uns et les autres ont appris à connaître la valeur d'un compromis. Les uns et les autres ont compris qu'ils ont intérêt à se rencontrer et à discuter à fond leurs différends plutôt que de rester chacun de son côté, plutôt que de s'envoyer des pierres, des injures et des balles. Les fraternités de cheminots ont compris cette leçon. Faire la grève coûte cher. La combattre coûte cher.

Tout ce que désire l'homme moyen, c'est quelque chose qu'il puisse appeler son foyer : une famille qu'il puisse nourrir et vêtir, et un peu de bonheur de temps à autre. Et une fois par hasard, une folie.

Je ne suis pas une suffragette ; je ne crois pas aux carrières féminines, surtout aux carrières dans les fabriques et les usines telles qu'en ont la plupart des travailleuses. Une grande tâche est réservée aux femmes : l'éducation des enfants. C'est la plus belle de leurs responsabilités. Si les hommes gagnaient assez d'argent, les femmes ne seraient pas forcées de négliger leurs foyers et leurs petits pour accroître le revenu familial.

J'ai assisté, ces dernières années, à de longues périodes de paix sociale. Parfois la guerre éclatait. J'ai regretté que la maladie m'empêche il y a quelques années de prendre part à la courageuse bataille des ouvriers d'atelier des chemins de fer pour obtenir la reconnaissance de leur syndicat. Et je me suis réjouie d'assister à la naissance d'un troisième parti politique : le Parti du travail agricole[1]. Ce travail n'a été que trop longtemps asservi aux vieux politiciens traîtres et aux chefs ouvriers corrompus.

J'étais entrée dans ma quatre-vingt-treizième année lorsque je pris la parole au congrès du Parti du travail agricole.

« Ce n'est pas aux humbles, c'est aux producteurs qu'appartiendra le royaume de la Terre, dis-je. Ce n'est pas pour aujourd'hui, ni peut-être pour demain. Mais, avec mes yeux de vieille femme, je vois paraître à l'horizon des années l'aube d'une ère nouvelle. »

À quatre-vingt-douze ans, j'assistai au congrès panaméricain de la Fédération du travail qui tint ses assises à Mexico en 1921. Le but de ce congrès était de permettre à tous les travailleurs des

1 Parti que l'on s'efforce périodiquement de constituer aux USA en vue d'arracher les fermiers à l'emprise du grand capital. Le terme de « parti ouvrier paysan » est celui qui en traduirait le mieux l'esprit.

États-Unis, du Mexique et de l'Amérique centrale de mieux se connaître et se comprendre. Gompers y assistait ainsi que plusieurs leaders des États-Unis.

Je pris la parole. Je déclarai qu'avec un tel congrès commençait une ère nouvelle, l'ère au cours de laquelle les travailleurs du monde entier ne connaîtraient plus d'autre frontière que celle qui sépare les exploités de leurs exploiteurs.

« La Russie soviétique, dis-je, a osé défier le vieux système social, elle a remis la terre à ceux qui la travaillent, et maintenant les capitalistes du monde entier tremblent dans leurs culottes. »

Je parlai de cette énorme farce qu'était la prohibition en Amérique.

« La prohibition, dis-je, a été combinée par des hommes d'affaires désireux de tirer le maximum de leurs ouvriers, en connivence avec un tas de prédicateurs et d'excités qui piquent une crise dès qu'ils voient une bouteille de bière entre les mains d'un ouvrier, mais qui ne pensent jamais à s'indigner quand l'ouvrier, sa femme et ses petits enfants souffrent de la misère et du travail forcé.

« La prohibition, continuai-je, a pris à l'ouvrier sa bouteille de bière et lui a fermé le cabaret, qui était son seul club à lui. Les riches continuent à siroter comme ils ont toujours fait. La prohibition n'est pas pour eux. Leurs clubs demeurent sacro-saints. L'ouvrier, lui, n'a d'autre assommoir que la matraque[1] des policiers. Il n'en manque pas en temps de grève. »

J'allai dans les mines de charbon de Coalhalia et je constatai que la vie du mineur est toujours la même partout où il y a du charbon et où flotte le drapeau du capital.

Quand je fais un retour en arrière sur toute ma longue vie, je vois que, dans toutes les organisations qui œuvrent pour une vie meilleure, ce sont les pionniers qui ont le plus à souffrir. Quand les organisations sont consolidées et bien connues, d'autres moissonnent les résultats. Il en fut ainsi du mouvement ouvrier. À ses débuts, il a produit de grands caractères, très différents des leaders d'aujourd'hui. Les pionniers du mouvement ne recherchaient pas la publicité, c'étaient des hommes simples qui ne se souciaient ni de leur génie ni de leur carrière. Ils ne servaient pas la classe ouvrière

1 Jeu de mots intraduisibles : *club*, en anglais, signifie également *matraque*.

pour de l'argent. Ils accomplissaient d'immenses sacrifices pour que s'éclaire un peu l'avenir de leurs compagnons.

Je me souviens du mineur John Siney, du mineur Hollvan, du mineur James de Robert Watchorn, le premier et le meilleur secrétaire régional que les mineurs aient jamais connu. Ces hommes donnèrent leur vie pour que d'autres puissent vivre. Ils moururent dans la misère.

Dick Williams, Mc Laughlan, Travlick Roy, Stevens, Wright, Powderly, Martin Irons, Davis, Richards, Griffith, Thomas et Morgan ont été des pionniers dignes de vivre dans notre mémoire.

Powderly dut lancer une souscription pour couvrir les frais de l'enterrement de Griffith. Beaucoup de ces hommes sont morts sans même un témoignage de reconnaissance de ceux auxquels ils s'étaient dévoués. Rien ne reste d'eux, que le bien qu'ils ont fait.

Beaucoup de nos leaders actuels ont fait bien du chemin loin de ces sentiers épineux. Jamais, aux premiers jours des luttes ouvrières, on n'aurait vu des leaders buvant et dînant avec les aristocrates ; jamais on n'aurait vu leurs femmes se pavaner couvertes de diamants ; jamais on n'aurait vu chez eux des serviteurs noirs humiliés, faisant des révérences.

Les femmes des chefs d'autrefois faisaient la lessive pour pouvoir joindre les deux bouts. Leurs enfants allaient cueillir des myrtilles pour les vendre. Héroïques comme leurs maris, les femmes partageaient toutes leurs privations.

En ce temps-là, les représentants de la classe ouvrière ne se prélassaient pas dans des fauteuils de velours pour conférer avec les exploiteurs des ouvriers ; ils n'allaient pas dîner dans des hôtels à la mode avec des spécimens du grand capital, tels que les gens de la Fédération civique. Ils ne se déplaçaient pas en pullmann et n'allaient pas faire des petits tours en Europe.

Les hommes de la base se sont laissé faire la loi par ceux qui auraient dû être à leur service. Les travailleurs ont aujourd'hui à combattre non seulement leurs oppresseurs, mais aussi leurs propres chefs qui souvent les trahissent et les vendent, qui placent le souci de leur propre carrière au-dessus des intérêts de la masse, et qui manœuvrent ceux de la base comme des pions.

Il faudrait prévoir dans tous les règlements syndicaux la révocation des dirigeants. Les gros traitements ne devraient pas exister. Les carriéristes devraient être chassés, tout comme ceux qui utilisent le mouvement ouvrier à des fins politiques. Il y a là autant de menaces pour le progrès du mouvement ouvrier.

J'ai vu, au cours de grandes grèves, les ouvriers maintenus en prison tandis que les leaders étaient relâchés sous caution et continuaient à toucher de gros traitements. Eux ne souffraient pas. Ils ne manquaient jamais un repas. Il en est pour qui le mouvement ouvrier est un métier comme un autre et qui s'y enrichissent. John Mitchell a laissé aux siens une fortune ; et c'est encore au porte-monnaie des mineurs que s'adressent ses amis politiques lorsqu'il s'agit d'élever un monument à cet homme dont le nom devrait sombrer dans l'oubli.

Malgré les exploiteurs, malgré les chefs qui trahissent, malgré l'inconscience qu'ont encore les travailleurs de leur propre misère, la cause de l'ouvrier va de l'avant. Peu à peu, il voit son temps de travail diminuer, lui laissant des loisirs pour lire et réfléchir. Peu à peu, son niveau de vie s'élève jusqu'à inclure un peu de la beauté du monde. Peu à peu, l'avenir de ses enfants se confond avec l'avenir du pays. Son fils est enlevé au wagonnet, sa fille à la filature. Peu à peu, ceux qui créent la richesse sont admis à en bénéficier. L'avenir est entre les mains rudes et fortes du prolétariat.

Table des matières

Introduction 5

Chapitre premier
Premières années 11

Chapitre II
La tragédie de Haymarket 15

Chapitre III
Une grève en Virginie 20

Chapitre IV
L'*Appel à la raison*, de Wayland 23

Chapitre V
Victoire à Arnot (Pennsylvanie) 25

Chapitre VI
Guerre en Virginie de l'Ouest 32

Chapitre VII
Un juge humain 38

Chapitre VIII
Roosevelt fait appel à John Mitchell 43

Chapitre IX
Meurtre en Virginie de l'Ouest 47

Chapitre X
Marche des enfants 52

Chapitre XI
« Pas de jaunes
chez les mulets aujourd'hui » 61

Chapitre XII
La grande lessive de Coaldale 65

Chapitre XIII
La grève de Cripple Creek 68

Chapitre XIV
Travail des enfants 81

Chapitre XV
Moyer, Haywod et Pettibone 93

Chapitre XVI
La révolution mexicaine 96

Chapitre XVII
Des femmes chantent en prison 102

Chapitre XVIII
Victoire en Virginie de l'Ouest 104

Chapitre XIX
Gardes et gardiens 118

Chapitre XX
Le gouverneur Hunt 120

Chapitre XXI
Dans les prisons de Rockefeller 124

Chapitre XXII
« Vous n'avez pas besoin
du droit de vote
pour soulever la tempête » 136

Chapitre XXIII
Un pénitencier en Virginie de l'Ouest 143

Chapitre XXIV
La grève de l'acier de 1919 146

Chapitre XXV
Luttes, défaites, victoires 157

Chapitre XXVI
Le Moyen Âge en Virginie de l'Ouest 160

Chapitre XXVII
En avant, malgré les chefs 163

Au catalogue des Bons Caractères

Collection Romans

Ici, sous l'Étoile polaire (tome I)
Väinö LInna 20,30 €

Les gardes rouges de Tempere
Ici, sous l'Étoile polaire (tome II)
Väinö LInna 21,30 €

Réconciliation
Ici, sous l'Étoile polaire (tome III)
Väinö LInna 22,00 €

Les Croisés
Stefan Heym 29,50 €

Émeute au Transvaal
Harry Bloom 17,30 €

Le Fléau du savoir - L'épopée de Ménaché Foïgel
Moïse Twersky - André Billy 17,30 €

Les Damnés de la Terre
Henry Poulaille 19,30 €

La Paix
Ernst Glaeser 14,20 €

Collection Histoire

De l'Oncle Tom aux Panthères noires
Daniel Guérin 15,30 €

1917, la révolte des soldats russes en France
Rémi Adam 13,70 €

La Révolution russe
François-Xavier Coquin 7,10 €

Juin 36
Jacques Danos et Marcel Gibelin 14,30 €

Hongrie 1956 : un soulèvement populaire, une insurrection ouvrière, une révolution brisée
Gorges Kaldy 15,30 €

Collection Témoignages

Au-delà de l'Oural
Un ouvrier américain dans la métropole russe de la sidérurgie
John Scott 16, 80 €

Moscou sous Lénine
Alfred Rosmer 16,80 €

SOS Indochine
Andrée Viollis 17,30 €

La Révolution de février
Alexandre Tarassov-Rodionov 15,30 €

Collection Classiques

Le Programme socialiste
Karl Kautsky 11,20 €

Le socialisme et les intellectuels
Paul Lafargue 2,60 €

Le socialisme et la conquête des pouvoirs publics
Paul Lafargue 2,60 €

Marx et Engels
David Riazanov 11,20 €

La jeunesse de Lénine
Léon Trotsky 12,20 €

Le Programme de transition
Léon Trotsky 2,60 €

Où va la France
Léon Trotsky 12,70 €

Hors collection

Haïti 1986-2004
OTR-UCI 20,30 €

Collection Éclairages

1. Proche-Orient 1914-2010
Les origines du conflit israélo-palestinien
Marc Rémy 8,20 €

2. La Première Guerre mondiale
Dix millions de morts pour un repartage du monde
Rémi Adam 8,20 €

3. Histoire de la mondialisation capitaliste
1. 1492-1914
Édouard Descottes 8,20 €

5. Histoire de la mondialisation capitaliste
2. 1914-2010
Sandra Chirazi - Raphaël Menand 8,20 €

4. Italie 1919-1920 - Les deux années rouges
Fascisme ou révolution
Bruno Paleni 8,20 €

6. La Russis avant 1917
Gilles Boti 8,20 €

7. Le cerveau et la pensée
Marc Peschanski 8,20 €

Imprimé par IMS
6, rue Florian -93500 Pantin
www.ims-pantin.fr - atelier@wanadoo.fr

Maman Jones

Autobiographie

L'autobiographie de Mary Harris Jones (1837-1930), dite « *Mother* » Jones, est parue pour la première fois en 1925, à Chicago. Publiée par les Éditions Ouvrières en 1952, puis par les éditions François Maspero en 1977, la traduction française était épuisée depuis longtemps. Il s'agit pourtant d'un classique de l'histoire du mouvement ouvrier américain.

Mary Harris Jones a vécu l'industrialisation des États-Unis et le développement de ce qui devint la première puissance capitaliste. Elle apporte donc sur les années 1870-1920 un témoignage de première main. Institutrice, ouvrière, militante syndicale, elle ne subit pas cette période, elle en fut une protagoniste, au même titre que des milliers de militants ouvriers qui s'efforcèrent de protéger les intérêts de leur classe et qui combattirent pour un monde meilleur.

Révoltée par l'exploitation et la sauvagerie sur lesquelles se construisait la fortune des Rockefeller et autres Vanderbilt, elle fut pendant près de cinquante ans de toutes les luttes des travailleurs, en particulier de celles des mineurs. Son socialisme, instinctif plus que scientifique, même mêlé de foi religieuse, la faisait se placer en toute occasion du côté des travailleurs. De la manifestation du premier mai 1886 à Chicago à la Première Guerre mondiale et à la Révolution bolchevique, toute son action, tous ses discours sont la marque d'un sens de classe chevillé au corps et à l'esprit. Elle sut aussi, par son exemple et ses talents d'oratrice, insuffler aux travailleurs auxquels elle s'adressait la détermination et le courage qui lui permettaient de résister aussi bien aux patrons et à leurs agents, à leur violence dans la répression, qu'aux bureaucrates syndicaux et à leurs tentatives de division de la classe ouvrière.

Maman Jones est un témoignage majeur sur le développement du capitalisme, de la classe ouvrière et du mouvement ouvrier américains, sur ce que furent les luttes et les militants de cette période.

Photos de couverture :
Mineurs des Appalaches (début du 20e siècle)
Mary Harris Jones vers 1910
Droits réservés

ISBN 978-2-915727-31-9

Prix TTC : 12 €

www.lesbonscaracteres.com

Collection Témoignages